

Volume 9 /// Numéro 1 /// Automne 2014

équilibre

Ligne du Tropique du Cancer

SOCIÉTÉ
EN

QUÊTE

DE SENS



Association canadienne
pour la santé mentale
Montréal

35 ANS

DE PROMOTION ET DE PRÉVENTION EN SANTÉ MENTALE

Cette année, l'Association canadienne pour la santé mentale – Filiale de Montréal souligne ses 35 ans d'existence où, au fil du temps, elle a été au cœur des mouvances de la société québécoise et des enjeux dans le champ de la santé mentale.

Pour souligner cet anniversaire, l'Association souhaite renouer avec sa tradition de colloque annuel, un temps de réflexion et un espace de ressourcement privilégiés, dont l'approche philosophique positive et éthique invite à explorer les dynamiques du sens.

Par le biais de ce numéro spécial, le magazine Équilibre ouvre ses pages à certaines allocutions marquantes de nos colloques, dont la réflexion est toujours aussi pertinente et d'actualité.

Table des matières

36	Biographie de Jacques Grand'Maison
59	La figure du soignant-blessé
66	Au cœur de l'Association
68	Devenez membre de l'Association
69	Commandez vos publications de l'Association
70	À l'intention des auteurs
Suggestions de lecture	
21	Éloge de l'incertitude
25	Pour un nouvel art de vivre
31	Réenchanter la vie
33	Du jardin secret aux appels de la vie
43	Pour un nouvel humanisme
49	L'Euphorie perpétuelle : Essai sur le devoir de bonheur
51	La Fatigue d'être soi. Dépression et société
55	Le Travail d'une vie : Quand psychologie et spiritualité donnent un sens à notre existence

LE MAGAZINE ÉQUILIBRE RESPECTE L'ENVIRONNEMENT ! Le magazine Équilibre est imprimé sur papier certifié FSC, contenant 10 % de fibres recyclées post-consommation et de fibres provenant de forêts bien gérées, fabriqué selon un procédé sans chlore.

Mission

L'ACSM-Montréal est un organisme sans but lucratif dont la mission est la promotion et la prévention en santé mentale.

Présidente

Karen Hetherington

Directrice générale

Diane Vinet

Membership

En devenant membre, vous recevrez Équilibre gratuitement. En outre, vous pourrez participer aux différentes activités de l'Association telles que colloques, conférences et formations à un tarif réduit. Pour ce faire, faites parvenir un chèque au montant de :

- Entreprise à but lucratif: 50\$
- Organisme public: 40\$
- Ressource communautaire: 35\$
- Personne rémunérée: 40\$
- Personne non rémunérée et étudiant: 20\$

À l'ordre de :

ACSM-Montréal
55, avenue du Mont-Royal Ouest, bureau 605
Montréal (Québec) H2T 2S6

Tél. : 514 521-4993

Télec. : 514 521-3270

Courriel : acsmmtl@cooptel.qc.ca

Site Internet : www.acsmmontreal.qc.ca

Facebook.com/ACSM.Montréal

Équilibre

Cette publication est le journal officiel de l'ACSM-Montréal. Il est un outil privilégié de communication et d'information entre les partenaires du secteur de la santé mentale. Il favorise l'échange d'idées afin de promouvoir la santé mentale et l'acceptation pleine et entière des personnes ayant des problèmes de santé mentale.

Les articles n'engagent que les auteurs et ne reflètent pas nécessairement la position officielle de l'ACSM-Montréal, à moins que ce ne soit indiqué. Toute reproduction est permise en mentionnant la source complète. Afin de faciliter la lecture, le masculin est utilisé à titre épique.

Éditeur

Association canadienne pour la santé mentale
Filiale de Montréal

Coordonnatrice de l'édition

Cathy Bazinet

Comité éditorial

Cathy Bazinet
Louise Blanchette

Direction artistique

Jonathan Rehel
Cathy Bazinet

Graphisme

Jonathan Rehel

Impression

Imprimerie GG inc.

Photos

www.dreamstime.com

Tirage

1 000 exemplaires

Dépôt légal — 3^e trimestre 2014

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1718-1445

Un organisme appuyé par



4 CRISE DE SOCIÉTÉ... RECHERCHE DE SENS **INTERVENIR : UNE QUESTION DE SENS**

Gilbert Renaud

Retrouver du sens passe par la rupture avec un schème « techno-scientifico-administratif » qui vient déshumaniser l'intervention en détruisant la relation profonde qui doit se nouer pour aider à panser la souffrance de l'autre. Il convient en fait de « penser autrement le social pour mieux le panser », ce qui passe par la réhumanisation de l'intervention.



18 L'ANGOISSE DU BONHEUR... L'INTERDIT DE LA SOUFFRANCE ! **LE RISQUE DE LA VIE OU LE RISQUE DE VIVRE**

Guy Bourgeault

On peut avoir à la vie un rapport marqué par la volonté de pouvoir; la vie sera alors placée sous le signe du contrôle. On peut aussi entretenir avec elle des rapports placés plutôt sous le signe de l'accueil et de l'attention, de la prévenance et de la déférence; on aura alors le souci d'avoir confiance en la vie.



28 RENOUER AVEC LA BEAUTÉ DU MONDE **RÉENCHANTER LA VIE**

Jacques Grand'Maison

L'être humain n'est-il pas dans sa plus intime spécificité, un être de sens? Avec cette merveilleuse et mystérieuse capacité de faire sens même là où il n'y en a plus. C'est cette capacité qui permet de réenchanter la vie au-delà de tous les désenchantements, vicissitudes et contingences de notre finitude.



44 LA FATIGUE D'ÊTRE INTERVENANT **CLIMAT SOCIAL D'ERRANCE SUR LE PLAN DES VALEURS : MISE À L'ÉPREUVE POUR L'INTERVENANT**

Lucie Biron

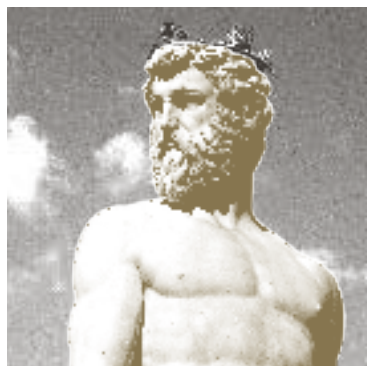
Une part de la fatigue des intervenants s'éprouve autour de l'absence, dans nos organisations, d'un idéal collectif pouvant soutenir les professions d'aïdants. Ce manque serait l'écho d'un phénomène propre à nos sociétés occidentales contemporaines : une perte de référence à toute transcendance, entendue comme référence à un idéal, qu'il soit laïque ou religieux.



56 CRÉER DES ESPACES D'HUMANITÉ **ASCLÉPIOS, LE GUÉRISSEUR BLESSÉ : UN MYTHE À LA BASE DE TOUTES LES PROFESSIONS EN RELATION D'AIDE**

Jan Bauer

Pour que l'intervenant puisse exercer une influence favorable, il doit aménager un espace où peuvent cohabiter le soignant et le soigné. C'est ce que le mythe d'Asclépios nous enseigne de plus important : le guérisseur a besoin de sa propre blessure pour pouvoir se relier à celle des autres.



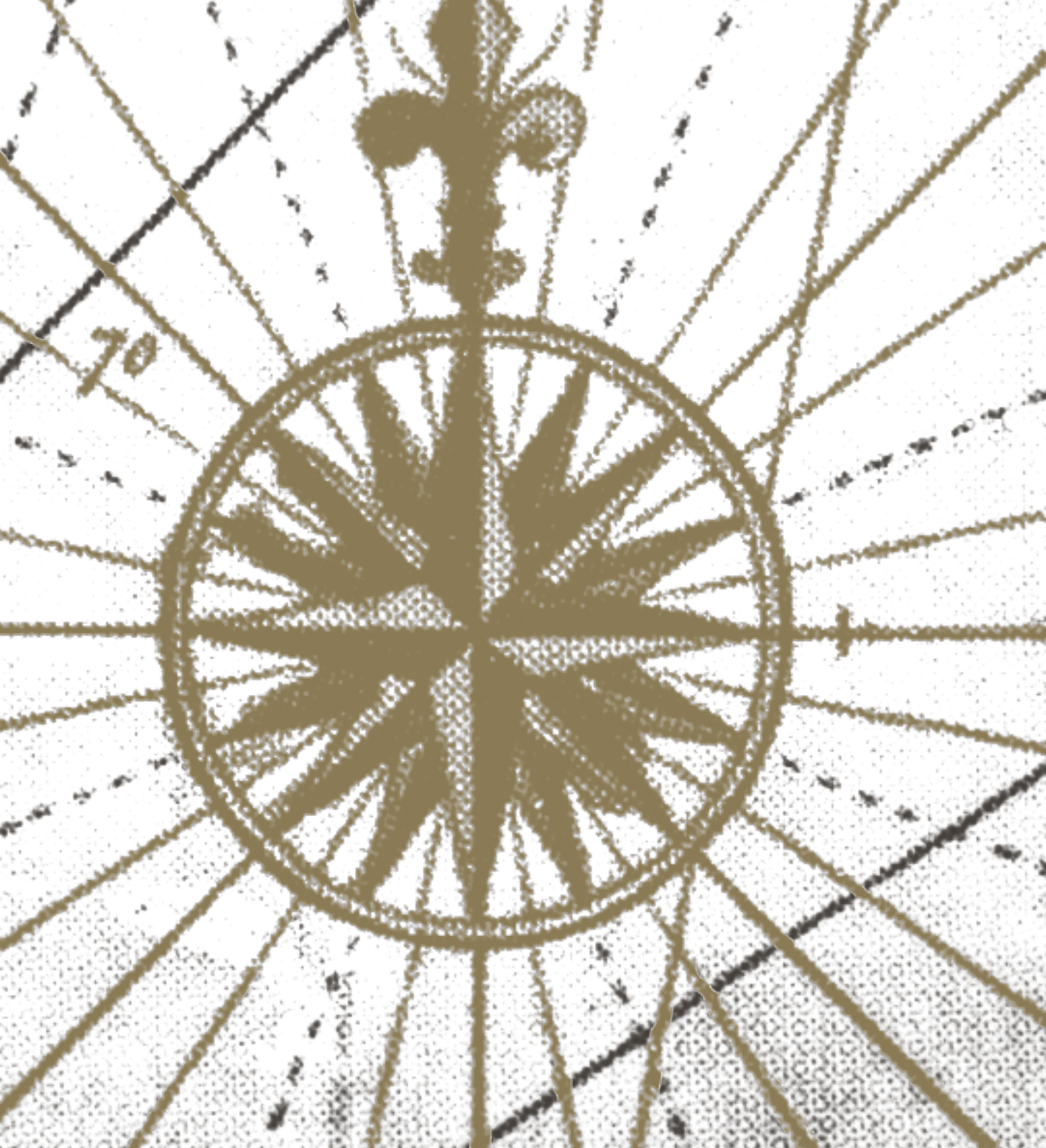


INTERVENIR: UNE QUESTION DE SENS

GILBERT
RENAUD

Professeur honoraire
ÉCOLE DE SERVICE SOCIAL
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

*C*rise de société... recherche de sens : tel est le thème de ce colloque où l'on m'a demandé de présenter des pistes de réflexion susceptibles d'alimenter l'intervention sociale. Car il faut bien le reconnaître, les intervenants sociaux récoltent plusieurs des souffrances produites par une société en crise où le sens semble éclater. Jour après jour, ils ne peuvent que constater la détresse des nombreux exclus d'une société à la recherche d'une performance toujours plus grande.



Bon nombre d'intervenants éprouvent souvent un profond malaise, d'autant plus qu'ils perçoivent l' inadéquation de plus en plus grande entre les services offerts et la demande d'aide. Plusieurs d'entre eux finissent ainsi par vivre à leur tour une souffrance qui peut les conduire à l'épuisement professionnel. Tout cela ne fait guère de sens et il importe de tenter de renouer avec le sens de tous ces métiers du social dont le but est simplement d'aider autrui.

Pour être en mesure de retrouver le sens de

l'intervention et donc de se réapproprier le travail d'intervenant, il importe d'abord de bien identifier l'origine du malaise, de comprendre pourquoi on en est arrivé à une telle situation. Que s'est-il donc passé pour qu'on en vienne ainsi à s'interroger sur le sens de l'intervention? En identifiant les transformations qui ont conduit au malaise actuel, il sera alors possible de s'orienter différemment pour tenter de sortir d'une position insatisfaisante où le sens semble avoir cédé le pas au non-sens.



Que s'est-il passé ?

LA SOCIÉTÉ

Comme nous le savons tous, la société québécoise s'est profondément transformée depuis une cinquantaine d'années. Si l'on a principalement analysé cette transformation dans la perspective de la « modernisation », on a peu souligné que cette dernière inaugurerait l'érosion lente et progressive de la société comme système symbolique, c'est-à-dire comme système de sens ou de signification collective, producteur de repères partagés assurant lien et soutien. Le sens n'étant plus donné par l'« être-ensemble », il appartient désormais à chacun de le construire et l'on assiste par conséquent à une quête de sens fortement individualisée. La société perd ainsi sa fonction de soutien par dotation de sens et chacun doit maintenant doter de sens les grands événements qui parsèment l'existence.

La modernisation assure donc la dissolution de l'être-ensemble comme système symbolique et cette érosion assure en quelque sorte le passage vers une société qui se conçoit de plus en plus comme système d'organisations et de moyens à gérer efficacement (le règne du marché en est la manifestation la plus explicite). En définitive, la société disparaît comme projet et finalité – la transformation qui a eu lieu est d'ailleurs venue sonner le glas des « grands projets de société » – et

devient arène de débats où l'on s'affronte sur la manière la plus adéquate de gérer le tout.

On reconnaît là facilement le travail de la rationalité instrumentale dont plusieurs, comme Charles Taylor, reconnaissent la primauté dans les sociétés contemporaines.

« Le désenchantement du monde se rattache à un autre phénomène important et inquiétant de l'époque moderne. On pourrait l'appeler la primauté de la raison instrumentale. Par "raison instrumentale", j'entends cette rationalité que nous utilisons lorsque nous évaluons les moyens les plus simples de parvenir à une fin donnée. L'efficacité maximale, la plus grande productivité mesurent sa réussite.

L'effondrement des ordres anciens a sans aucun doute immensément élargi l'empire de la raison instrumentale [qui] détermine l'étalon qui prévaut désormais¹. »

La rationalité instrumentale étant donc axée sur les moyens à mettre en œuvre pour atteindre l'efficacité maximale, sa primauté a pour effet de délégitimer et dévaloriser tout ce qui ne correspond pas à une action efficace et productive. Certes, il faut bien convenir

que la rationalité instrumentale a ouvert le monde à l'action humaine et que, grâce à cette façon de penser, des progrès inouïs ont pu être réalisés, mais il n'en reste pas moins que sa primauté atteint maintenant une sorte de démesure provoquant une crise de sens. En effet, comme le fait remarquer Alberto Melucci, « la rationalité instrumentale a restitué le monde à l'action des hommes, mais elle a aussi nié toute possibilité de transcender l'existence; elle a ôté de la valeur à tout ce qui ne correspond pas à une action efficace² ».

Cette dévalorisation de toute idée transcendante qui viendrait guider l'action au profit de la mise en œuvre d'une efficacité systémique entraîne alors une réduction des individus au statut de « ressources humaines » d'un système qui impose sa logique pragmatique d'efficacité. Autrement dit, l'humain ne constitue plus la finalité de l'agir, il devient le moyen d'un système qui lui impose sa logique d'action.

Dans la société québécoise contemporaine, les moyens supplantent ainsi les finalités et la société se vide de plus en plus d'un sens qui appellerait une transcendance. Tout cela se reflète d'ailleurs dans le succès et le développement que connaissent les sciences de la gestion.

LE SOCIAL

Cette transformation de la société québécoise s'accompagne du développement considérable du travail social sous toutes ses formes. En fait, au fur et à mesure que la société se dissout comme système symbolique, on assiste à la mort d'un social et à l'éclosion d'un autre social qui advient de plus en plus comme sous-système devant contribuer à l'efficacité de la société. Le social passe donc lui aussi d'un registre symbolique à un registre systémique. C'est Jean Baudrillard qui, dans cette perspective, fait justement remarquer que :

« ... si le social est fait des instances abstraites qui s'édifient les unes après les autres sur les ruines de l'édifice symbolique et rituel des sociétés antérieures, alors [les] institutions [sociales] en produisent de plus en plus. Mais, en même temps, elles consacrent cette abstraction dévorante, dévoratrice peut-être justement de la "substantifique moelle" du social. De ce point de vue, on peut dire que le social régresse à la mesure même du développement de ses institutions³ ».

En fait, on l'aura compris, le développement du social accompagne l'érosion de l'édifice symbolique social grâce à laquelle le social se déploie de plus en plus comme système de gestion des problèmes de fonctionnement en société. Sous l'égide notamment de l'État providence keynésien, il devient un instrument de politique économique. On assiste ainsi à la disparition progressive du social orienté par l'idéal de justice sociale, qui a pris forme au XIX^e siècle, au profit d'un social instrumental qui se structure comme

système de gestion efficace des problèmes qui se présentent. Le social devient un moyen et non plus une fin.

On notera en passant qu'il en va de même pour l'école où l'idéal de transmission d'une culture commune s'est

transformé en moyen de contribution à la performance du système, donc en lieu de formation à l'emploi⁴. On veut ainsi mieux agencer formation scolaire et besoins de l'entreprise pour assurer une meilleure compétitivité sur les marchés mondiaux. Aussi, concernant le secteur de la santé, les travaux de la Commission Castonguay-Nepveu, qui ont présidé à la mise en place de notre système de santé, montrent à quel point on a visé à réorganiser le milieu de la santé afin que ce dernier contribue à l'atteinte d'une efficacité supérieure. L'instauration de l'assurance-santé n'y relève pas d'une finalité de justice sociale, elle s'inscrit plutôt dans le souci d'atteindre une productivité supérieure.

Dans un tel contexte, on comprend alors qu'éclatent en quelque sorte les intentions qui ont présidé à la naissance du social. Selon Michel Freitag,

« ... ce sont [plutôt] les idéaux normatifs qui chavirent dans le fonctionnement purement positif d'une société qui s'abandonne aux seules contraintes de son intégration systémique; ce sont les rêves politiques et éthiques qui se dissipent dans la grisaille cybernétisée de la gestion quotidienne du "social", cette nouvelle conception de la société dont les travailleurs sociaux n'auront hérité, en fin de compte, que le "mauvais côté", celui où naissent sans cesse les "problèmes" parce qu'il y subsiste toujours des "personnes"⁵ ».

L'INTERVENTION

Le social se soumettant de plus en plus à la rationalité instrumentale, il en vient forcément à se faire scientifique et à se techniciser toujours davantage. L'intervention est ainsi conçue et définie de manière

de plus en plus technique, ce que vient renforcer le prestige dont jouit la technique dans les sociétés contemporaines. Comme l'écrit Charles Taylor,

« La primauté de la raison instrumentale se manifeste aussi dans le prestige qui auréole la technologie et qui nous fait chercher des solutions technologiques alors même que l'enjeu est d'un tout autre ordre. [...] Patricia Brenner a montré dans plusieurs ouvrages importants que la technologie médicale conduit souvent à négliger les soins qu'exige le traitement d'un patient en tant que personne possédant une vie propre et non pas en tant que site d'un problème technique. La société et le corps médical sous-estiment le rôle des infirmières qui apportent ce contact humain dont manquent les spécialistes enfermés dans un savoir technique⁶. »

La primauté de la rationalité instrumentale s'étend en fait bien au-delà de l'univers des nouvelles technologies dont on peut apprécier quotidiennement les prouesses. Elle se manifeste également dans l'imposition du paradigme technique qui fait de plus en plus loi en matière d'intervention. Autrement dit, la primauté de la rationalité instrumentale oriente l'intervention vers le faire et le savoir-faire au détriment de tout autre questionnement. On est ainsi de moins en moins convié à interroger le sens; seule importe la recherche de solutions immédiatement applicables. Il s'agit encore une fois de faire preuve de cette efficacité qui ne peut être atteinte que par la technique, comme le fait remarquer Daniel Cérézuelle :

« La perfection technique consiste à trouver, pour chaque type d'actions et de situations, la meilleure procédure, celle qui sera la plus efficace et dont l'utilisation réitérée chaque fois que l'occasion s'en présentera assurera le même résultat impeccable. L'activité technique suppose [...] que l'on essaie d'organiser une opération concrète en fonction de l'idéalité intangible d'un modèle parfait que l'on essaie de reproduire dans l'action. Une technique, c'est toujours une procédure standard dont l'application peut être indéfiniment renouvelée⁷. »

L'intervention sociale se confond ainsi avec un processus technique, un ensemble de procédures standardisées, idéalement reproductibles de manière uniforme et homogène, quelles que soient les personnes en présence. Elle relève désormais de cet objectivisme technologique qui cherche à éliminer tout arbitraire, tout subjectivisme, toute indétermination qui définissent par ailleurs toute relation humaine. La visée ultime de cette

orientation technologique pourrait ainsi mener au développement de programmes informatisés d'intervention (qui font d'ailleurs actuellement l'objet de recherches) assurant la fin de toute interférence humaine (fâcheuse et nuisible ?) dans le processus d'intervention.

Le même schème préside également à l'orientation et au développement des sciences sociales qui deviennent de plus en plus des sciences de la gestion sociale. Les problèmes sociaux sont alors définis comme des problèmes techniques auxquels il faut répondre par des procédures techniques. Le social prend ainsi l'allure d'un système techno-scientifique qui se fonde sur la suprématie de la science et de la technique érigées au rang de garants de l'objectivité et de l'efficacité de l'action. Dans une telle perspective, la question du sens disparaît derrière la logique fondée sur l'efficacité technique.

LE MALAISE

L'analyse du développement du social québécois permet ainsi de mettre en relief la rationalité d'un système qui fonctionnerait encore plus efficacement si, comme le disait Michel Freitag, n'y subsistaient des personnes, d'où un certain malaise, pour ne pas dire une certaine souffrance, chez de nombreux intervenants. Ce malaise relève, en fait, de la distance qui sépare d'un côté les idéaux éthiques au fondement du désir d'aide, et d'un autre côté, la prise en charge de personnes souffrantes réduites aux catégories de la gestion scientifique. Le fossé semble se creuser toujours davantage entre des intervenants soucieux de soigner et des structures administratives préoccupées d'efficacité. Il en résulte bien souvent, chez les intervenants, un sentiment de non-sens et d'aberration qui conduit à l'épuisement professionnel.

En fait, le malaise semble bien provenir de ce mode d'organisation techno-scientifique qui évacue la question du sens et de la transcendance. Se technicisant toujours davantage, le social s'éloigne plutôt de ces dimensions qui nous constituent comme être humain. Il en résulte un sentiment profond de déshumanisation d'un ensemble devenu « machine » et vis-à-vis laquelle on se sent par ailleurs impuissant. Pire, le malaise se transforme souvent en sentiment de non-sens d'un système dont la recherche d'efficacité l'éloigne de la souffrance côtoyée par les intervenants. L'offre de services sociaux s'organise en fonction de catégories administratives abstraites, alors que la demande provient d'un vécu qui ne peut se réduire ainsi.

Que faire ?

Plusieurs intervenants se demandent comment redonner sens à leur intervention, puisque le sens tend à en être évacué et qu'un sentiment de désappropriation de l'action se répand. En fait, poser simplement la question du sens dans un univers qui cultive la recherche de solutions pratiques immédiates, c'est déjà se démarquer du

schème technique avec lequel il convient de rompre pour retrouver le sens de et dans l'intervention. Mais il faut aussi reconnaître que cette rupture est peut-être plus facile à dire qu'à faire. Néanmoins, on peut tenter de circonscrire quelques points de repère.

D'entrée de jeu, je l'avoue, rien de nouveau dans ces points. Ils s'inscrivent même dans une « tradition » que, dans le feu de l'action et sous le poids de la vision techno-administrative dominante, on a tendance à oublier. Rompre avec le schème technique, c'est en fait réactiver et revaloriser ce que cherche

précisément à délégitimer ce schème et, fondamentalement, retrouver l'être dans la relation d'aide.

C'est aussi, comme on le verra plus loin, rompre avec l'obsession du faire propre à l'univers techno-scientifique.

Dans *La gestion des risques*, ouvrage publié en 1981, Robert Castel analyse les nouvelles formes de gestion de la

santé mentale mises en place au cours des années 70. Il fait ressortir que de nouvelles stratégies d'intervention fondées sur l'objectivisme technologique se sont déployées en « s'accomplissant à travers la déstabilisation du sujet et la désarticulation de son histoire sociale et personnelle⁸. » Il souligne alors que l'imaginaire professionnel traditionnel est en train de constituer une ligne de résistance à ces nouvelles stratégies d'intervention. Son analyse reste toujours pertinente et cette tradition inspire les lignes qui vont suivre.

PLUSIEURS INTERVENANTS SE DEMANDENT COMMENT REDONNER SENS À LEUR INTERVENTION, PUISQUE LE SENS TEND À EN ÊTRE ÉVACUÉ ET QU'UN SENTIMENT DE DÉSA- PROPRIATION DE L'ACTION SE RÉPAND.



LA RECONNAISSANCE
DU SUJET

Il ne s'agit pas d'entrer ici dans le débat entourant la question du sujet — débat qui a refait surface au cours de la dernière décennie. On se contentera simplement de rappeler que la pensée critique des années 60, notamment le structuralisme, avait proclamé la mort du sujet, alors que les années 90 ont vu resurgir un questionnement autour d'un sujet qui semble maintenant renaître de ses cendres. Tout étant question de définition, il convient de s'entendre sur ce que peut signifier le sujet.

À cet égard, Alain Touraine précise qu'« au moment où s'effacent les grands récits sociaux, chaque existence cherche à devenir un récit personnel, et notre monde massifié, globalisé, est aussi et surtout un monde centré sur le désir de l'individu d'être un acteur, ce qui est la définition même du sujet⁹. » Et plus loin, il ajoute : « J'appelle sujet [...] le désir d'être un individu, de créer une histoire personnelle, de donner un sens à l'ensemble des expériences de la vie individuelle¹⁰. » Le sujet se confond ainsi avec le travail d'un acteur qui cherche à donner sens à son expérience dans une société qui lui ravit précisément la possibilité de construire le sens de son existence; en fait, la société tend plutôt à faire de l'individu un moyen et donc un objet. On peut même affirmer qu'il s'agit là de la forme que prend la domination dans les sociétés contemporaines.

Ainsi défini, le sujet n'est donc pas une donnée et un attribut; il est travail d'appropriation, activité toujours inachevée. Et, ainsi que le souligne François Dubet, ne convient-il pas alors de comprendre les problèmes sociaux en ne les ramenant « ni à l'anomie ni à l'exclusion, mais à la destruction de la capacité d'être sujet¹¹ » ? Dès lors, l'intervention sociale ne peut manquer d'être interpellée par la question du sujet, et il est alors possible de la poser comme travail de « subjectivation », c'est-à-dire de

consolidation de la capacité de chacun d'être sujet.

De son côté, Vincent de Gaulejac ne cesse de souligner que « nous sommes l'objet d'une histoire dont nous cherchons à devenir le sujet¹². » Encore une fois, le sujet est bien ce travail que chacun de nous effectue en vue d'échapper aux différents déterminismes qui nous constituent comme objet d'une société et d'une histoire. En fait, devenir objet, c'est perdre la maîtrise, être désapproprié et ballotté par des « forces » qui nous imposent leur loi; à l'inverse, être sujet, c'est se poser comme maître à bord, donc capable d'échapper à la détermination. C'est en ce sens que le sujet est travail toujours inachevé, horizon venant orienter l'existence. Et, sur le plan de l'intervention sociale, n'est-ce pas précisément ce qu'il s'agit de travailler pour permettre aux êtres souffrants de rétablir davantage leur capacité d'être sujets plutôt que de reproduire l'histoire de leur souffrance ?

Une telle perspective fait ainsi de l'intervention la rencontre d'un sujet avec son histoire personnelle, familiale et sociale. Elle rompt avec la réduction de la personne à un problème

et à ses symptômes. Ce n'est donc plus un ou plusieurs facteurs de risque ou encore des indicateurs sociaux ou des populations cibles qui viennent fonder l'intervention, mais une personne avec qui débute une rencontre où peut s'accomplir un travail de subjectivation. Plutôt que de réduire l'autre à un problème bien défini, l'intervenant s'ouvre alors à la richesse de son interlocuteur considéré comme sujet et l'intervention ne se présente plus comme processus d'objectivation, mais comme processus de consolidation de la capacité d'être sujet. L'intervenant amorce alors une relation avec une personne singulière qui doit forcément opérer un travail sur le plan du sens pour conquérir une plus grande maîtrise de son existence.

L'INTERVENANT AMORCE ALORS UNE RELATION AVEC UNE
PERSONNE SINGULIÈRE QUI DOIT FORCÉMENT OPÉRER UN
TRAVAIL SUR LE PLAN DU SENS POUR CONQUÉRIR UNE PLUS
GRANDE MAÎTRISE DE SON EXISTENCE.



LE REPOSITIONNEMENT DE L'INTERVENANT

Reconnaître la présence du sujet dans l'intervention appelle un repositionnement ou un changement de position de l'intervenant. Celui-ci doit, en effet, passer de la position d'expert à la position d'accompagnateur. En effet, le schème technique repose sur la figure de l'expert qui connaît à fond le problème et la solution requise. Une telle personne a-t-elle vraiment besoin d'un sujet ? En fait, l'expert se meut dans l'univers des objets qui appelle son expertise et il peut faire fi de la personne dans la globalité historique qui l'a produite. Toutefois, l'intervenant qui se place dans la perspective de la construction d'un processus de subjectivation et qui vise donc à permettre à l'autre d'émerger comme sujet ayant une histoire, ne peut procéder de la sorte. Il doit plutôt se poser comme compagnon de route. Accompagner, précise le Petit Robert, c'est « se joindre à quelqu'un pour aller où il va en même temps que lui, aller de compagnie avec ». Le rôle est donc bien différent de celui de l'expert, qui est un « conducteur » manipulant un objet pour le soumettre à sa connaissance et à sa volonté.

L'accompagnement est une approche qui s'est développée notamment dans le domaine des soins palliatifs dont l'intuition de départ allie la reconnaissance du sujet et son état de douleur totale, c'est-à-dire une douleur où s'entremêlent des souffrances physiques, psychologiques, sociales et spirituelles. C'est à cet être dont on cherche à prendre en compte l'histoire sociale et personnelle que l'on prodigue des soins pour lui permettre de vivre ses derniers moments de la manière la plus significative possible. Accompagner y signifie établir une rencontre où est ouverte la possibilité de la construction d'une relation significative à partir de la reconnaissance de la personne comme acteur-sujet de son histoire.

L'accompagnement définit ainsi une sorte d'état d'esprit qui pose l'intervention non pas d'abord comme projet, mais plutôt comme trajet vers l'autre, trajet où se travaille la coconstruction d'une nouvelle réalité du fait même de l'accompagnement. C'est cet état d'esprit qui apparaît de plus en plus comme voie d'intervention à privilégier dans plusieurs domaines. Ainsi, décrivant son cheminement vers le travail clinique, Maurice Jeannet souligne que « présentée au début comme celle d'un expert, [son] activité se confondait peu à peu avec celle d'une sorte d'accompagnateur d'une demande et d'un processus de coconstruction d'une réalité sociale nouvelle¹³. »

De même, David Le Breton, montrant le caractère hautement symbolique des conduites à risque qui atteignent des sommets parmi la jeunesse d'Occident, invite les intervenants à adopter la même

position d'accompagnement auprès des jeunes. Il s'agit ni plus ni moins d'assurer une présence qui ouvre des possibilités nouvelles :

« La tâche du travailleur social ou du psychologue [...] n'est pas de juger [les jeunes], mais de les comprendre et de les accompagner pour s'efforcer [de] prévenir le caractère radical [de ces conduites] et offrir, le moment venu, d'autres voies de symbolisation¹⁴. »

Finalement, c'est à la même conclusion qu'en arrivent Gilles Bibeau et Marc Perrault dans leurs Dérives montréalaises où ils se sont intéressés aux toxicomanies dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Appelant à un changement d'orientation des programmes d'intervention destinés aux utilisateurs de drogue intraveineuse, ils font remarquer que :

« ces personnes ont rarement besoin d'en savoir davantage : elles demandent plutôt un accompagnement et une présence de la part de quelqu'un qui soit en mesure de rentrer dans leur monde, qui soit là au bon moment, au moment précis où l'on décidera de s'en sortir¹⁵. »

L'accompagnement, c'est ainsi privilégier « l'être là » plutôt que le « faire ceci ». L'intervenant exprime une ouverture et une présence à l'autre qu'il cherche à accueillir dans son histoire souffrante. Il met en œuvre une compréhension qui ne peut réduire l'autre à un diagnostic quelconque produit par la connaissance experte et détachée de la personne. La compréhension de l'autre passe plutôt par la connaissance produite au cours de la relation d'accompagnement. Tandis que l'expert enferme bien souvent la personne dans sa connaissance, l'accompagnateur s'ouvre à la compréhension de l'autre.

Rompre avec le schème technique, c'est donc passer du désir de devenir expert à celui de se faire accompagnateur. De plus, un tel changement représente également une sorte de libération pour des intervenants qu'on investit souvent de la mission et de la responsabilité de résoudre les problèmes sociaux et de contribuer au changement social. Entrer dans la perspective de l'accompagnement, c'est faire le deuil de ce désir de toute-puissance. Les intervenants sociaux ne peuvent se substituer aux rapports sociaux; ils ne peuvent changer à eux seuls les conditions sociales qui produisent les problèmes sociaux. En quittant le rôle d'expert pour se faire accompagnateur, ils affirment plutôt qu'intervenir, c'est ouvrir un possible et non pas nécessairement résoudre les problèmes des autres à leur place.

L'accompagnement définit ainsi une sorte d'état d'esprit qui pose l'intervention non pas d'abord comme projet, mais plutôt comme trajet vers l'autre, trajet où se travaille la coconstruction d'une nouvelle réalité du fait même de l'accompagnement.

LA PRIMAUTÉ DE LA RELATION ET L'EFFICACITÉ SYMBOLIQUE

Rompre avec le schème technique en se positionnant comme accompagnateur d'un sujet, c'est d'abord poser l'intervention comme un travail relationnel qui lie deux sujets en interaction dans un processus qu'ils élaborent réciproquement. L'accompagnement d'un sujet implique que soit reconnue la primauté de la relation qui se construit comme espace de sens et travail de subjectivation. Cette primauté se fonde d'ailleurs sur « l'efficacité symbolique » qui se différencie de l'efficacité technique. À cet égard, Odile Sévigny fait ressortir ceci :

« L'efficacité, c'est la capacité de produire le maximum de résultats avec le minimum d'efforts. Dans le cadre des soins, l'efficacité technique propose ainsi une série de procédures standardisées qui assurent des réponses uniformes aux problèmes. Leur but est de réduire les biais qui résultent de la relation entre le thérapeute et son client et ceux qui naissent de leur échange symbolique¹⁶. »

L'efficacité technique, c'est donc l'efficacité attendue de la déconstruction du sujet à partir de l'élaboration d'une procédure standardisée qui permet d'évacuer du même coup toute référence subjective. L'efficacité technique rend ainsi possible l'interchangeabilité des partenaires de l'intervention, puisqu'elle est supposée réduire, voire annuler, toutes les interférences qui résulteraient d'un échange symbolique, c'est-à-dire un échange significatif entre les partenaires du processus. De son côté, l'efficacité symbolique, c'est celle qui est propre à toute relation significative. C'est l'efficacité produite par l'écoute, le contact, la chaleur, le temps, la confiance—autant d'éléments à partir desquels une relation significative peut s'élaborer. Le schème technique oublie que les humains sont des êtres de relation et de sens, alors qu'en reconnaissant la primauté de la relation, on souscrit plutôt à la nécessité d'un échange qui vient nourrir l'efficacité symbolique.

Cette efficacité symbolique ressort clairement de ce que la médecine appelle l'effet placebo. Comme le montre David Le Breton, l'effet placebo fait bien ressortir que la relation est tout aussi importante que le médicament :

« La notion "d'effet placebo" est la reformulation médicale du vecteur symbolique lié à la demande de soins. Elle implique que la manière de donner compte autant que la nature du produit et de l'acte. Elle montre que le thérapeute, quel qu'il soit, soigne autant avec ce qu'il est qu'avec ce qu'il fait. Le savoir-être se révèle parfois plus opérant

que le savoir-faire, au point d'inverser les données pharmacologiques. [...] Il [l'effet placebo] souligne les limites de la relation thérapeutique envisagée de façon trop "technique"¹⁷. »

À cet effet placebo illustrant le travail de l'efficacité symbolique, j'ajouterais le constat maintes fois observé à la Maison d'Hérelle, un centre d'hébergement pour personnes atteintes de sida en perte d'autonomie, où j'interviens à titre de consultant. On y a souvent admis des personnes en provenance de l'hôpital où elles avaient été « déclarées » en phase terminale. On sait combien l'hôpital représente, dans son infrastructure et son mode d'organisation, un lieu de triomphe des prouesses techniques. Or, force est de constater que, dans plusieurs cas, l'hébergement à la Maison d'Hérelle a permis une amélioration telle de l'état de santé de ces personnes qu'on a pu envisager un retour à domicile. Et qu'est-ce qui différencie précisément la Maison d'Hérelle de l'hôpital, si ce n'est qu'au-delà de la médication et des soins, y priment la relation, l'écoute et le contact avec une personne ? En fait, on y soigne une personne plutôt que d'y traiter une maladie.

L'efficacité symbolique désigne ainsi l'efficacité produite par une intervention sociale qui se construit comme relation significative. Elle met en lumière l'effet « thérapeutique » d'une relation qui se donne le temps de l'écoute, du contact, de la chaleur et de l'accueil compréhensif. Lorsque ces conditions sont remplies, la relation se fait fortement significative et est porteuse d'une efficacité symbolique qui vient potentialiser l'efficacité technique. En effet, ainsi que le font remarquer plusieurs auteurs dont Odile Sévigny, l'efficacité technique ne peut être atteinte sans efficacité symbolique :

« La qualité des soins rend possible l'activité à caractère technique de la clinique homéopathique. Car même les techniques de communication ne suffiraient pas si elles étaient utilisées froidement, sans chaleur, sans compassion, sans amour. L'efficacité technique en homéopathie s'accompagne, semble-t-il, obligatoirement, d'une efficacité symbolique. Avant de cultiver les techniques, il importe de comprendre l'autre avec qui se construit une relation significative¹⁸. »

Rompre avec le schème technique, c'est donc s'ouvrir à un autre type d'efficacité. Ce n'est pas renoncer à l'aide, mais plutôt assurer à cette aide toutes les chances de réussite. Du coup, c'est aussi s'ouvrir davantage à la compréhension de l'autre dans sa souffrance et son histoire, et non pas le considérer comme le site d'un problème à expliquer par une série de causes et de facteurs¹⁹.



LE PASSAGE DU SAVOIR-FAIRE AU SAVOIR-ÊTRE

On l'aura compris : tandis que la recherche d'efficacité technique pousse vers l'acquisition de savoir-faire, l'efficacité symbolique puise sa force dans le savoir-être. Il en découle une relativisation du savoir-faire et une revalorisation du savoir-être. En valorisant ainsi le savoir-être, on renforce la primauté de la relation et de la manière d'être qui est porteuse d'une efficacité symbolique sans laquelle l'efficacité technique est fortement affaiblie. Savoir-être signifie ainsi exploiter la richesse de l'efficacité symbolique. Odile Sévigny a en ce sens bien raison lorsqu'elle écrit :

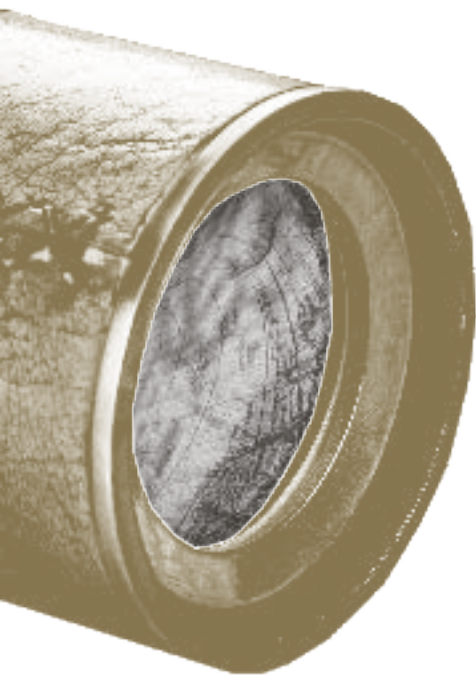
« L'important, pour atteindre l'efficacité symbolique, ce n'est pas le savoir anthropologique ou le savoir-faire instrumental, mais particulièrement le savoir-être si cher à la dimension soignante qu'il se transpose lui-même en savoir. Le savoir-être ne désigne pas seulement un travail d'écoute de l'autre. C'est un travail qui reconnaît l'angoisse découlant de toute relation d'interdépendance ou de tout recours à des soins, lorsqu'on ne réussit pas à se guérir soi-même²⁰. »

L'efficacité symbolique requiert donc la mise en œuvre du savoir-être qu'il convient de cultiver pour apprendre à se rapprocher de l'autre, à se mouvoir dans une expérience affective qui n'exclut pas la distanciation, mais qui réfute le travail de détachement objectivant censé garantir la neutralité et la compétence professionnelles. Il s'agit ici de rompre en quelque sorte avec l'idéologie qui interdit tout rapport affectif-subjectif avec l'autre (qu'on ne peut, bien entendu, confondre avec un quelconque rapport amoureux et encore moins sexuel). Bien sûr,

l'écoute et l'empathie constituent des ingrédients fondamentaux de ce savoir-être, mais on évitera de le réduire à ces seules dimensions et surtout d'en faire une nouvelle technique comme cela arrive souvent. En fait, comme le dit Vincent de Gaulejac :

« On ne peut rentrer dans la rencontre et l'empathie sans se confronter à sa propre honte. Nous rejoignons Georges Devereux lorsqu'il affirme que "c'est le contre-transfert, plutôt que le transfert, qui constitue la donnée la plus cruciale de toute science du comportement". Dans la démarche de recherche, la relation aux autres, comme la relation aux données, suscite des angoisses telles que le chercheur met en place des méthodologies ultrasophistiquées qui ne sont trop souvent que des prétextes de mise à distance. Sous couvert de neutralité, de rationalité, d'objectivité, on instrumentalise les personnes, on limite la relation dans un corset strict de précautions, on encadre la communication dans des règles méthodologiques que la finalité scientifique ne justifie pas vraiment... Autant d'éléments qui réduisent la rencontre intersubjective à une rencontre formelle et artificielle. La rationalisation devient alors plutôt un mécanisme de défense qu'un processus de compréhension rigoureux.

Pour Devereux, l'essentiel réside dans la compréhension des obstacles que nous mettons en œuvre à la compréhension. C'est par l'investigation de la relation du chercheur à son objet que l'on accède à l'objet lui-même. Les obstacles rencontrés sont autant de moyens de connaissance et non des scories qu'il faut éliminer à tout prix²¹. »



En définitive, savoir-être en relation d'aide, c'est ainsi se travailler en vue de comprendre la personne plutôt que de la définir comme problème social.

Ce qui vaut pour la recherche vaut tout autant, sinon plus, pour l'intervention. Le savoir-être devient ainsi fondamentalement travail sur soi en vue d'éliminer les obstacles à la relation et de s'ouvrir davantage à la compréhension de l'autre. Travail sur soi exigeant qu'on ne confondra pas avec la nécessité pour l'intervenant de faire une thérapie, mais qu'on posera comme préalable d'une écoute trop souvent banalisée, parce qu'on cherche à y éviter l'angoisse constitutive de la relation. En effet :

« Plus fondamentalement que l'écoute, c'est l'angoisse qu'il faut travailler d'abord en l'acceptant comme constitutive du rapport à l'autre. Sans ce travail, le risque est grand de se réfugier dans le rapport technique dont l'attraction relève de sa capacité à exorciser l'angoisse dans la mesure où il correspond à une procédure standard²². »

En fait, il s'agit de lutter contre des obstacles qui doivent être continuellement levés pour comprendre l'autre. En définitive, savoir-être en relation d'aide, c'est ainsi se travailler en vue de comprendre la personne plutôt que de la définir comme problème social. Le savoir-être est donc fondamentalement travail sur soi qui se cultive et qui est bien davantage posé comme travail de rupture, de recherche, de proximité et d'ouverture compréhensive à l'égard de l'autre en vue de la construction d'un lien qui permet à cet autre d'émerger comme sujet.

Ce savoir-être est d'autant plus pertinent que l'intervention ainsi conçue n'est pas à l'abri de la « pulsion de domination²³ » qui menace de déformer

toute relation d'aide. En fait, il ne faudrait pas, sous le couvert de la lutte contre l'objectivisme technologique, occulter à nouveau le désir de maîtrise et le fantasme de toute-puissance qui peuvent guider l'intervention et ce, quelle que soit l'approche privilégiée. C'est pourquoi le savoir-être doit être compris comme travail constant sur soi à partir de sa propre reconnaissance comme sujet inscrit dans une finitude et ouvert à l'activité incessante d'un questionnement fondé sur la reconnaissance de l'autre comme sujet. En définitive, comme l'indique Eugène Enriquez, il s'agit d'empêcher que :

« ... la connaissance de l'autre se transforme en désir de maîtrise de l'autre (être humain ou objet physique). À ce moment-là, le caractère irréductible d'autrui, son altérité fondamentale (le fait qu'il soit un être unique, irremplaçable), est nié. L'autre n'est là que pour être analysé, décomposé, mis en pièces²⁴. »

Dans une société où le faire prime sur l'être, donner priorité au savoir-être, c'est ainsi travailler à l'inversion de ce rapport. Cultiver le savoir-être, c'est rompre avec l'obsession de faire ceci pour s'ouvrir à la richesse de l'être là. Et, tandis que le savoir-faire s'inscrit dans le temps qui appelle la productivité immédiate requise par l'urgence, le savoir-être se définit plutôt dans le temps de la rencontre dictée par l'importance de la relation. En travail social, combien de fois l'urgence ne vient-elle pas nous faire oublier l'important ? L'urgence semble ainsi servir souvent de délégitimation à la réflexion et à la construction lente qui recentre sur l'essentiel.

LES MOTS POUR LE DIRE

Finalement, rompre avec le schème technique et contrer le triomphe de la rationalité instrumentale, c'est consentir également à un vocabulaire plus adéquat et plus fidèle au savoir-être relationnel. On a vu que la primauté de la rationalité instrumentale s'est accompagnée du développement des sciences de la gestion qui ont imposé leur représentation pragmatique et envahi le langage quotidien. Ne doit-on pas aujourd'hui gérer notre vie? Tout devient matière à gestion :

FINALEMENT, ROMPRE AVEC LE SCHÈME TECHNIQUE ET CONTRER LE TRIOMPHE DE LA RATIONALITÉ INSTRUMENTALE, C'EST CONSENTIR ÉGALEMENT À UN VOCABULAIRE PLUS ADÉQUAT ET PLUS FIDÈLE AU SAVOIR-ÊTRE RELATIONNEL.

il faut désormais gérer son temps, son stress, son couple, sa carrière, son deuil, sa maladie... Jusqu'à la pédagogie qui, sous la gouverne des « sciences de l'éducation », s'est transformée en gestion de classe. Tout est dans la manière de faire, dans la technique de gestion à utiliser, et l'intervention devient gestion de situations et de cas. Ce langage est-il vraiment approprié pour traduire la relation à l'autre? En outre, à ces mots qui font de l'aventure humaine une entreprise de



gestion s'ajoute la prédominance d'un langage techno-scientifique qui délégitime tout autre type de langage. Il vaut mieux parler de facteurs de risque, de statistiques et de probabilités, d'analyse de récurrence, etc., plutôt que de Madame X « qui souffre beaucoup, mais qui fait néanmoins preuve de beaucoup de courage ».

En fait, dans sa quête de légitimité, le travail social s'est conformé à la primauté de la rationalité instrumentale en se faisant davantage technique et scientifique. Il s'est ainsi déshumanisé, et le chemin de sa « réhumanisation » passe par une nouvelle compréhension des sujets. Il est, dans cette perspective, invité à renouer avec ces notions qu'on n'ose plus utiliser parce qu'elles font si peu scientifiques et objectives : sens, souffrance, accueil, rencontre, accompagnement, angoisse, compassion, altruisme, proximité, amour, émotion, etc. Car c'est bien ce langage qui épouse le mieux la situation des personnes et la dynamique de la relation qui doit se construire dans l'intervention.

Il s'agit ainsi de mettre en œuvre un langage et une conceptualisation qui rompent avec la langue de bois propre aux sciences sociales. Il y a des notions auxquelles il faut redonner en quelque sorte toute leur noblesse pour resensibiliser le rapport à l'autre, tout en évitant de tomber dans la sensiblerie. Il ne saurait donc être question de verser dans un quelconque angélisme, mais bien de comprendre l'intervention sociale comme geste d'altérité en direction d'un être souffrant qui requiert la manifestation d'une reconnaissance, seule susceptible d'inaugurer un travail de subjectivation. Tout cela concerne au fond l'émotion qui se tisse au cœur de l'intervention. Cette émotion n'a pas à être exclue ou occultée. Il s'agit plutôt désormais de reconnaître sa présence agissante pour mieux la travailler.

S'inspirant fortement de l'intervention et de la recherche actuelle en sociologie clinique, voilà, me semble-t-il, autant de pistes à travailler pour retrouver du sens et du plaisir dans l'intervention sociale. En définitive, retrouver du sens passe par la rupture avec un schème « techno-scientifico-administratif » qui vient déshumaniser l'intervention en détruisant la relation profonde qui doit se nouer pour aider à panser la souffrance de l'autre. Il convient en fait de « penser autrement le social pour mieux le panser », ce qui passe par la réhumanisation de l'intervention.

Plutôt que de nourrir le désenchantement et l'instrumentalisation du monde, qui viennent détruire le sens, une telle perspective provoque le « réenchantement » du monde et le dépassement de soi. Elle fait appel à ce qu'il y a de plus noble et de plus profond en nous. Cet élan, en passant par la

rencontre de l'autre, donne forme au sens. En effet, c'est bien dans l'altérité que gît le sens, tandis que la perte de sens et le non-sens proviennent d'une réduction de l'humain au rang de moyen et d'objet. L'intervention en vient ainsi à produire du sens. 

NOTES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1 Taylor, C. (1992). *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, p. 15.
- 2 Melucci, A. (1983). « Mouvements sociaux, mouvements post-politiques », *Revue internationale d'action communautaire*, 10/50, automne, p. 28.
- 3 Baudrillard, J. (1982). *À l'ombre des majorités silencieuses ou la fin du social*, Paris, Denoël/Gonthier, p. 69-70.
- 4 Tout le débat qui revient régulièrement autour de l'enseignement de la philosophie au niveau collégial témoigne de la progression de cette orientation pragmatique de l'éducation.
- 5 Freitag, M. (1995). *Le naufrage de l'Université. Et autres essais d'épistémologie politique*, Québec et Paris, Nuit Blanche Éditeur et Éditions La Découverte, p. 186.
- 6 Taylor, C., *op. cit.*, p. 17.
- 7 Cerezuelle, D. (1987). « Éthique, technique, action sociale », *Les Cahiers de la Recherche sur le travail social*, Caen, Université de Caen, Centre de recherche sur le travail social, n° 12, p. 30.
- 8 Castel, Robert. (1981). *La gestion des risques*, Paris, Minuit, p. 115.
- 9 Touraine, A. (1995). « La formation du sujet », dans Dubet, F. et Wiewiorka, M. (sous la dir. de). *Penser le sujet. Autour d'Alain Touraine*, Paris, Fayard, p. 27.
- 10 *Ibid.*, p. 29.
- 11 Dubet, F. (1994). *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, p. 256.
- 12 De Gaulejac, V. (1999). *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 11.
- 13 Jeannet, M. (1993). « Une science sociale ... clinique », dans Enriquez, E. et al. (sous la dir. de). *L'analyse clinique dans les sciences humaines*, Montréal, Saint-Martin, p. 141.
- 14 Le Breton, D. (1993). « Fabrication individuelle de sens et jeux avec la mort », *Revue internationale d'action communautaire*, 29/69, p. 128.
- 15 Bibeau, G. et Perrault, M. (1995). *Dérives montréalaises. À travers des itinéraires de toxicomanies dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve*, Montréal, Boréal, p. 220.
- 16 Sévigny, O. (1999). « L'efficacité technique et l'efficacité symbolique. La perspective des homéopathes », *Anthropologie et Sociétés*, Québec, Université Laval, vol. 23, n° 2, p. 49-50.
- 17 Le Breton, D. (1990). *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, p. 194.
- 18 Sévigny, O., *loc. cit.*, p. 53.
- 19 On se démarque en fait du modèle scientifique dominant qui cherche à expliquer un phénomène à partir de causes et de facteurs objectifs. Dans cette perspective, les sciences sociales reproduisent le modèle des sciences naturelles. Or, « comprendre la réalité sociale [...] signifie que l'on saisit le "sens" de ce qui se passe [...] C'est le domaine de l'"interprétation", de la "reconnaissance". Interpréter et reconnaître sont ici synonymes de comprendre. La science sociale est science de l'interprétation (herméneutique). »
- Latouche, S. (1984). *Le procès de la science sociale*, Paris, Éditions Anthropos, p. 45.
- 20 Sévigny, O., *op. cit.*, p. 51.
- 21 De Gaulejac, V. (1996). *Les sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 296.
- 22 Renaud, G. (1995). « Système symbolique et intervention sociale », *Intervention*, Montréal, *Revue de l'Ordre professionnel des travailleurs sociaux du Québec*, n° 100, mars, p. 20.
- 23 Enriquez, Eugène. « L'analyse clinique dans les sciences humaines », dans Enriquez, E. et al. (sous la direction de). *Op. cit.*, p. 181-195.
- 24 *Ibid.*, p. 183.



LE RISQUE DE LA VIE OU LE RISQUE DE VIVRE

GUY
BOURGEAULT

Professeur titulaire
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Je dois m'embarquer, dans une semaine, pour Amsterdam et Bruxelles. On m'a proposé et, dans un cas, gracieusement offert une assurance-vie, une assurance-accident incluant une assurance-invalidité, une assurance-santé, des assurances contre le vol de bagages en voiture ou à l'hôtel, contre les reports de vols et les correspondances ratées ou les annulations, et quoi d'autre encore? Je me rendrai sans doute à Dorval dans une automobile



couverte, avec ses passagers et ceux d'autres véhicules avec lesquels elle pourrait entrer en contact violent, par une assurance dite parapluie, couvrant tout, jusqu'aux tracas encourus par l'oubli des clés dans la voiture (dans ce dernier cas, on procédera au remorquage de la voiture chez le concessionnaire !). J'ai par ailleurs, comme employé de l'Université de Montréal, une batterie d'assurances-vie, invalidité, etc. de la plus haute qualité.

Malgré quoi, je le sais, je mourrai un jour; et à la suite peut-être d'un accident ou de problèmes de santé qui m'auront livré aux soins des hôpitaux. Malgré quoi, dans les jours ou dans les mois ou les années à venir comme par le passé, ma vie sera aux prises avec des inquiétudes, peut-être même des détresses contre lesquelles mes cotisations d'assuré ne me donnent nulle assurance d'être protégé. Avec aussi des heures de tendresse et de liesse que je n'ai jamais connues et que je ne

connaîtrai sans doute pas non plus à l'avenir hors du risque de tout perdre. Tel est le risque de la vie : on ne peut vivre sans risque de perdre sa vie. Notre vie, inéluctablement soumise au risque, est à la fois « détresse et enchantement », dit le titre du beau livre de Gabrielle Roy.

Mais d'où vient donc cet acharnement à tenter d'arracher la vie au risque, qui tourne à l'empêchement de la vie, à l'évitement de la vie ?

Dans le présent exposé, j'entends renouer, comme on me l'a demandé, avec le questionnement

du précédent colloque annuel sur le sens de la vie. Mais en adoptant une autre perspective, en empruntant d'autres chemins, vous invitant du même coup à vous y aventurer. J'articulerai mon propos autour de quatre thématiques, ne faisant guère qu'ouvrir quatre pistes de questionnement et de réflexion : le normal et le pathologique, la prévention et la prévenance face à la vie, le sens et le non-sens, l'incertitude et son apprivoisement. Je plaiderai, en conclusion, pour l'apprivoisement de la vie et du risque.

Mais d'où vient donc cet acharnement à tenter d'arracher la vie au risque, qui tourne à l'empêchement de la vie, à l'évitement de la vie ?



Le normal et le pathologique

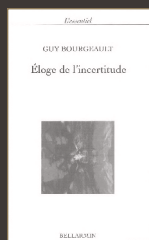
J'emprunte à Georges Canguilhem le titre d'un de ses ouvrages pour le placer en exergue d'une première réflexion sur la vie et sur le sens qu'on lui peut donner. Le développement technoscientifique des dernières décennies, héritier d'un labeur plurimillénaire de connaissances et d'interventions visant une plus grande maîtrise des conditions de la vie, ouvre chaque jour l'horizon de nouveaux espoirs. Les repères des jugements de normalité ou d'anormalité, référents normatifs, s'en trouvent profondément modifiés. Que peut-on bien entendre aujourd'hui par l'expression—fondièrement fataliste—si souvent utilisée autrefois : le cours normal des choses ? Hydro-Québec nous a appris, depuis un bon moment déjà, à harnacher les rivières plutôt que de simplement contempler, de la rive, le cours normal de leurs eaux, ou de laisser bercer ou emporter par elles son canot. S'agissant de la vie et de la santé, on n'accepterait plus, comme c'était le cas à une époque pourtant pas si lointaine, que le médecin cède un peu vite la place au prêtre : « Dieu donne la vie, Dieu la reprend, loué soit Dieu ! ». On attend plutôt de lui qu'il intervienne résolument, avec tout l'arsenal de son pouvoir, pour modifier le cours normal des choses—dans le cas présent : de la maladie, et donc aussi de la vie.

Sur le plan biomédical, mais aussi sur le plan psychologique et même sur le plan social, l'objet du désir est devenu repère du normal, et norme. Nous n'avons plus le droit, oserai-je dire, d'être malade ou tout simplement d'avoir mal, d'être triste et malheureux (même si, comme le chante Vigneault, « tout l'univers est malheureux tout l'univers », ou encore d'être pauvre (comme le chante, cette fois, Plume : « Les pauvres... sont ben achalants... »)). Ce qui était perçu comme exceptionnel est désormais considéré comme normal, et dû. Les vieillards, il y a deux ou trois siècles, avaient quarante ans ; nous trouvons

anormal, aujourd'hui, de voir mourir un proche avant quatre-vingts, bientôt cent ans. Lors de la mort de mon père, à 88 ans, une de mes sœurs a souhaité, ne comprenant pas pourquoi ni de quoi il était décédé, qu'une autopsie puisse l'assurer qu'on lui avait prodigué les traitements requis et tous les soins auxquels il avait droit.

Or, et c'est là l'enjeu sur lequel je veux attirer l'attention, cette normalité objet de notre désir, construite par notre désir, créant de nouvelles normes, se fait normative, impérative. Plusieurs ont écrit, ces dernières années, sur le devoir d'être heureux. Le bonheur comme impératif : il faut être heureux. Et, ce serait mieux, riche et en santé aussi. J'ai étonné, un jour, une amie en protestant : Je n'ai nul désir, ai-je dit, d'un bonheur obligé, d'un bonheur

suggestion de lecture



ÉLOGE DE L'INCERTITUDE

Guy Bourgeault
Bellarmin, 1999

L'incertitude est généralement présentée comme l'envers de la certitude ; comme sa face négative. L'auteur entend ici inverser ce rapport et proposer une vision selon laquelle l'incertitude, assumée, est source d'un élan qui place l'humanité et son avenir sous le signe de l'ouverture, de l'accueil des renouvellements.

On n'échappe pas à l'incertitude, présente jusqu'au cœur des certitudes qui sont les nôtres, fragiles, partielles, puisqu'elle est la condition de notre existence et de nos actions comme de notre pensée. Il est, entre les certitudes et les incertitudes, un jeu d'allers-retours et d'entremêlements plus complexe qu'on le donne généralement à entendre. Telle est l'intuition à l'origine de ce livre.

L'incertitude serait la caractéristique de notre époque. Pour sa part, l'auteur craint davantage les certitudes de notre temps que ses incertitudes. La négation de la part incertaine de nos certitudes empêche le constat de la faille et conduit à l'aberration des idéologies fabriquées pour masquer celle de nos actions. La certitude a fait et continue de faire tant de guerres et de tueries qu'il faut la dénoncer, la détrôner. L'auteur a donc entrepris de faire l'éloge de l'incertitude au cœur même de nos certitudes et au-delà de celles-ci, proposant qu'on l'apprivoise plutôt que de la fuir.



par devoir. D'ailleurs, il suffit de « sortir » un peu de soi, il suffit d'ouvrir les yeux pour voir qu'il est de par le monde et tout près de nous autant de raisons, sinon plus, d'être malheureux qu'heureux, autant de raisons de désespérer que d'espérer. Après nous avoir donné à voir les horreurs de Rwanda, puis de la Bosnie et du Kosovo, le journal télévisé nous donne maintenant chaque jour en pâture celles des attentats à Jérusalem et des sauvages répressions dans le camp de réfugiés de Jénine. Mais, compte tenu des normes d'un nouveau moralisme, je dois être heureux, je suis tenu de l'être, et coupable, sinon, de n'y pas arriver.

Placée pourtant sous le signe de la maîtrise du monde et du bonheur, la nouvelle morale s'avère destructrice, profondément aliénante et, à ce titre, meurtrière.

Le bonheur n'est possible qu'entremêlé avec un malheur en quelque sorte inhérent, ne serait-ce que dans la tristesse de qui sait qu'il ne sera pas sans fin; la santé ne peut être vécue sans que la maladie y prenne place; la vie est marquée dès l'origine par la mort à laquelle elle est vouée. Le jeu des rapports entre la santé et la maladie — celle-ci étant l'envers révélateur de celle-là — n'est pas simple. Il n'y a pas qu'opposition entre l'endroit et l'envers des choses, entre santé et maladie; il y a aussi nécessaire rencontre et convivance. La santé n'est pas absence de maladie ou de désordre ou de déséquilibre; elle est plutôt tension entre un équilibre toujours inexorablement rompu et le constant travail d'instauration (plus que de restauration) d'un équilibre nouveau, provisoire. J'aime me représenter la santé comme la

J'AIME ME REPRÉSENTER LA SANTÉ COMME LA MARCHÉ, POSSIBLE UNIQUEMENT DANS LA MESURE OÙ L'ON ACCÉPTE LE RISQUE, EN SE PROJETANT VERS L'AVANT, DE PERDRE L'ÉQUILIBRE QU'UN NOUVEAU PAS RÉTABLIRA PROVISOIREMENT AVANT QUE L'ON SE PROJETTE ENCORE UNE FOIS VERS L'AVANT...

marche, possible uniquement dans la mesure où l'on accepte le risque, en se projetant vers l'avant, de perdre l'équilibre qu'un nouveau pas rétablira provisoirement avant que l'on se projette encore une fois vers l'avant... L'enchaînement des ruptures et des recherches d'équilibre fait la marche des individus. Et celle des sociétés, que tente de reconstituer l'histoire.

Si j'ai abordé d'abord, lui donnant le pas sur les autres, cette thématique du normal et de l'anormal (ou du pathologique), c'est que l'enjeu de la normalité qui se fait normative me paraît tout parti-

culièrement important dans le champ de la santé mentale. Il n'y a pas dans ce champ ou en cette matière, si je peux m'exprimer ainsi, de maladie ou de déficience ou même de problème et de diffi-

culté qui soit reconnue comme normale et, ainsi placée sous le signe de la normalité, socialement acceptée. Une fois rétabli, on se vantera de l'infarctus ou de la crise cardiaque, résultat présumé d'un engagement peut-être excessif dans le travail. Mais non d'une dépression, qu'on confessa, si on y est acculé, en se sentant honteux.

La vie, pourtant, — la vie, la vie, la seule qu'il nous soit donné ou possible de vivre et, à ce titre, la vie normale — est marquée par la maladie et la souffrance, le malheur, la mort. Irrémédiablement. Sans remède, sinon provisoire ou, alors, fallacieux. La fuite de la vie est sans doute ici le plus fallacieux des remèdes : pour éviter la mort, on s'empêche de vivre. Pour éviter d'être malheureux, on s'interdit le bonheur.

Prévention et/ou/vs prévenance face à la vie

Il me semble y avoir, en effet, face à la vie deux attitudes, deux « manières » d'être (pour ne pas dire : deux façons de vivre !), que je caractériserai schématiquement en leur accolant deux mots : prévention et prévenance. Les deux mots ont une origine commune et une étymologie apparentée : prévenir, aller devant, au-devant. Aller au-devant, dans le premier cas, pour se protéger, pour empêcher de venir ce qui, autrement, viendrait ou risquerait de venir ou d'advenir, et de contrecarrer nos désirs, nos rêves, peut-être nos plans : la catastrophe, la maladie, l'accident, l'attaque criminelle—dans ce dernier cas de figure, la prévention se fera arrestation et détention, garde à vue du « prévenu » (la prévention désigne alors « la situation d'un prévenu », dont on dira

plus tard qu'il a fait « six mois de prévention »—voir le *Petit Robert*). Dans le second cas, aller au-devant pour accueillir; la prévenance est faite de respect, d'égards, d'attention et d'attentions...

Le propos que j'entends ici soumettre à votre réflexion est tout simple : je pense que, face à la vie, nous faisons trop grande place à la prévention, et trop petite part à la prévenance.

Toutes nos politiques sociales ou institutionnelles, tous nos plans d'action, toutes nos pratiques aussi, notamment nos pratiques professionnelles, en sont là : quand notre temps et nos forces vives ne sont pas totalement consacrés à l'intervention après coup, une fois le malheur survenu, pour guérir ou compenser, nous multiplions les actions préventives pour, dans l'impuissance à éviter tous les maux, du moins réduire les risques d'accident, de maladie, d'échec scolaire, etc. Ce faisant, nous cherchons et nous contribuons à placer la vie sous

le signe d'un contrôle qui, finalement, l'entrave, l'empêche, lui interdit de se déployer.

Deux exemples—pour illustrer ce propos, sans chercher à prouver ni démontrer quoi que ce soit, peut-être à « montrer », à rendre manifeste tout simplement ce que je veux ici mettre en lumière. J'emprunterai mon premier exemple à la problématique et aux pratiques de la prévention des accidents de travail. On a multiplié les actions préventives que j'appellerai correctrices : sessions de formation, installation de clôtures et de panneaux indiquant divers risques, réglementations

imposant le port de casques, de lunettes, etc. Jamais, à ma connaissance, on n'a vraiment modifié les modes et les rythmes du travail pour tenir compte de la

diversité et de la variabilité des personnes et de leurs situations, de leurs expertises, de leurs émotions, de leurs conditions de vie. On assujettit des personnes aux impératifs—et au stress—d'une organisation taylorienne ou néo-taylorienne du travail, avec des horaires et des rythmes qui perturbent les équilibres de ce que j'oserai appeler une vie normale (!) et qui s'avèrent destructeurs sur les plans psychologique et social... Sans attention à son égard, sans prévenance, on entrave la vie, on lui fait obstacle, on l'empêche de respirer; et on vient ensuite tenter de prévenir les accidents.

Je prendrai mon second exemple dans le champ de l'éducation : dans une école qui ennuie et où on ne connaît pas le plaisir d'apprendre, n'accordant nulle attention, ou guère, aux modes et aux rythmes individuels d'apprentissage, sans prévenance, on met en place des mesures de prévention de l'échec et du décrochage.

SANS ATTENTION À SON ÉGARD, SANS PRÉVENANCE, ON ENTRAVE LA VIE, ON LUI FAIT OBSTACLE, ON L'EMPÊCHE DE RESPIRER; ET ON VIENT ENSUITE TENTER DE PRÉVENIR LES ACCIDENTS.



Sens et non-sens

Non sens. Parce que le sens des choses a été perdu, donne-t-on souvent à entendre. Comme s'il avait déjà été donné, comme s'il pouvait être donné à l'avance, écrit dans des textes, des récits, des images. Défini une fois pour toutes, définitif. Mais si la tâche de chacune de nos vies et, à l'échelle collective, tout le travail de l'histoire étaient construction de sens ? S'il n'était de sens donné que celui que nous donnons à nos vies ?

Dans des temps que nous imaginons *a posteriori* plus paisibles que le nôtre, dans des sociétés peut-être plus homogènes (en partie par exclusion des « autres », simplement différents, parfois dissidents), des visions du monde, dogmes et morales, ont pu faire l'objet de larges consensus, sinon d'adhésions unanimes. On en pouvait déduire, pour les codifier, des règles de conduite claires; visions du monde et morales particulières—tribales, diront Michel Maffesoli ou Claude Lagadec,—mais perçues de l'intérieur comme universelles et immuables, éternelles. Cela, à l'échelle d'un territoire donné, à l'intérieur des frontières dressées, toutefois, et à une époque elle-même bien délimitée. On oublie alors les lents et sinueux chemineurs qui ont permis l'émergence des doctrines et des règles adoptées. Leur seul rappel risquerait d'ailleurs de tout ébranler en faisant apparaître, avec le contexte de leur émergence, les raisons de l'instauration des règles établies.

Ainsi l'Israël ancien, soucieux de mémoire pourtant, a-t-il choisi d'oublier les obscurs détours des rudes apprentissages de sa marche inachevée à travers le désert pour projeter dans la brève théophanie de la montagne l'édit clair et définitif—l'**énoncé**—d'une loi divine... élaborée pourtant avec peine, au fil d'expériences souvent douloureuses, pour être finalement consignée, au terme d'un lent et rude travail d'**énonciation**, gravée pour l'enseignement des générations futures sur des tables de pierre. Et dès lors figée. Cette loi désormais énoncée, présentée comme fondée sur la volonté de Yahvé, dit du même coup la finalité de la marche vers la Terre promise, terre d'utopie dans laquelle la Loi, croit-on, pourra être vécue, réalisée, accomplie.

Fondements et finalités appartiennent à un même ordre transcendant, extérieur à la vie bien qu'à l'origine et à l'horizon sans doute plus qu'au terme de son élan. Or, on peut avoir de tout cela deux conceptions différentes, à la limite antagonistes : (a) dans un cas, la vision d'un ordre du monde préétabli et immuable impose à la conscience, comme aux conduites humaines, la

rigueur de sa loi **énoncée** une fois pour toutes; (b) dans l'autre, tout se joue, se négocie et se renégocie—se construit et se reconstruit—au fil d'une expérience de vie apparemment chaotique parfois au fil de laquelle se fait l'**énonciation**, par-delà l'interrogation, de repères utiles, mais qu'on sait provisoires, pour guider la marche sans fin vers une Terre dont on sait qu'elle se dérobera toujours. Dans le premier cas, toute la vie est régie par ce qui la précède et la fonde, et par la fin. Dans le second, la vie est vécue et comprise comme élan et comme visée.

Notre expérience est aujourd'hui marquée par l'étonnante capacité qui est désormais la nôtre, à la suite des développements de la technoscience, de modifier le cours de notre vie comme individus et comme collectivités, comme humanité entendue ici comme espèce humaine et comme communauté planétaire. Elle est aussi aux prises avec la pluralité, souvent conflictuelle et en certains cas proprement guerrière, des valeurs qui disent et font tout à la fois, pour les individus et pour les groupes, le sens de la vie : la mondialisation en cours introduit partout, dans toutes les sociétés et dans toutes les sphères de la vie, la diversité. Les morales ne sont dès lors plus possibles, dont les règles étaient fondées sur la volonté de Dieu ou renvoyaient à la fin de l'Homme en même temps qu'à sa nature. Privés d'une référence supérieure—transcendante—par la mort du référent : Dieu, Homme, et même Raison, il nous faut maintenir l'interrogation ouverte et, faisant place et droit à l'incertitude, discuter, débattre, négocier. Scandale d'une éthique interrogative qui semble tout livrer au jeu des modes éphémères en mettant en débat dans les délibérations de la conscience individuelle ou des forums publics, avec la décision, les visées de l'action. Scandale, aussi, de la démocratie. Difficulté surtout de la discussion rigoureuse et de la tâche démocratique, toujours inachevées.

La peur, alors, éveille parfois la nostalgie d'un âge d'or inventé, où tout était clair; où le sens étant donné, clair. Rien ne fut jamais clair ni donné. Nous oublions, dans nos renvois à un passé reconstruit, les inquiétudes et les questions lancinantes portées par nos devanciers, leurs lents et difficiles chemineurs—incertains—de ce que Delruelle appelle, parlant des droits de l'Homme, le travail d'énonciation de ce qui est aujourd'hui, pour nous, énoncé¹.

La nostalgie des certitudes anciennes et de leurs assurances est fille de la peur plus que de l'incertitude elle-même, qui marque notre être-au-monde, notre condition.

Apprivoiser l'incertitude

L'incertitude est généralement présentée comme l'envers de la certitude, comme sa face négative. Dans un livre publié il y a trois ans, j'ai proposé d'inverser le rapport². Pour la raison, pour moi décisive, que l'incertitude m'habite, plurielle, depuis toujours. Elle est le lieu de mes interrogations et des fugaces bonheurs d'une quête qui demeurera toujours inachevée.

À l'origine de ce livre, une prise de conscience lente et pourtant soudaine : celle de tant de certitudes exclusives, meurtrières, qui ont fait et qui continuent de faire partout tant de ravages que nous racontent, pour hier, les livres d'histoire et que nous pouvons voir chaque soir, pour aujourd'hui, horreurs données en pâture quotidienne, en direct et en différé, au journal télévisé.

Hitler tenait pour certitude la supériorité d'une race aryenne inventée. Cette certitude a décidé, pourrait-on dire, de l'Holocauste. Bien avant l'horreur des camps nazis et des fours crématoires, d'autres, certains eux aussi de leur bon droit, avaient pourchassé les Juifs, les Maures, les Turcs, et mené les hérétiques au bûcher. Comme d'autres encore, avec l'assurance toujours certaine d'une supériorité fabriquée, sous couvert de civilisation et d'évangélisation, firent oeuvre de déstructuration des sociétés et des cultures en Afrique et en Amérique, et commerce d'esclaves. Comme tant d'autres encore et encore et toujours, prenant inlassablement la relève et jusqu'à aujourd'hui et sans doute demain et après-demain...

Aujourd'hui encore, en effet, au nom de certitudes plus fermes les unes que les autres et toujours mieux armées, les colons d'Israël estiment reprendre tout simplement « une terre sans peuple » et qui leur appartient, puisqu'elle leur fut donnée par Yahvé, lorsqu'ils en expulsent les Palestiniens qui l'ont habitée et cultivée, pourtant, des siècles durant, et qu'ils croient marquée comme leur par le Prophète; les Hutus croyaient et prétendaient faire oeuvre de justice en

éliminant les Tutsis, qui furent avant la colonisation leurs frères; les Irlandais du Nord s'entretuent en brandissant des bannières religieuses; les Serbes et les Croates, puis les Kosovars se sont arraché par lambeaux, dans la cruelle horreur des exclusions et des exterminations, ce qui fut longtemps terre partagée d'une vie commune... Et je ne ferai qu'évoquer ces certitudes américaines si puissantes, un moment ébranlées par l'effondrement des orgueilleuses tours du World Trade Center, qui tentent aujourd'hui de construire au service des intérêts états-uniens un « ordre mondial » — à une autre époque, on aurait dit : un empire, — établi par la force conjuguée des armes et des dollars et imposant partout, au prix d'une diversité culturelle sacrifiée, un mode de vivre portant le label *made in USA*.

Faut-il vraiment poursuivre cette litanie d'un interminable chant des lamentations depuis les origines

suggestion de lecture



POUR UN NOUVEL ART DE VIVRE

Daisaku Ikeda, René Simard et Guy Bourgeault

Les Presses de l'Université de Montréal, 2001

A priori l'humanisme occidental, la tradition bouddhique japonaise et la science contemporaine ont si peu de valeurs communes que la seule idée d'un dialogue apparaît au mieux comme une pieuse naïveté. Il fallait un homme de la trempe de Daisaku Ikeda pour relever le défi.

Délaissant les clichés et les idées reçues, il aborde sans détour les grandes questions auxquelles sont confrontées les sociétés contemporaines : le cancer, le sida, la mort dans la dignité, la fécondation *in vitro*, l'éthique biomédicale... Les répliques de René Simard, chercheur dans le domaine de la biologie moléculaire et génétique et de Guy Bourgeault, bioéthicien, ne sont pas moins percutantes. Au-delà des barrières linguistiques et culturelles sont ainsi esquissées les bases d'un véritable nouvel art de vivre.

Daisaku Ikeda est président de la Soka Gakkai Internationale, organisation mondialement connue pour la promotion de nouvelles valeurs et dont la direction s'inspire du bouddhisme de Nichiren Daishonin. Il a publié d'autres ouvrages d'entretiens, entre autres avec Arnold Toynbee et René Huyghe.

René Simard, recteur de l'Université de Montréal de 1993 à 1998, est une autorité dans le domaine de la recherche sur le cancer.

Guy Bourgeault est professeur à l'Université de Montréal où il dirige des recherches dans le domaine de la bioéthique et de l'éducation. Il a notamment publié *Éloge de l'incertitude* (Bellarmin, 1999).



sans doute de ce que nous appelons l'humanité... et jusqu'à la fin, jusqu'à l'extermination dernière ?

La certitude, ai-je alors pensé, a fait et continue de faire tant de guerres et de tueries qu'il faut la dénoncer. La détrôner. Inversant les rapports habituels, j'ai donc voulu proposer une vision selon laquelle la certitude serait à son tour l'envers de l'incertitude : sa face négative, son côté sombre. Faiblesse et non pas force. Peur. Fuite. Refuge... La face lumineuse serait alors celle de l'incertitude assumée, — j'oserai

dire : sereine, — qui nourrit l'inquiétude et relance la quête. L'incertitude en tant que source d'un élan qui place l'humanité et son avenir, en chaque personne comme dans les sociétés, sous le signe de l'ouverture, de l'accueil des renouvellements.

On n'échappe pas à l'incertitude, présente jusqu'au cœur des certitudes qui sont les nôtres, fragiles, partielles. Et au-delà d'elles. L'incertitude comme condition de notre existence comme de notre pensée, que nous n'avons d'autre choix que d'assumer.

Mais l'incertitude, à son tour, ne va pas sans risque. L'aiguille de la boussole ne pointant plus vers un nord assuré, l'incertitude peut engendrer le désarroi, l'errance circulaire, l'angoisse, la mort. Ou la paralysie, figure figée de la mort. Ou encore la fugue essoufflée, la course affolée, sans but. Insoutenable désarroi des romans de Kundera, fils d'un peuple dont les repères sacrés ont été deux fois au moins saccagés, détruits. Angoisse folle et furieuse, bien avant Kundera, de *l'Idiot* et des *Frères Karamazov* de Dostoïevsky. Et j'évoquerai aussi, remontant plus loin encore, les errances des incertitudes antiques dont les chants de *l'Odyssée*

bercèrent jadis chez les Grecs la récurrente angoisse.

Je n'ai connu pour ma part nulle certitude qui ne fut incertaine. Et il me semble qu'il en est de même pour les autres; que toutes les certitudes sont incertaines. Ce serait alors la négation de la part incertaine de nos certitudes qui, empêchant le constat de la faille,

conduirait à l'aberration des idéologies fabriquées pour masquer celle de nos actions...

En retour, peut-être est-ce la nostalgie d'une certitude ressentie comme une perte, plus que l'incertitude elle-même, qui

mène au désarroi, à la paralysie et à l'inaction, à la désespérance. L'incertitude : condition de notre vie qui fait de celle-ci une perpétuelle quête. Condition même de nos fugaces certitudes et de nos fragiles bonheurs.

En ces temps qu'on dit marqués par la nostalgie du sens perdu, temps d'incertitudes, pourquoi et de quel droit ai-je décidé de dénoncer les certitudes comme fragiles et même illusoire, fallacieuses, pour braquer les projecteurs sur l'irréductible incertitude au cœur de nos certitudes plus encore qu'autour d'elles, et au-delà d'elles ? Mais l'ai-je vraiment décidé ? Aurais-je pu faire autrement ?

Tous les temps sont incertains; le nôtre après celui de nos devanciers, et ceux aussi des autres après nous... Le temps présent est toujours incertain; la certitude, fallacieuse, n'habite jamais, inventée, que le passé ou le futur de nos nostalgies et de nos rêves.

Quarante années et un peu plus d'enseignement m'ont appris que l'incertitude est chose partagée, et que son aveu peut aider à l'apprivoiser. Comme lorsqu'il s'agit d'apprivoiser sa peur, ou sa solitude. Sa vie, finalement.

Apprivoiser la vie. Apprivoiser sa vie

Apprivoiser la vie. On peut avoir à la vie — la sienne et celle des autres, la sienne avec celle des autres, la vie prise globalement, — un rapport marqué par la volonté de pouvoir; la vie sera alors placée sous le signe du contrôle. Et de la peur, de la prévention. On peut aussi entretenir avec elle des rapports placés plutôt sous le signe de l'accueil et de l'attention, de la prévenance et de la déférence; on aura alors le souci de faire confiance à la vie, en sa puissance qui pourra peu à peu nous habiter et devenir notre puissance; on aura aussi le souci d'entretenir la vie — de nouveau, la sienne solidairement avec celle des autres —, de favoriser son

épanouissement. Ce qui ne rend pas la vie plus facile. Plus riche toutefois.

Annie Leclerc, dans un beau livre publié il y a près de trente ans déjà sous le titre *Épousailles*, plaide en faveur d'une réconciliation du pouvoir et de la puissance. Je fais mien ce vœu d'épousailles entre le pouvoir et la puissance au service de la vie. 🌀

RÉFÉRENCES

- 1 Philippe Delruelle, *L'Humanisme, inutile et incertain ?* Bruxelles, Labor, 1999.
- 2 *Éloge de l'incertitude*. Montréal, Bellarmin, 1999. — J'en reprends librement ici quelques paragraphes.



REENCHANTER LA VIE

JACQUES
GRAND'MAISON

*Sociologue, théologien, prêtre
et écrivain*

/ Association canadienne pour la santé mentale à Montréal et ses responsables ne manquent pas d'audace. Au moment où se multiplient des enquêtes qui révèlent un certain climat dépressif et de ras-le-bol de la société et de ses citoyens, et même de ses enfants, normalement porteurs de réenchantement de la vie, ici, coup sur coup, depuis trois ans on explore les dynamiques du sens, du bonheur, de la résilience et même de la poésie et de la beauté.



Dans un monde jugé de plus en plus violent, inégalitaire et désespérant, plusieurs ont la tentation plus ou moins souterraine de céder au fatalisme du « rien à faire », parfois drapé en éloge philosophique du nihilisme, de l'incertitude ou de l'humour noir.

À mon tour, j'ai le goût de dire qu'il n'y a que quelques intellectuels bien nantis qui sont enchantés du désenchantement du monde. Je les vois caresser leurs bleus à l'âme, cultiver l'art de la laideur, le mépris des bons sentiments et

de la vertu, se moquer les illusions de ceux qui cherchent des sens qui font vivre, aimer, lutter et espérer. « Kétainerie » que tout cela. Nous serions, ici, au Québec, les fils et filles historiques d'une Grande Noireur. Nos ancêtres ne seraient qu'une bande d'aliénés. Même nos misères d'aujourd'hui sont réduites à des matériaux pour les scènes et les écrans pour les romans et les films, pour les chants et les spectacles qui barratent nos turpitudes, nos dégoûts, nos ressentiments, nos échecs à l'amour



et quoi encore ! Car sachez-le, la noblesse, la grandeur, la pureté du cœur, l'honnêteté, la vérité, l'idéal, la force d'âme, le tonus moral, la beauté du monde, l'innocence, la quête de bonheur et de sens et la foi sont des relents d'un vieil humanisme éculé, dépassé, décrépi. La laideur du monde seule digne d'intérêt ! Il n'y a que la laideur du monde qui est belle. Il n'y a d'intéressant que les gestes et paroles qui crèpent le chignon à l'autre, comme en témoignent

presque tous nos téléromans. La sublime invasion des barbares jusque dans la mort. Bien mourir, la belle affaire ! (un film à voir).

Malheur à celui qui ose formuler la moindre critique sur ce culte du laid, qui ose dire que le bonheur est possible et qu'il y a chez l'être humain un fond de positivité, d'espérance et de réenchantement de la vie, de résilience pour rebondir en nouvel élan. Chapeau à l'Association canadienne pour la santé mentale qui croit encore, envers et contre tout à ces ressorts inestimables de la conscience et de l'âme humaine !

C'est ça que je veux mettre de l'avant dans cet exposé de départ, sans prétendre à une quelconque exhaustivité, trop conscient que je suis des limites de ma parole singulière. À tort ou à raison, je pense qu'au cours des derniers siècles et encore aujourd'hui, nos idéologies, nos arts et sciences, nos mémoires historiques et nos religions ont trop souvent perdu de vue ce fond de positivité que l'on peut trouver même au creux des pires épreuves. L'histoire humaine en témoigne. Cette dynamique fondamentale est parfois la seule capable de vaincre une certaine pente contemporaine au fatalisme, au ressentiment et à la déprime.

Je viens de terminer un mandat de 4 ans comme citoyen bénévole dans une institution sociale. Je m'y suis senti comme dans un système dont l'idéologie était son propre fonctionnement avec ses batailles de statuts, de pouvoir, de fric, de structure, de méthodologie instrumentale. Je

me disais : Bon Dieu, nous ne sommes pas de purs technologues de crise. Au nom de quoi travaillons-nous ? Qu'est-ce qui se passe dans la conscience des

QU'EST-CE QUI SE PASSE DANS LA CONSCIENCE DES
GENS ? QU'EST-CE QUI POURRAIT LEUR PERMETTRE DE
REBONDIR ? NE SOMMES-NOUS PAS DES ÊTRES DE SENS ?

gens ? Qu'est-ce qui pourrait leur permettre de rebondir ? Ne sommes-nous pas des êtres de sens ? N'est-ce pas ce que nous avons de plus spécifique ? Permettez-moi d'élargir ce questionnement.

À son meilleur, l'histoire humaine nous révèle la merveilleuse et mystérieuse capacité de faire sens même là où il n'y en a plus. Dans les cavernes de nos ancêtres les plus primitifs, on a trouvé des fresques étonnantes d'enchantement, de réenchantement de la vie. C'est ainsi que des individus, des peuples ont su traverser des épreuves terribles, des désespoirs mortifères. Le grand historien Micéa Éliade disait ceci : « « Quand on sait tout ce que l'humanité a connu de misère, de souffrance, de cruauté et d'absurdité, comment ne pas s'étonner qu'il y ait eu si peu de gens qui se soient suicidés ? ». Le psychiatre juif Frankl qui a vécu l'horreur d'Auschwitz se posait la même question. Plus largement, dans l'évolution de la terre, il y a eu cinq périodes où la vie a été menacée de disparaître. La troisième a été la plus longue et la plus affreuse. 90 % des espèces ont disparu. Et pourtant, la vie a rebondi en nouvel élan par la suite. Ma vieille mère peu instruite qui ne connaissait rien de tout cela, me disait : « quand on est en prise sur le sens de ce qu'on vit, de ce

qu'on fait, de ce qu'on croit, on est beaucoup plus en mesure de faire face aux difficultés de son parcours, et davantage apte à aller au bout de ce qu'on entreprend. » Elle m'a transmis cette philosophie de la vie, cet humanisme, cette spiritualité. C'est plus qu'une affaire de rationalité. Ça va chercher nos profondeurs de conscience, de cœur, de sentiment, d'âme, de ressources insoupçonnées au fond de nous, comme le disait Malraux.

Dans un congrès international où nous avons débattu nos idéologies, nos spectres repoussoirs, qui le sexisme, qui le racisme, qui le capitalisme, qui le communisme, qui le fascisme ou l'intégrisme, le dernier soir a été consacré à la fête de nos musiques et chants des cinq continents. Ce fut un moment sublime de communion humaine. À la fin de la soirée quelqu'un s'est levé et a dit ceci :

« Nous avons brassé pendant plusieurs jours des ressentiments, des colères, des misères, des refus, sans nous arrêter aux contenus positifs de ce qui nous rassemble. Ce soir, nous nous sommes enamorés de notre humanité commune, nous nous sommes réenchantés. Pourquoi donc explorons-nous si peu le fond de positivation qu'il y a chez l'être humain, les ressorts qui le font rebondir, les cordes sensibles de notre fibre humaine, les sens qui redonnent le goût de vivre et des raisons communes pour mieux vivre, agir, construire ensemble. On a précisé toutes ces choses dont nous voulons nous débarrasser. Mais en nous limitant à cette démarche critique, toute nécessaire soit-elle, nous nous vidons dans tous les sens du terme. Même le mot humanisme nous semble suspect. La science nous dit que la nature a horreur du vide. Comment se fait-il que durant les derniers siècles, en Occident, on a si peu compris que la conscience humaine a elle aussi horreur du vide. »

En l'écoutant, je pensais à cette Brésilienne qui est venue à Montréal faire son doctorat avec moi. Elle me disait :

« Ce qui me scandalise ici au Québec et en Amérique du Nord, c'est le nombre de gens de tous âges qui se disent vides ou déprimés ou suicidaires, ou frustrés. Dans mon pays de misère, on se suicide très peu. »

J'entends ici, des spécialistes de tous ordres qui évoquent pour la plupart des causes d'ordre matériel, fonctionnel. Bien sûr, on fait allusion à la crise de sens, à la perte de repères. Mais c'est souvent sans contenu philosophique, culturel, spirituel. Pratiquement rien sur la dynamique du croire, sur cette étonnante espérance envers et contre tout ce qu'il y a au fond de l'être humain. Des analphabètes du spirituel quoi ! Plutôt des technologues de la mécanique psychique, de la communication et du fonctionnement social. Que des symptômes, comme celui de la compulsivité : joueurs compulsifs, acheteurs compulsifs et quoi encore !

Il y a des questions « tabou » chez vous. Par exemple, pourquoi êtes-vous devenus si fragiles psychiquement, moralement ? Pourquoi tant de gens sont frustrés même chez les bien-nantis ? À l'université comme dans mon quartier ici à Montréal, et chez mes nouveaux amis, on ne supporte pas ce genre de questions. »

Ressaisissons son propos pour en voir le fond de scène historique.

suggestion de lecture



RÉENCHANTER LA VIE

Jacques Grand'Maison
Fidès, 202

Jacques Grand'Maison a de multiples talents, comme le prouve cet ouvrage qui surprendra ses lecteurs les plus assidus. Il y avance par touches progressives dans l'intelligence et la pratique du discernement spirituel pour en révéler la saveur. « Il y a là, écrit-il, une aventure intérieure inestimable de l'âme. Une aventure qui peut aussi réenchanter la vie et inspirer nos engagements personnels et altruistes les plus décisifs. »

Émerveillé par l'admirable créativité culturelle des dernières décennies, il emprunte la voie symbolique - faisant place à la prière - pour accéder à ce bouillonnement de la conscience et de l'âme contemporaine. Pareille démarche est nécessaire pour quiconque cherche à se réapproprier de manière à la fois critique et dynamique sa conscience, son corps, sa subjectivité, la conduite de sa vie, son univers intérieur, sa quête de sens.

Jacques Grand'Maison est l'un des observateurs les plus attentifs de la société québécoise. Prêtre, théologien, sociologue et professeur émérite de la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages.

Des désenchantements aux réenchantements de la vie

Nous sommes les fils et les filles historiques de plusieurs désenchantements qui ont eu d'énormes impacts sur nos consciences. Il y a là un fond de scène imparable pour comprendre ce qui nous arrive. Parler de réenchancement de la vie, c'est laisser entendre qu'il y a eu auparavant des profonds désenchantements. Avant d'aborder le versant positif des voies de réenchancement, il me semble important de prendre la mesure des désenchantements qui ont précédé. Permettez-moi de faire état des vagues historiques de désenchantement. Voyons-les succinctement :

DÉSENCHANTEMENT DE LA RELIGION. Pensons à la conception pessimiste de l'être humain dans le jansénisme catholique et le puritanisme protestant des derniers siècles.

DÉSENCHANTEMENT DU MONDE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES qui au nom de la raison pure a discrédité les riches patrimoines symboliques culturels et religieux d'enchantement de la vie, comme si ceux-ci tenaient d'une pensée magique primitive et dépassée.

DÉSENCHANTEMENT DES GRANDES IDÉOLOGIES POLITIQUES qui ont dominé les XIX^e et XX^e siècles, et suscité tant de guerres de plus en plus effroyables qui se poursuivent encore aujourd'hui.

DÉSENCHANTEMENT DES GRANDES PROMESSES RÉCENTES D'UN DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE SANS LIMITE, d'un développement social sans limite, d'une libéralisation des mœurs elle aussi sans limite. On reconnaît ici l'horizon paradisiaque des trente années dites glorieuses d'une prospérité sans précédent où l'on pouvait tout se permettre. Nous vivons encore sur cette lancée en dépit des profonds craquements actuels de ces promesses démesurées.

DÉSENCHANTEMENT D'UNE CULTURE DE PLUS EN PLUS NARCISSIQUE avec ses mythes de toute puissance personnelle, d'hypertrophie de l'image de soi, de jeunesse éternelle. Mythes qui rendent insupportables les limites du réel, le vieillissement et quoi encore, source de tant de frustrations et de ressentiment.

Et enfin, ce **DÉSENCHANTEMENT PLUS LARGE ET PLUS PROFOND DU CUMUL DE DÉMESURES DE TOUS ORDRES** : destruction des assises de la nature et de la vie; démesure des armements de plus en plus dévastateurs; démesure d'une techno-économie que plus personne ne peut contrôler ni gérer; démesure des inégalités croissantes.

On a peu évalué l'impact sur les consciences et sur le psychisme humain, l'impact de tous ces

DÉSENCHANTEMENT DU MONDE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES qui au nom de la raison pure a discrédité les riches patrimoines symboliques culturels et religieux d'enchantement de la vie, comme si ceux-ci tenaient d'une pensée magique primitive et dépassée.



désenchantements et démesures, de ce trop de réel bombardé quotidiennement par les médias. Nous tombons de très haut, particulièrement en Occident, avec notre civilisation considérée comme la plus prestigieuse de l'histoire. D'où vient donc cette nouvelle barbarie évoquée par un généticien récemment : « Nous sommes même en train de vendre à Wall Street le génome humain qui est la matrice de la vie humaine la plus fondamentale ».

Par-delà ces désenchantements, nous allons voir, dans un moment, comment sont en train de ressurgir une nouvelle dynamique de résilience et un nouvel élan de réenchantement de la vie. Tous deux sont fondés sur une nouvelle conscience qui se dresse un peu partout dans le monde, et cela jusque dans les profondeurs morales et spirituelles de beaucoup de contemporains. Il y a là-dessous un pari trop sous-estimé que j'ai esquissé au début de cet exposé. À savoir ceci : derrière ce qui se défait, souvent de nouvelles pousses de vie, de sens et de foi en l'humanité apparaissent. L'être humain est un espérant têtue. Il y a au fond de lui un mystérieux socle de positivation que les idéologies et les philosophies des derniers siècles ont souvent perdu de vue.

C'est ce que je veux donc explorer avec vous à partir du terrain concret des nouvelles pratiques et valeurs qui émergent chez nous depuis un certain temps. Je vous propose un bilan positif des progrès qui ont eu cours au meilleur de notre modernité pour y dégager des atouts précieux de rebondissement, de réenchantement de la vie.

On a fait tour à tour le procès de notre société traditionnelle et le procès de notre modernité sous toutes ses coutures. Mais ce qu'on a trop peu exploré, ce sont justement les nouvelles pousses de vie et de sens. Et pourtant, nous savons dans notre travail social l'importance de débusquer ce qui va permettre un nouvel élan de réhabilitation dans tous les sens du terme. Voyons cela de plus près.

Au meilleur de notre modernité s'est développé un nouvel art de vivre sous diverses formes dont je veux faire état dans la première étape d'investigation de ce versant positif. Je vais

m'inspirer de la recherche que je dirige depuis douze ans, sur les orientations sociales, culturelles, morales et spirituelles dans divers groupes d'âge et milieux sociaux. On s'est rendu compte d'une nouvelle gestation des consciences, un peu comme ce que les biologistes appellent les bouillons de culture porteurs d'une nouvelle fécondité. Un vecteur, un axe commun traversait tous ces progrès de pratiques et de valeurs. En chacun, il y avait une dynamique de passage du désenchantement à un réenchantement de la vie.

J'en ai fait état dans deux ouvrages récents : *Réenchanter la vie* (Fides, 2000) et l'autre qui vient tout juste d'être publié : *Questions interdites sur le Québec contemporain* (Fides 2003). Voyons ces cinq atouts.

suggestion de lecture



DU JARDIN SECRET AUX APPELS DE LA VIE

Jacques Grand'Maison
Fidès, 2004

« Peut-on savoir vivre dans tant d'incertitudes sans le contrepoint de quelques modestes certitudes, de quelques convictions qui dépassent les opinions du jour ? »

Étonnamment, de vieux mots spirituels refont surface : l'âme, la transcendance, le sacré, le jardin secret au fond de soi, la rédemption, la vocation, la foi...

Et par-delà les lourds contentieux qui pèsent sur nos héritages religieux, nous sommes conviés à une revisitation des trésors amassés par l'âme humaine dans la vaste histoire qui habite encore notre mémoire. »

— Jacques Grand'Maison

Dans le prolongement de *Réenchanter la vie*, qui avait séduit des milliers de lecteurs sensibles au renouvellement de leur spiritualité, Jacques Grand'Maison s'interroge avec une ferveur toute frémissante sur le sens à donner à l'existence, tant sur le plan individuel que social. Chacun cultive en soi un jardin secret, constitutif de son identité et de ses relations avec autrui. Ce jardin secret est sans doute mis à mal par le grand déballage sentimentalo-médiatique qui domine à l'heure actuelle. Il n'en constitue pas moins le terreau sur lequel semer des repères, qui sauront redonner un sens à la vie en société et mener vers l'action.

Cinq atouts de réenchantement

LE PREMIER RÉENCHANTEMENT VIENT D'UN RAPPORT PLUS POSITIF AU CORPS, AUX ASSISES DE LA VIE, À LA NATURE.

Quand un des leurs était déprimé les Amérindiens l'installaient sur le bord d'une rivière pour lui faire retrouver le phylum de la vie dans ce qu'elle a de plus simple et de plus fondamental. Comme le sang qui coule en soi, comme le cœur qui bat fidèlement et silencieusement. Notre monde urbain bruyant, pressé, syncopé d'à coups, artificialisé, sans intériorité, projeté en mille et une activités, souvent surexcité et agressant, nous déracine de l'humus de la vie, du pas toujours lent de la nature. Écoutons ce qu'un ex-déprimé m'a raconté :

« C'est comme si j'étais « dénaturé ». J'ai cherché à m'éclater et ça ne m'a pas aidé, loin de là. Je retombais toujours dans le vide. Je me suis en quelque sorte renaturé en allant prendre régulièrement une marche sur l'île de la visitation à la Rivière des Prairies, au nord de Montréal. J'y ai fait une cure de silence, d'intériorité dans ce décor de beauté. J'ai retrouvé le fond de poésie qu'il y a en tout être humain. Je le sais, c'est pas de la grande psychologie, mais c'est comme si on avait à retrouver le sens premier des choses, des êtres et de la vie. Et puis à part de ça, t'as pas à sortir ton portefeuille. Tu coûtes rien à l'État. Tu reprends contact avec ton corps et ton âme. On court, on court. Je pense qu'il faut réapprendre à marcher, à mieux goûter la vie, à mieux s'inscrire dans le temps.

La santé physique et mentale en dépend pour beaucoup. Tu sais mieux prendre la vie, mieux t'accorder au rythme de la vie, comme ton cœur qui bat régulièrement en toi. Voyez comment on est compulsif même dans les loisirs ou l'entraînement physique. On est fou comme la merde : les sports extrêmes, la Formule 1, la guerre rapide en Irak, la rage au volant, les réactions primo-primi avec ta conjointe, tes enfants, tes compagnons de travail. On ressemble à ces terres dont l'humus

régénérateur a été brûlé par les engrais chimiques. Tout cela pour produire plus et plus vite.

Dans tous nos grands débats de société et l'avalanche de problèmes de tous ordres, on parle peu de nos styles de vie, des leçons de la vie et de la nature, et encore moins de nos âmes et de leur vide spirituel. J'entendais récemment des analystes savants à la radio qui se moquaient de cela comme s'il y avait là des refuges, des aliénations, des régressions, une fuite des grands enjeux, alors qu'il s'agit des assises premières de la vie et de la conscience humaine. »

Cette lettre tombe pile pour illustrer ce premier lieu de réenchantement, d'inspiration et de rebondissement.

UN DEUXIÈME PROGRÈS DU NOUVEL ART DE VIVRE EST CELUI D'UNE AFFECTIVITÉ PLUS LIBRE ET PLUS ÉPANOUISSANTE.

Dans cette foule, l'univers relationnel s'est enrichi et se prête à des réenchantements de la vie. On me dira que ce champ humain est grevé de bien des hypothèques, par exemple, des liens humains de plus en plus courts et ébréchés, ou encore une hypersexualisation débridée et souvent tyrannique. Ces travers ne doivent pas occulter le progrès que je viens de souligner.

C'est la première corde sensible que j'ai touchée au début de mon ouvrage sur le réenchantement de la vie. Je l'ai fait sous forme symbolique dans un poème dont je vous livre un extrait. Dans ce nouvel art de vivre, on a pris conscience de l'importance des petits bonheurs de la vie plus à la portée de notre finitude humaine que nous avons trop sous-estimée dans une illusoire culture narcissique de la toute puissance, du tout, tout de suite et d'une jeunesse éternelle sur une plage de Floride toujours ensoleillée avec la London Life et la Liberté 55. Idéal impossible, source de frustration pour 99 % des gens. Ce poème s'intitule : *Comme une bougie à la table d'un repas chaleureux.*



COMME UNE BOUGIE À LA TABLE D'UN REPAS CHALEUREUX

*Comme une bougie à la table d'un repas chaleureux.
Il y a de ces moments de grâce dans la vie
qui touchent nos fibres les plus sensibles du cœur.
Rencontre d'être à être.*

*Voix, regards et sourires
qui viennent du fond de l'âme.
Rires et pleurs qui s'enlacent
et se consolent.*

*Avec des silences réconfortants.
Chimie d'intimité et d'altérité,
de chair et d'esprit, de pain et de vin.
Renouement avec les profondeurs spirituelles
de notre humanité.*

*Et parfois d'indicibles sortilèges
et d'ineffables envoûtements.
Un-je-ne-sais-quoi de transcendant,
de mystique, d'inconditionnel, de gratuit.
Comme l'ami qui sait tout de toi
et qui t'aime quand même.*

*Pareils moments ressemblent au tête-à-tête,
à la chandelle d'une table où l'on partage
le plus secret de soi, tout autant que
la saveur d'un bon petit plat.
Dans le clair-obscur d'un soir intime,
quelque part, hors des froides habitudes,
dans un coin de paix,
de tendresse et de silence,
il n'y a là que la petite flamme d'une bougie
qui fait danser la prunelle de nos yeux
et chanter la joie intérieure de nos âmes.*

*Si peu et pourtant un je-ne-sais-quoi
de profonde vérité et d'affectueux attachement,
un accord intérieur,
une rencontre d'âmes,
un frémissement de la fibre la plus intime
de nos corps, de nos visages, de nos mains,
une présence à son propre mystère,
à celui de l'autre.*

*Car ce n'est pas en pleine lumière,
mais au bord de l'ombre que les rayons de la bougie
illuminent nos secrets.
Silence, réserve, respect de l'autre,*

humaine chaleur dans l'amitié et l'amour vrais.

*Oui, chair fragile de notre vie,
semblable à la cire qui se consume à un feu
toujours prêt à faire reflamber notre indicible mystère,
celui de nos amours,
celui de nos jours si courts.*

*Lentement, la chandelle s'abaisse
comme l'or d'un crépuscule,
juste le temps qu'il faut pour retrouver
et son cœur et son âme,
dans ce tête-à-tête unique, irremplaçable,
si modeste, si proche
et pourtant hanté comme la mer
par des choses lointaines et majeures.*

*Nos vies, nos amours sont des bougies
qui se consomment irrémédiablement,
remuées par le souffle du temps,
et dont la flamme oscille
entre l'obscurcissement et la clarté qui la ranime,
entre mèche noircie et lueur d'or,
tantôt bleue, tantôt orangée.
Et nous voilà sur cette ligne de crête
où confinent le temps et l'éternité,
la chair et l'esprit, le destin et la liberté.
Flambée de l'angoisse la plus intérieure
qui cache sous sa cendre
une braise de certitude mystérieuse.
L'amour de la vie.*

*Et tout au bout,
quand la bougie s'éteint,
la dernière flamme répand plus de clarté
que celle qui se consume doucement.*

*Comme la nature, au sortir de l'été,
qui livre, à pleins feux, toutes ses couleurs,
avant l'hiver des grands dénuements.*

*Mais toujours cette quête
d'un feu qui ne meurt pas
comme ces amitiés indéfectibles
qui résistent à l'usure du temps
au creux d'une même foi.*



Un de mes amis psychiatres qui est de l'école de la *Reality Therapy* me disait qu'il cherchait souvent à amener un déprimé ou un suicidaire sur le terrain affectif des tiers qu'il aime ou dont il est aimé. Ce psychiatre mise davantage sur ce fond de positivation plutôt que sur les manques ou les blessures. En l'écoutant, je me disais que nous

jouons trop souvent une carte misérabiliste peu propice à la découverte des ressources intérieures psychiques, affectives et spirituelles chez l'autre. Dans ma propre expérience de relation d'aide ou de travail social, j'ai rarement rencontré des êtres qui n'avaient rien de positif en eux, même chez ceux qui se disent au *ground zero*.

BIOGRAPHIE DE JACQUES GRAND'MAISON

Né à Saint-Jérôme le 18 décembre 1931, Jacques Grand'Maison est à la fois sociologue et théologien. Il fit ses études au Grand séminaire de Montréal, à l'Université Grégorienne au Vatican et obtint son doctorat à l'Université de Montréal où il est professeur titulaire à la Faculté de théologie depuis 1967. Par sa double formation académique, il a démontré la nécessité de décloisonner les discours enfermés dans les délimitations disciplinaires, que ce soit celles du droit, de la sociologie, de la psychologie ou de la théologie. Dans son oeuvre intitulée *Les Tiers*, il démontre la nécessité de prendre en compte les trois paliers qui constituent le cadre des pratiques sociales : les structures, les pratiques et les schèmes symboliques sous-jacents aux pratiques. Enfin, la recherche-action qu'il a menée au cours des sept dernières années sur les profils socio-religieux dans la région des Basses-Laurentides a eu des répercussions retentissantes dans les milieux socio-économiques, scolaires, judiciaires, médicaux, etc.

L'oeuvre de Jacques Grand'Maison a permis à la société québécoise de se mieux comprendre dans les tournants critiques des 40 dernières années. Auteur de 37 ouvrages, il a collaboré de façon déterminante à plus d'une vingtaine d'autres.

Le cardinal Turcotte le décrit ainsi : « *Observateur perspicace de notre société et de son évolution, M. Grand'Maison contribue par ses analyses à une évaluation plus précise du chemin parcouru. Il favorise ainsi une réflexion mieux éclairée et un engagement plus sensible aux enjeux fondamentaux de notre monde contemporain.* »

Le témoignage de Fernand Dumont est éloquent : « *L'oeuvre de M. Grand'Maison est considérable, tant par le volume des écrits que par leur portée. Elle situe son auteur au tout premier rang des théologiens et parmi les sociologues les plus estimés. Elle a renouvelé un grand nombre de questions : théologie de l'Église, des signes, de la mission pastorale; étude du développement social, des nouvelles formes de stratification, du pouvoir, des générations et de leurs valeurs... La finesse des analyses y rejoint l'étonnante étendue de l'érudition. M. Grand'Maison n'est pas seulement un chercheur, un savant et un professeur. Depuis longtemps, il s'est engagé dans l'action sociale où il a apporté sa lucidité et son dévouement. À ma connaissance, il est peu d'exemples d'une pareille conjonction du savoir et du don de soi.* »

M. Grand'Maison a reçu le Prix des sciences humaines du Québec en 1970, le prix Esdras-Mainville en 1981 et le Prix des sciences sociales du Canada en 1990. L'Université de Sherbrooke lui remettait en 1987 un doctorat honoris causa.

<http://www.ordre-national.gouv.qc.ca/membres/membre.asp?id=102>

(D'après le descriptif de l'Ordre du Québec, dont M. Grand'Maison est officier depuis 1996)

Heureusement, aujourd'hui émerge un nouvel intérêt pour des liens affectifs durables, par exemple, celui de la filiation. On peut dire mon ex-conjoint, mais non mon ex-enfant. On se rend compte du besoin fondamental de sécurité affective chez l'adolescent. Besoin plus profond que celui d'une plus grande liberté. Sans ce socle, même la liberté permissive peut accentuer l'éclatement psychique ou un comportement asocial. Dans la recherche que je viens de mener, les appels les plus profonds des jeunes que nous avons interviewés avaient beaucoup à voir avec cette quête de sécurité et de stabilité affectives. Leur persévérance scolaire, leur foi en l'avenir, leur idéal de vie en étaient largement tributaires. Reste à savoir si l'univers médiatique actuel, son *star system* et ses modèles d'identification (comme *Star Académie*) ne compromettent pas gravement cette prise de conscience prometteuse d'une affectivité qui cultive la beauté d'amours et de liens, de talents et d'ouvrages qui ont pris le temps de mûrir. Personne ici n'a mentionné les expériences malheureuses des *Star academy* aux États-Unis et en Europe, à la suite de ces éliminatoires médaillés.

Permettez-moi d'ouvrir ici une parenthèse. Il y a des mots dont la quasi-disparition en dit long sur la personnalité de base contemporaine. C'est le cas du mot **Idéal**. Le moi narcissique se veut la mesure de toute chose; ainsi il s'enclot dans un cocon très restreint qui finit souvent par être déprimant. Alors que l'idéal ouvre, élève à plus grand, à plus spacieux que soi, et aux richesses de l'altérité, de

l'altruisme. La vie est plus que ma vie. L'amour ne se ramène pas à l'amour propre. À sa racine étymologique, la responsabilité, c'est répondre de soi à l'autre, aux autres. On ne peut découvrir son identité sans la différence de l'autre. Nous recevons la vie des autres, nous naissons à nous-mêmes dans un réseau de relations dès notre naissance. Tout le contraire de l'utopie pop-psychologique à la mode qui exalte l'auto-enfantement, le vedettariat spontané. Nous ne sommes pas des êtres insulaires, encore moins un phénix seul de son espèce. Diable, comment a-t-on pu en arriver à nier ainsi l'abc de la psychologie et de la philosophie ? Il y a là une des sources de la personnalité dépressive contemporaine si souvent frustrée et désenchantée, parce que sans autre horizon que soi. Du coup l'idéal, l'engagement, la mission, perdent leur sens, et la vie se rétrécit comme une peau de chagrin. Je ferme la parenthèse. Ces dernières remarques introduisent bien le troisième champ de réflexion que je vous propose.

IL EST UN TROISIÈME CHAMP HUMAIN PORTEUR D'UN RÉENCHANTEMENT ET D'UNE DYNAMISATION DE LA VIE, Y COMPRIS D'UN MILIEU DE VIE.

Il a plusieurs noms et expressions pour qualifier ses multiples virtualités : altruisme, souffle vocationnel, sens communautaire, convivialité, solidarité, compassion, hospitalité.

Je ne suis pas sûr qu'en matière de thérapie, de réhabilitation, d'intervention professionnelle, de traitement des problèmes mentaux ou comportementaux et des bleus au cœur ou à l'âme, on accorde assez de place à ce champ humain de la socialité. La logique de l'individu insulaire prévaut en tant de domaines. Même en éducation, le décrochage scolaire ou la réussite sont souvent traités sous ce mode-là. Je pense à la pauvreté du mode coopératif de nos styles d'éducation ou d'apprentissages à l'école et aussi dans la famille. Pourtant on reconnaît la portée éducative des sports d'équipe, des mouvements de jeunes comme le scoutisme, par exemple. C'est une illusion de croire que la majorité des jeunes vont supporter une longue scolarisation sans expériences et responsabilités sociales qui véhiculent le sentiment profond d'être utile, l'estime de soi et la construction d'une personnalité dynamique.

Je me dis souvent que je ne serais pas encore aussi vert, aussi passionné, à 70 ans, si je n'avais pas connu et vécu une forte socialisation durant ma jeunesse, si je n'avais pas été impliqué dans des projets collectifs toute ma vie.

Vocation, mission, engagement, militance, ces mots-références semblent avoir perdu chez bien des adultes leurs titres de noblesse, leurs connotations spirituelles, leur force d'appel et de dépassement, et le sens qu'ils donnent à la vie. Même la

solidarité est de plus en plus ponctuelle, et souvent livrée aux intérêts individuels. La signification du travail aussi s'est rétrécie au salaire qu'on en tire pour vivre ailleurs un bien-être et des expériences, seuls valables. Certes, il faudrait apporter des nuances à cette critique trop « généralisante ». Mais celle-ci peut soulever un certain nombre de questions qui méritent plus d'attention.

- Dans quelle mesure l'engagement est-il tributaire des valeurs de durée, de persévérance, de mûrissement et aussi de fidélité, tout en les renforçant ?
- Dans quelle mesure l'affaiblissement des appartenances, des liens sociaux, des tissus communautaires rend-il plus incertain et fragile le psychisme, l'équilibre de vie, la confiance en soi et aux autres ?
- Se pourrait-il que l'affadissement de la transcendance, de la sacralité ou de la foi contribue à l'appauvrissement du sens d'un engagement soutenu et de ses défis de dépassement ?
- En quoi notre culture utilitariste, consumériste, et hédoniste rapetisse la conscience sociale ou même parfois la détruit ?
- En quoi l'extension des prises en charge par l'État et la société de services a pu se prêter à la déresponsabilisation personnelle et sociale ?
- Et que dire de la pop-psychologie qui incite à une introversion, à un solipsisme, à une recherche sans limite du moi, au point de vider de sens l'altérité. C'est là, peut-être, le facteur le plus répandu et le plus déterminant de la crise de la socialité et des engagements.

On est alors loin de l'appel des autres, si important dans l'origine, même sémantique, du mot vocation. Ce vieux mot oublié, occulté, refoulé et pour cause ! Et pourtant, ce qu'il peut connoter nos profondeurs spirituelles et morales et une transcendance génératrice de dépassement, de force d'âme, de renouvellement dans la durée, un horizon plus loin que soi, en amont et en aval. Une instance de rehaussement constant qui nous empêche de nous percevoir individuellement comme la mesure de toutes choses. À ce que je sache, la culture narcissique n'a pas fait beaucoup d'heureux. Plutôt beaucoup de perpétuels insatisfaits, et d'esprits chagrins.

L'engagement élargit la vie, le cœur, et aussi le sens. Il aventure notre propre itinéraire. Il communautarise nos milieux. Il « débanalise » le quotidien. Il suscite la motivation, le courage, l'inventivité. Nous allons voir comment il est un facteur de santé mentale et sociale, et de santé tout court.

Permettez-moi d'évoquer ici des cas-types de gens qui avaient toutes les raisons du monde pour se replier sur eux-mêmes, sur leurs blessures ou sur



leurs angoisses ou sur leurs confusions intérieures.

Je veux revenir d'abord sur un cas-type dont je vous ai déjà parlé d'une façon trop allusive.

Sylvain est devenu orphelin très jeune. Il a été trimbalé d'un foyer d'accueil à l'autre. À vingt ans, il décroche enfin un emploi de préposé à l'hôpital. Mais deux ans plus tard, un accident le rend invalide. De plus, il vit son homosexualité d'une façon dramatique. Il était fort déprimé lorsque je l'ai rencontré. Mais je me suis rendu compte de ses qualités d'entregent. Je lui souligne et

lui parle du Centre de la famille qui regroupe des gens blessés comme lui, assistés sociaux comme lui. Je vois une lueur s'allumer dans sa prunelle quand je lui dis qu'il pourrait être précieux avec son entregent.

Ce jeune homme a joué par la suite un rôle inestimable au Centre de la famille. Une sorte d'être de grâce qui liait les uns aux autres, remontait le moral des plus paumés, soutenait leurs luttes sociales, etc. Dans son quartier, il a regroupé des jeunes familles monoparentales, mis en œuvre un jardin communautaire avec elles et d'autres initiatives du genre.

Sylvain cumule plusieurs marginalités : orphelin, homosexuel, invalide, assisté social. Et pourtant ce qu'il peut être précieux dans notre milieu, dans la société. C'est dans son engagement qu'il a trouvé foi en lui-même et bonheur de vivre. Sa vie est une formidable page d'humanité. Rien ici d'une idéologie misérabiliste, d'une foi passive, résignée. Son épanouissement personnel vient

surtout de son altruisme. Tout le contraire des poncifs à la mode. Et quelle sagesse de vie il a tiré de cet engagement vocationnel.

On me dira que c'est un cas exceptionnel. L'esquive est trop facile. Je ne suis pas sûr qu'en éducation, en pratique d'intervention ou en thérapie on croit beaucoup à ce genre de démarche.

DISONS D'ABORD QUE LE SPIRITUEL DONT IL SERA QUESTION ICI EST CELUI QUI SE LOGE DANS LES PROFONDEURS DE NOTRE HUMANITÉ, DE L'ÂME ET CONSCIENCE QUE NOUS AVONS TOUS. LES ESPRITS RELIGIEUX N'ONT PAS LE MONOPOLE DE CETTE FORCE INTÉRIEURE.

Je pense aussi à ce menuisier retraité, déprimé, confus, amer, en rogne contre la vie, contre les siens, contre la société. Voici comment il a réenchanté sa vie. Il y avait trois

jeunes adultes chômeurs parmi ses voisins de rue, à Saint-Jérôme. Avec eux, il a mis en œuvre une petite entreprise de réfection en habitation. Il leur a appris son métier. Ce qui lui a donné l'idée d'élargir son expérience en mettant sur pied un organisme appelé **Atelier des aînés** où des hommes de métier vont réparer gratuitement un tas de choses défectueuses dans des jeunes familles monoparentales. Il me disait : « On y fait bien d'autres choses à ces occasions-là; on dialogue avec la jeune maman, avec les enfants; on répare les jouets; on embellit le logement; on les initie à faire un budget. On implique nos conjointes pour d'autres apprentissages dont ont besoin ces toutes jeunes femmes démunies. »

Et cette autre expérience que j'ai vécue pendant de longues années comme bénévole dans un centre hospitalier de soins prolongés. On sait l'atmosphère souvent très lourde de ces mouiroirs, sinon de ces lieux d'où on ne sortira jamais. Je me rappelle d'un ex-barman révolté presque jusqu'au délire. J'étais, comme curé, sa cible préférée. C'était



sa façon de crier sa colère contre Dieu. Il a changé du tout au tout quand je lui ai demandé son aide pour requinquer un autre malade qui se projetait de sa chaise-mobile par rage et désespoir. J'ai dit à mon barman : « Vous seul pouvez le comprendre ».

Ce fut le commencement de la mise en place d'un support communautaire entre les cinq hommes de cette chambre qui, jusque-là étaient enfermés en eux-mêmes. Le soleil venait de rentrer dans leur vie.

Jean Vanier, l'abbé Pierre m'ont enseigné cette pédagogie. Comme aussi une infirmière qui a transformé complètement son département dans cet hôpital. Et je me dis pourquoi donc arrive-t-on à faire des choses pareilles dans les milieux les plus pauvres, alors qu'ailleurs on ne songe pas à des expériences comme celles-là ?

LE QUATRIÈME CHAMP HUMAIN QUE J'AI RETENU EST CELUI DE LA DYNAMIQUE SPIRITUELLE, ELLE AUSSI SOURCE DE RÉENCHANTEMENT DE LA VIE.

Disons d'abord que le spirituel dont il sera question ici est celui qui se loge dans les profondeurs de notre humanité, de l'âme et conscience que nous avons tous. Les esprits religieux n'ont pas le monopole de cette force intérieure. J'ai essayé d'en déployer toutes les virtualités dans mon ouvrage sur le réenchantelement de la vie.

J'ouvre ici une parenthèse. Je ne suis pas sûr que depuis l'évacuation de notre propre religion historique, on se soit donné une spiritualité et une morale laïques. Au XIX^e siècle, au moment où légitimement on a séparé l'État et l'Église, des esprits laïques avec raison, disaient ceci : « S'ils ne sont pas croyants dans une tradition religieuse éprouvée et critique d'elle-même, ils deviendront crédules ». Quelle prophétie ! (Fin de la parenthèse). Voyons ce versant positif.

Dans notre recherche sur le nouvel art de vivre, nous nous sommes rendu compte que, depuis le tournant des années 80, après une période très matérialiste, plusieurs gens d'ici ont renoué de diverses façons avec les valeurs spirituelles. Hélas, trop souvent cette dynamique est restée marginale dans nos rationalités professionnelles, scientifiques ou idéologiques. Pourtant, chez des gens de tous âges et milieux, ce champ d'expérience a été un tremplin de rebondissement, de renouement avec les profondeurs d'âme et conscience où se logent de puissants ressorts de motivation, de liberté intérieure, de nouveaux élans, de sens qui font vivre, aimer, lutter, espérer. On ne va pas loin quand on ne croit plus en grand chose.

Me vient en tête le souvenir d'un éminent prof, Jean Duneton, agnostique, qui disait ceci : « L'éducation est une tâche tellement âpre, exigeante et de longue haleine qu'il te faut une foi à toute épreuve, sinon tu ne tiens pas le coup ou tu deviens un rond-de-cuir sans attrait pour les jeunes ».

Jean Vanier m'a raconté ce fait émouvant. Rappelons d'abord qu'il est le fondateur de L'Arche, un organisme de soutien aux grands handicapés.

« Il m'arrive un jour un homme on ne peut plus handicapé : complètement perclus, difforme, sourd et muet. À l'Arche, chacun des handicapés est mis à contribution. Mais à lui que pouvais-je demander ? Sur un bout de papier je griffonne ceci : « Si toi, le plus paumé de tous, ici, tu as le sourire de temps à autre, c'est qu'il y a de l'espoir pour tous. Es-tu prêt à cela ? ». Il me fait un signe de tête pour me signifier son acquiescement. Cet homme a été pour nous un rayon de soleil. Il dégageait un je-ne-sais-quoi de lumineuse et mystérieuse paix qui nous inspirait tous. Quelque chose de transcendant, plus fort que toutes les raisons de désespérer.



Les plus beaux êtres que j'ai connus dans ma vie, croyants ou non, avaient en commun un souffle spirituel. Plusieurs étaient l'âme de leur milieu. Des êtres modestes, attentifs aux plus fragiles, sans prêchi-prêcha, plus exigeants pour eux-mêmes que pour les autres. Leur vérité était avant tout dans leur façon d'être et d'agir. Je pense à certains maîtres qui m'ont marqué profondément.

Des jeunes nous ont parlé de leurs grands-parents en ces termes : « Eux ils ont tenu le coup, ils ont traversé de dures épreuves, on a besoin de leurs valeurs, de leur force tranquille. Ils ont fait la preuve qu'on peut aimer longtemps. »

Ces êtres de grâce sont les plus beaux sacrements de notre humanité; ils nous inspirent sans s'imposer à nous.

Il y a déjà dans la conscience humaine, dans la culture, une dynamique de distanciation, d'élévation. La modernité, dont on dit tant de mal, porte des ferments critiques qui ouvrent sur la transcendance et le dépassement. La sensibilité aux droits

DES JEUNES NOUS ONT PARLÉ DE LEURS GRANDS-PARENTS EN CES TERMES : « EUX ILS ONT TENU LE COUP, ILS ONT TRAVERSÉ DE DURES ÉPREUVES, ON A BESOIN DE LEURS VALEURS, DE LEUR FORCE TRANQUILLE. ILS ONT FAIT LA PREUVE QU'ON PEUT AIMER LONGTEMPS. »

humains fondamentaux a quelque chose de cette instance spirituelle. Un sens transcendant, une conquête de l'âme. Un respect sacré, un idéal de société, et non pas seulement une régulation juridique et sociale. Au meilleur d'elle-même, la charte des droits tient d'une philosophie et d'une spiritualité de la dignité humaine et de sa transcendance.

D'aucuns, soit d'option laïque, soit d'option religieuse, en font aussi un enjeu de société. Ils s'interrogent sur le monde occidental de plus en plus noyé, sinon engoncé dans son immanence. Une immanence sans mémoire de ses propres fondements historiques, de ses propres références fondatrices. Des esprits lucides s'inquiètent de la crise de la transmission et des ruptures à ce chapitre crucial de la compréhension de notre civilisation, de ses fondements judéo-chrétiens, gréco-romains, et plus récemment des idéaux du siècle des Lumières, par-delà les travers idéologiques qui les ont trahis ou pervertis.

La réflexion actuelle sur la transcendance est une médiation prometteuse de cette nouvelle conscience pour refonder le meilleur de ce que nous sommes, le meilleur de notre tradition et de notre modernité, le meilleur de nos valeurs, de nos aspirations et de nos espoirs.

Cet éveil à la transcendance ouvre sur un horizon autre qu'une croissance économique illusoirement sacralisée en promesse de paradis terrestre. Comment s'étonner que la transcendance en son élan premier de rehaussement de la vie et du sens rebondisse dans l'âme contemporaine, d'abord sous

un mode critique devant les nouveaux défis de barbarie et de ravalement de la dignité humaine. Sans compter une conscience plus vive des profondes inégalités de condition de vie et de la mercantilisation de tous les échanges humains même les plus nobles et les plus fondamentaux, comme l'amour, l'éducation, la santé, la culture, l'adieu aux morts et quoi encore. Ce recours à la transcendance vient contrer une certaine mouvance vers les raisons les plus basses et les instincts les plus primaires.

Encore ici, tout se passe comme s'il fallait reprendre les choses à leur racine, y compris lorsqu'on pense et repense la transcendance elle-même. Le préfixe « trans » signifie par-delà, au-delà de, au-dessus, au travers, marquant ainsi une dynamique d'écart, d'ouverture, de dépassement. Ouverture mystérieuse de l'âme sur l'infini, sur l'inconditionné, sur ce dont on ne peut disposer.

Plus près de nous, la première transcendance chez plusieurs interviewés de notre enquête était celle du plus *intime au-delà d'eux-mêmes* qui les dynamisait, les élevait,

leur échappait en même temps, comme écart de désir, d'espérance, même dans des situations les plus coincées.

Ineffable, indicible, la transcendance est évoquée comme référence à la fois existentielle, mais jamais totalement définie, circonscrite, qu'il s'agisse de la dignité humaine radicale, inaliénable, ou de Dieu.

Toute société est ultimement fondée sur une adhésion à quelque chose de commun et d'autre à la fois qui la transcende et dont on ne peut disposer au gré des contingences ni s'approprier comme un objet de manipulation ou de domination. Certains me diront que nos sociétés pluralistes, auto-instituées ne peuvent se concevoir dans ces termes. Notons d'abord que l'humanité est pluraliste depuis bien longtemps, et pourtant s'en dégage une sorte de radicalité commune de la condition humaine ouverte sur cette incontournable référence à la transcendance. L'être humain est plus qu'un citoyen de droits et de devoirs, plus que ses amours, ses ouvrages, ses croyances, sa culture, sa société et son histoire.

Cet écart entre nous et cette transcendance offre un espace paradoxalement libre et obligeant où se joue la dynamique fondamentale de la conscience avec ses passionnants défis de bien juger, de bien agir, de bien vivre et aussi d'accueillir l'*Autre* qui ouvre sur plus grand que soi. Des religions au meilleur d'elles-mêmes ont médiatisé depuis longtemps cette transcendance. Je ne suis pas sûr que nos sociétés laïques aient vraiment réussi à remédier celle-ci. Et, à tort ou à raison, je pense

qu'elles ne peuvent faire l'économie d'une pareille tâche déjà exigée en toute conscience. Mais il existe aussi d'autres rapports à la transcendance dans la conscience contemporaine.

Je pense que plusieurs parmi nous souhaitent un rehaussement de nos débats et combats, de nos pratiques de tous ordres, de nos logiques de consommation, d'utilité et d'intérêt immédiat, bref de tout ce qui aplatit, rabat notre vie individuelle et collective, notre « moral », notre conscience, nos désirs et nos rêves les plus nobles, nos idéaux les plus chers et nos projets humains les plus cruciaux.

La transcendance d'aujourd'hui n'est plus celle d'un Ordre sacré prédéterminé, régulateur de la nature et de la culture, de la société et de la conduite individuelle, de la grande histoire et de nos histoires singulières. Ce n'est plus une transcendance de l'unique réponse déjà toute donnée. Elle s'inscrit davantage dans la dynamique de la conscience humaine toujours en train de se définir et de s'ouvrir à de nouveaux sens et horizons, tout en ressaisissant ses patrimoines historiques, culturels et religieux, ses ruptures et inédits qui adviennent à chacune des époques et générations.

S'agit-il de mystère, de mystique ou de foi, c'est du dedans du monde, de sa finitude, de ses blessures, de ses appels au dépassement, de ses questions non résolues, de ses ouvertures sur l'infini, l'ineffable et l'indicible que se développent de nouveaux sens spirituels ou religieux de la transcendance.

L'admirable créativité culturelle des dernières décennies a dégagé de nouveaux espaces symboliques, poétiques et mystiques de réenchantement du monde. On ne saurait sous-estimer ces lieux de grâce comme contrepoids à nos désenchantements contemporains face à l'amour et à la justice, à la politique et à la religion, à la télévision commerciale et au caractère éphémère des expériences dans presque tous les domaines de la vie et de la cité.

Dans nos sociétés sécularisées, laïques, la transcendance trouve dans le champ culturel un lieu d'expression et d'inspiration pour « réveiller » la conscience individuelle et collective. Cette transcendance plus gratuite et plus libre vient rouvrir les enfermements des pratiques et des logiques fonctionnelles d'une société bureaucratisée et « surjudiciarisée », tout en mettant en cause les anciennes transcendances sacrales qui imposaient à la conscience humaine un destin et un dessein déjà tracés.

Du coup se libère la capacité, sinon la possibilité de devenir acteur pour transcender nos limites et notre finitude, nos raisons et calculs immédiats, et pour accueillir librement des sens plus grands, plus hauts, plus profonds qui ne viennent pas de soi, bref pour rehausser le vivre ensemble, la responsabilité citoyenne, le tonus moral, la foi et l'espérance. Ce dont nous avons bien besoin pour

mieux assumer les enjeux de fond du tournant historique que nous vivons aujourd'hui.

Les cartes d'émancipation et de modernisation que nous avons jouées depuis quelques décennies appelaient une plus grande qualité de conscience et de jugement, et une plus profonde exigence morale et spirituelle. La liberté, l'autonomie et aussi la démocratie invitent à beaucoup plus de maturité que n'importe quel système autoritaire ou très régulé. Combien de contemporains de chez nous sont passés plus ou moins inconsciemment de la tradition à de nouvelles conformités ...

Je sais que ce genre de propos peut détonner. Si j'étais athée ou humaniste laïc, je pense que je tiendrais le même langage avec le même contenu social et culturel, philosophique, éthique et spirituel.

MA CINQUIÈME ET DERNIÈRE PISTE DE RÉENCHANTEMENT DE LA VIE INVITE À REVISITER, À FORER À NOUVEAU FRAIS CE QUE BEAUCOUP DE GENS APPELLENT LA QUÊTE DE SENS.

Comme dans le cas des valeurs, on s'en tient trop souvent à des discours convenus et stéréotypés. Comme ces slogans du genre « apprendre à apprendre » qui finissent par devenir des coquilles vides, des propos sans prise concrète sur le réel, sur les pratiques de vie, y compris d'intervention professionnelle.

Et pourtant, au meilleur de nos pratiques professionnelles ou autres, les questions de sens ne cessent de se poser d'une façon la plus existentielle.

Quand je fais une lecture seconde des expériences de réhabilitation que vous avez réussies dans vos initiatives et démarches heureuses d'intervenants, comme praticiens ou cliniciens, je découvre que des jeunes et moins jeunes ont souvent rebondi lorsqu'ils ont trouvé avec vous un sens éclairé, libérateur et motivateur. Un sens à leur passage de vie, un sens à leur épreuve, un sens qui ressuscite leur idéal enfoui, et quelque fois, un sens à leur révolte porteuse d'une conscience en friche, en quête de lumière et d'ensemencement. Ce qui interroge la qualité de nos propres profondeurs morales et spirituelles.

Il m'arrive de souhaiter des recherches sur cette dynamique fondamentale et existentielle du sens, sur ses différentes formes d'éclosion et de cheminement dans les processus de réhabilitation. Je ne suis pas sûr que nous ayons exploré vraiment les potentialités de cet ordre dans le nouvel art de vivre au meilleur de notre modernité; ces nouveaux sens qui rehaussent nos consciences, notre humanité. La pertinence de notre travail est largement tributaire de la qualité de notre propre philosophie de la vie, de notre finesse d'analyse culturelle, de conscience et d'âme. Personne de vous ne peut dire que ce n'est pas son créneau. Les appels actuels des gens même les plus paumés sont marqués par ces nouvelles sensibilités et ces

nouveaux sens tapis dans la conscience moderne à désenfourir et à cultiver.

Nos technologies de crise et leurs tenants me semblent trop pauvres philosophiquement, culturellement et spirituellement. Pauvres autant au plan d'une solide culture humaniste qu'au plan de la culture religieuse. C'est un appel que je vous fais respectueusement et non une condamnation. Il y a bien des formes d'analphabétisme. Celle-ci est aussi tragique que les autres. Au soir de ma vie, c'est là une de mes plus grandes peines qui n'a rien d'une quelconque nostalgie passéiste, moralisatrice ou confessionnelle. L'âpreté et la profondeur des problèmes et des défis que nous pose cette large cohorte fragilisée de notre population appellent en nous-mêmes une meilleure prise sur les sources et ressources de dépassement de l'âme humaine, sur des horizons de sens mieux déchiffrés.

L'être humain n'est-il pas dans sa plus intime spécificité, un être des sens ? Avec cette merveilleuse et mystérieuse capacité de faire sens même là où il n'y en a plus. C'est cette capacité qui permet de réenchanter la vie au-delà de tous les désenchantements, vicissitudes et contingences de notre finitude.

Transcender le destin, la fatalité, n'est-ce pas la fine et forte pointe du meilleur des civilisations et des grandes traditions spirituelles de l'histoire ? Cette force intérieure conteste le nihilisme sous toutes ses formes d'hier et d'aujourd'hui. Il est important de garder la mémoire des étonnants rebondissements de l'aventure humaine historique pour affronter, chez nous comme ailleurs, les défis du présent et de l'avenir. On ne va pas très loin quand on perd de vue cette foi espérance qui ne cesse d'ouvrir de nouveaux horizons de sens. Comme disait Malraux, il faut résister à ce qui ravale aux raisons les plus basses : nos conduites de vie, nos échanges et nos rapports humains, nos politiques, nos objectifs et espoirs.

Je m'étonnerai toujours devant des esprits instruits qui ramènent les questions de sens à des vœux pieux ou à des abstractions inutiles.

En guise de dernier propos, je tiens à souligner le caractère non exhaustif de ces cinq pistes de

réenchancement de la vie, de nouvel élan de sens et d'espérance entreprenante. Par exemple, j'aurais aimé aborder l'important enjeu de notre rapport au temps. Depuis un bon moment, tout se joue à court terme dans presque tous les domaines, même en amour, en éducation comme en politique et en économie. *Fast food, fast track, fast war. John Brown going from nowhere to nowhere in less than no time for nothing.* C'est ainsi qu'on ne sait plus la beauté de ce qui prend le temps de mûrir, et cela au moment où la longévité ne cesse de croître. Cette contraction du temps ratatine la vie comme une peau de chagrin dans tous les sens du terme. J'ose espérer que le nouvel art de vivre au meilleur de notre modernité saura mieux s'inscrire dans la durée. Condition première pour mieux goûter la vie et sans cesse la réenchanter. ☸

À BON ENTENDEUR SALUT !

suggestion de lecture



POUR UN NOUVEL HUMANISME

Jacques Grand'Maison
Éditions Fidès, 2007

Pour bien des gens l'humanisme est une affaire d'intellectuels. Or il n'en est rien. N'avons-nous pas un besoin fondamental de nous situer dans le monde et de mieux le comprendre pour y oeuvrer ? S'engager dans pareille démarche ne peut se faire seul, car « il y a aussi de la vérité ailleurs que chez soi ». Faisant sienne cette conviction de Ricoeur, Jacques Grand'Maison propose une réflexion stimulante qui risque de bousculer nombre d'idées reçues. Son projet est ambitieux : jeter les bases d'un nouvel humanisme capable de permettre un véritable « vivre ensemble » dans une société où se côtoient des gens d'origines et de cultures différentes, avec ou sans allégeance religieuse. L'humanisme, affirme-t-il, est à renouveler à chaque époque pour raviver ses rôles libérateurs et civilisateurs. Mais ce serait dommage et même illusoire de penser qu'on peut y parvenir sans les riches patrimoines culturels et religieux de l'histoire. Bien au-delà des ponctuels accommodements raisonnables, le « vivre ensemble » réclame de plus profondes et durables altérités patiemment cherchées et construites.

Théologien, sociologue et essayiste, Jacques Grand'Maison poursuit depuis 30 ans une réflexion unique sur l'évolution sociale et religieuse du Québec moderne. Auteur d'une quarantaine d'ouvrages et ayant été partie prenante de nombreux projets collectifs, ce grand penseur jette un regard lucide sur les grands enjeux éthiques de la société québécoise.



CLIMAT SOCIAL D'ERRANCE

SUR LE PLAN
DES VALEURS:
MISE À L'ÉPREUVE POUR L'INTERVENANT

LUCIE
BIRON

Travailleuse sociale

CENTRE DE SANTÉ ET DE SERVICES
SOCIAUX JEANNE-MANCE

CLSC DES FAUBOURGS

Comme intervenante, je me sens personnellement concernée par le thème du colloque d'aujourd'hui. Je n'ai jamais vécu d'épuisement professionnel m'obligeant à quitter le travail. Mais, à plusieurs occasions, je me suis sentie démotivée et en perte de vitalité. Dans les moments les plus intenses, j'ai senti que je luttais contre un écrasement, que j'étais en danger d'être submergée par la souffrance côtoyée chaque jour.



À trois reprises, j'ai fait le choix de prendre une pause par rapport au travail, pour un total de 4 ans d'arrêt en 24 ans de vie professionnelle. J'ai vécu ces arrêts comme des temps nécessaires et salutaires. Je n'ai pas de mal à imaginer que si je n'avais pas su répondre à ce besoin, j'aurais pu tomber malade. Ce qui m'a ressourcée durant ces périodes d'arrêt—j'ai pu le dire après coup—c'est de comprendre davantage notre société et notre époque afin de mieux saisir le contexte dans lequel s'inscrit

le quotidien de ma pratique. Mieux comprendre me donne chaque fois du courage et de l'élan.

Au-delà de mon expérience personnelle de démotivation, je sais qu'on retrouve chez les intervenants beaucoup de fatigue et d'épuisement : 25 % à 50 % de ceux-ci obtiendraient un résultat élevé aux différentes échelles de mesure du *burnout* (Fecteau, 1999). D'où mon intérêt à partager avec vous, mes collègues, quelques-unes des réflexions et prises de conscience qui m'ont soutenue et énergisée.



Concernant le thème qui nous intéresse aujourd'hui, je fais l'hypothèse qu'une part de la fatigue des intervenants s'éprouve autour de l'absence, dans nos organisations, d'un idéal

collectif pouvant soutenir les professions d'aidants. Ce manque serait l'écho d'un phénomène propre à nos sociétés occidentales contemporaines : une perte de référence à toute transcendance, entendue comme référence à un idéal, qu'il soit laïque ou religieux. Nous sommes plongés dans un contexte où il n'y a pas de consensus sur ce qui pourrait constituer un horizon de sens. Chacun est renvoyé à lui-même pour explorer le mystère de son existence. Le désarroi qui caractérise le monde contemporain (Bouchard, 2004) confronte les professionnels de l'aide d'une façon particulière en les plaçant dans une position de double épreuve : d'une part, l'intervenant est lui-même un citoyen qui, baignant dans cet air du temps caractérisé par la confusion, porte le défi de conduire sa propre vie; d'autre part, il a la responsabilité d'accompagner des personnes souffrantes immergées dans ce même contexte.

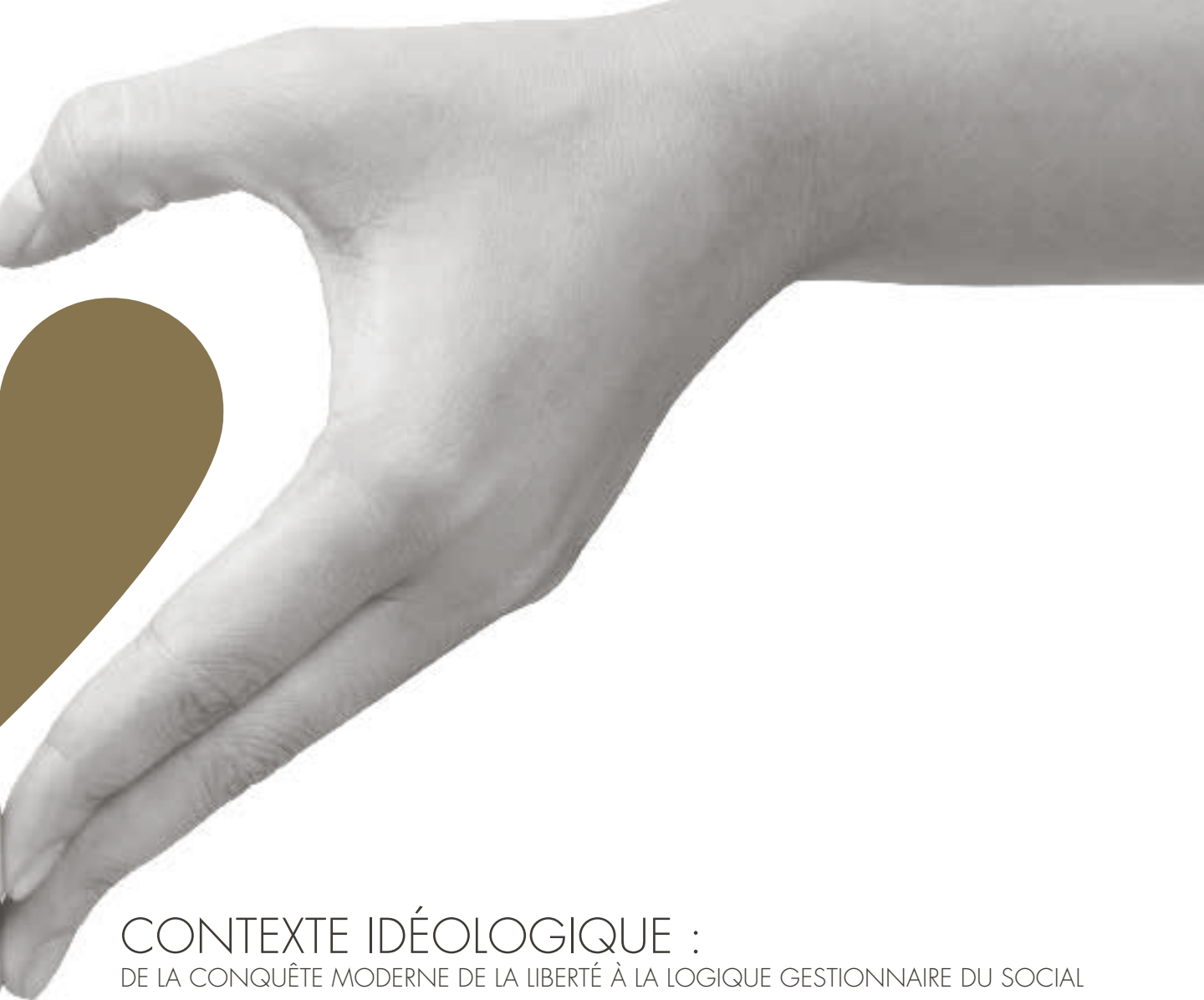
Comment en suis-je venue à cette hypothèse ? J'ai fait l'expérience, depuis le début de ma vie

JE CONÇOIS ENCORE AUJOURD'HUI MA PROFESSION
COMME UN TRAVAIL DE SOLIDARITÉ HUMAINE, MAIS JE PERÇOIS
QUE LES INTERVENANTS SE RETROUVENT BIEN SEULS
POUR NOMMER LES VALEURS QUI MOTIVENT LEUR ENGAGEMENT,
ET CE, DANS UN ENVIRONNEMENT APPAUVRI DE SENS.

professionnelle, qu'un souffle s'était perdu... Il y a une vingtaine d'années, quand j'ai commencé à exercer comme intervenante au centre-ville de

Montréal, un quartier très défavorisé, j'ai senti qu'un idéal de justice portait les équipes de travail auxquelles j'ai été intégrée, bien que peu de gens le nommaient explicitement. Les mouvements féministe d'une part, et socialiste d'autre part, nous permettaient de croire que nous contribuions à l'émancipation citoyenne des personnes que notre profession nous amenait à soutenir. Le projet nationaliste québécois en inspirait d'autres. Malgré des situations sociales difficiles et un travail exigeant, un souffle collectif nous animait encore, des valeurs nous habitaient.

Je conçois encore aujourd'hui ma profession comme un travail de solidarité humaine, mais je perçois que les intervenants se retrouvent bien seuls pour nommer les valeurs qui motivent leur engagement, et ce, dans un environnement appauvri de sens. Je suis persuadée que cette solitude a un impact sur la capacité de tenir dans un métier qui expose à la souffrance humaine.



CONTEXTE IDÉOLOGIQUE :

DE LA CONQUÊTE MODERNE DE LA LIBERTÉ À LA LOGIQUE GESTIONNAIRE DU SOCIAL

Que s'est-il passé pour que nous nous retrouvions aujourd'hui sans repères, sans idéal collectif?

Rappelons brièvement la nouveauté que recèle ce qu'on appelle communément l'avènement de la modernité. Incarnée politiquement par les Révolutions française et américaine, il s'agit de l'émancipation collective vis-à-vis des anciennes formes de pouvoir basées sur l'autorité absolue du droit divin, les croyances religieuses ou toute forme de superstition. Au XVIII^e siècle, le développement de la pensée critique des Lumières, dans la foulée des progrès de la science, a contribué à l'érosion des pouvoirs traditionnellement basés sur la force et l'ignorance (Tanguay, 2003).

Dès lors, la reconnaissance de la raison humaine, comme base légitime du débat pouvant définir le projet politique d'une société, va ouvrir un espace d'argumentation auquel tous les citoyens sont conviés : c'est la démocratie. Cet espace démocratique reconnaît, en principe, les personnes comme égales en dignité et en droit; celles-ci définiront alors un projet collectif orienté vers le bien commun, autour

des valeurs de justice et de liberté. Parallèlement se produit sur le plan individuel la conquête de la liberté du sujet : la possibilité accordée à chacun de maîtriser son destin et d'améliorer sa vie. L'individu, n'étant plus aliéné à une autorité absolue, acquiert de plus en plus d'autonomie pour déployer son projet personnel et devenir authentiquement lui-même. Il se trouve ainsi responsable de sa vie.

Cette conquête de liberté culmine au vingtième siècle : dans les années 60, l'espace de liberté s'étend à tous les domaines de l'existence de l'individu (Ehrenberg, 2000). On assiste à une remise en cause massive de diverses autorités morales, traditionnelles, religieuses qui inspiraient et conseillaient jusqu'alors l'individu dans l'exercice de sa liberté, préparant le triomphe de l'individualisme : à chacun de déterminer les repères qui vont fonder ses jugements et ses actions.

Avec la chute du communisme à la fin des années 80, les utopies et les grands projets idéalistes sont devenus suspects. Depuis, la seule avenue politique qui se propose comme légitime est le néolibéralisme, c'est-à-dire l'alliance entre la démocratie

libérale, comme régime politique, et le capitalisme comme système économique (Tanguay, 2003). Ce régime a réussi à nous faire croire au mythe de la fin des idéologies, puisque nos sociétés seraient arrivées à maturité : seuls les faits et la réalité devraient être pris en compte afin de se prémunir contre les dérives d'éventuels rêves collectifs (Pichette, 2001). On assiste à l'hégémonie du pragmatisme. Dans cette mouvance, la société est, elle aussi, en voie de disparaître comme projet et finalité pour n'être plus qu'un système d'organisation et de moyens pour gérer efficacement (Freitag, 1995). Cette dissolution de la société comme système symbolique riche de sens a fait place à une logique gestionnaire du social, logique pour laquelle importent l'efficacité et la recherche de solutions immédiatement applicables et quantifiables (Freitag, 1995).

Cette primauté de la logique gestionnaire traverse de part en part les organisations de services publics. Dans leur rapport à la population, nos institutions privilégient une approche client, calquée sur le modèle de la société de consommation, pour lequel prédomine une réponse efficace à la demande individuelle

DANS LEUR RAPPORT À LA POPULATION, NOS INSTITUTIONS PRIVILÉGIENT UNE APPROCHE CLIENT, CALQUÉE SUR LE MODÈLE DE LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION, POUR LEQUEL PRÉDOMINE UNE RÉPONSE EFFICACE À LA DEMANDE INDIVIDUELLE ET LA SATISFACTION DE CETTE DERNIÈRE.

et la satisfaction de cette dernière. L'efficacité des interventions psychosociales est évaluée par des outils statistiques axés sur des mesures quantitatives sans égard au temps qui a été consacré ni au niveau de difficulté rencontré. On multiplie les réformes de structures en prétendant pouvoir faire

mieux avec les mêmes effectifs. Dans cette perspective gestionnaire, la souffrance est interprétée comme un problème à solutionner pour une bonne adaptation à une société qui n'a d'autre visée qu'un fonctionnement

efficace; les intervenants sont alors définis comme des techniciens de la résolution de problème. Ils ne sont plus des acteurs qui contribuent devenir d'une société, qui la font advenir, qui la construisent.

Bref, il semble bien que la liberté gagnée, conquise, l'ait été au détriment de nos boussoles. Donc, à défaut de projets collectifs, dans notre société hyper-individualiste, ce sont des projets individuels qui sont proposés à l'individu. Deux de ces idéaux individuels se retrouvent au cœur des pratiques d'intervention; paradoxalement ils semblent piéger l'individu en contribuant à sa détresse et risquent de mettre en échec les intervenants.



DEUX IDÉAUX INDIVIDUELS :

PIÈGES QUI METTENT EN ÉCHEC LES INTERVENANTS

L'IMPÉRATIF DU BONHEUR : UN IDÉAL IMPOSSIBLE

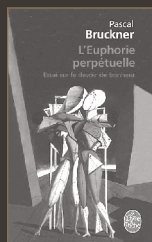
Avec la conquête moderne de la liberté, nous avons gagné le droit au bonheur : ce n'est plus seulement la fatalité du sort qui pourvoit à la bonne fortune, puisque désormais, chacun a le pouvoir d'agir sur sa vie et sur la société. Dans son livre, *L'euphorie perpétuelle*, le philosophe Pascal Bruckner (2000) démontre comment ce droit au bonheur s'est transformé, depuis la deuxième moitié du XX^e siècle, en une terrible injonction : l'obligation d'être heureux. Comme si la liberté conquise nous avait rendus tout-puissants dans notre accès au bonheur. Depuis toujours, les humains cherchent à être heureux, mais ce qui est nouveau et qui caractérise l'Occident actuellement, nous dit Bruckner (2000), c'est cette croyance d'un bonheur possible à volonté. Il dénonce cette illusion douloureuse parce qu'elle dénie la souffrance inhérente à la condition humaine. Ainsi, l'homme d'aujourd'hui souffrirait de ne pas vouloir souffrir. « Le malheur n'est pas seulement le malheur : il est, pire encore, l'échec du bonheur (Bruckner, 2000, p. 17). La souffrance n'ayant plus de place dans l'idéologie laïque moderne, elle devient une injustice, un non-sens; elle est devenue insupportable (Bruckner, 2000).

Il n'est pas donc pas surprenant que les demandes d'aide de nombreuses personnes à l'endroit de nos services se fassent autour des idées suicidaires. « Le suicide ne pose pas tant un problème de sens qu'un problème de souffrance [...] qui n'a plus de sens. » (Chabot, 1997, p. 19). En effet, les jeunes que je côtoie dans mon travail m'apparaissent laissés à eux-mêmes avec leurs préoccupations existentielles, questions qui, implicitement, appellent une manière d'intégrer la souffrance humaine. Quel est le but de l'existence ? Est-ce que la vie vaut la peine si je ne suis pas heureux ? Plusieurs jeunes, au fil des ans, m'ont parlé de ce type de

questions en évoquant leur peur d'approcher la folie tant ils trouvaient anormal d'être habités par des thèmes de cette nature. Cette solitude des jeunes les rend vulnérables devant une difficulté. De plus en plus d'adultes le sont aussi.

À l'écoute de confidences autour de l'idée du suicide, je crois que l'intervenant est invité à un échange sur ces questions existentielles. Encore faut-il qu'il ait réfléchi à ce qui donne sens à sa vie. A-t-il des horizons de sens à nommer, à faire percevoir ? Lui-même, qu'est-ce qui lui a permis de traverser les épreuves ? Sans quoi, il peut se contenter d'intervenir en s'appuyant sur des protocoles de

suggestion de lecture

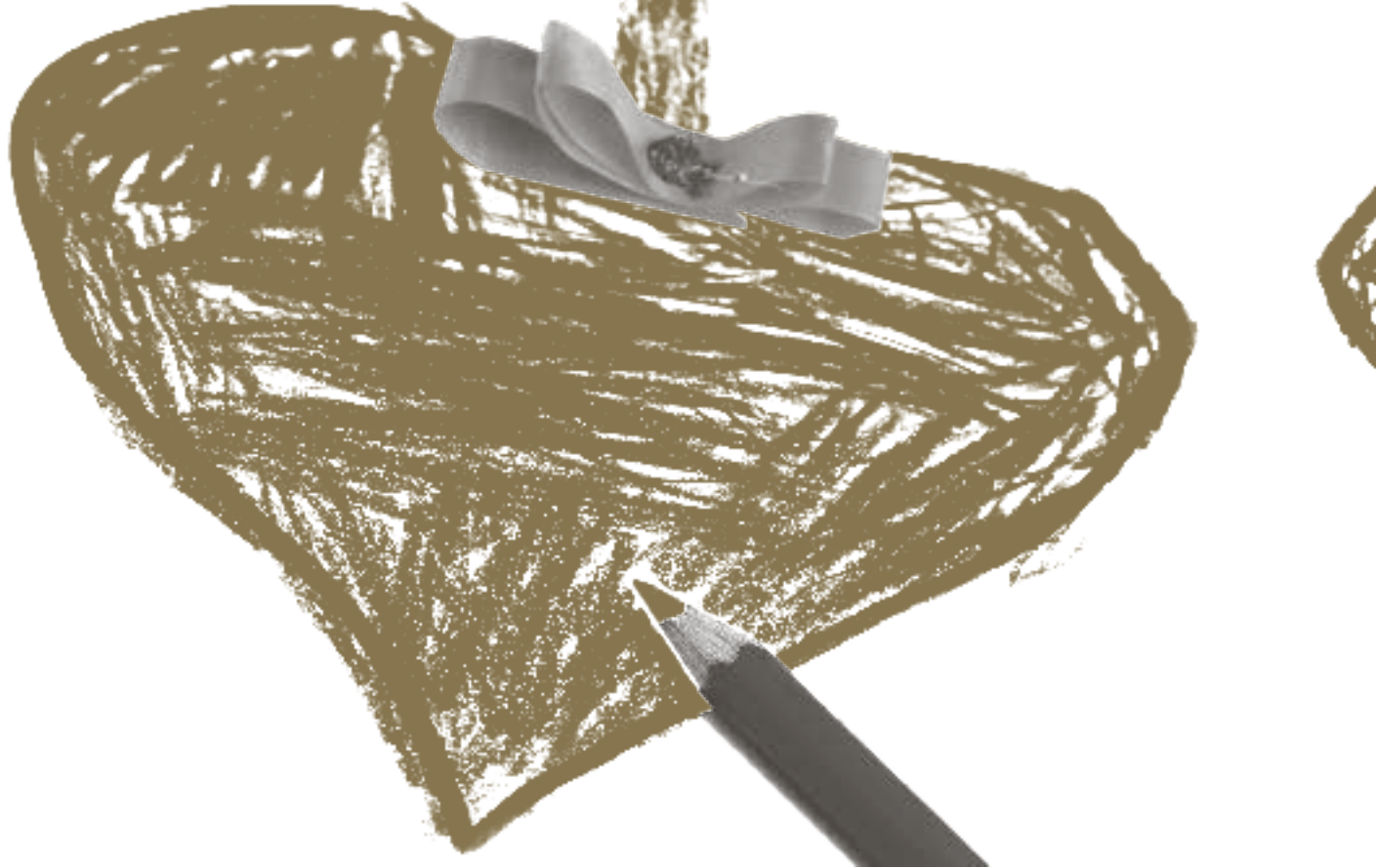


L'EUPHORIE PERPÉTUELLE : ESSAI SUR LE DEVOIR DE BONHEUR

Pascal Bruckner

Le livre de poche, 2002

« Un nouveau stupéfiant collectif envahit les sociétés occidentales : le culte du bonheur. Soyez heureux ! Terrible commandement auquel il est d'autant plus difficile de se soustraire qu'il prétend faire notre bien. Comment savoir si l'on est heureux ? Et que répondre à ceux qui avouent piteusement : je n'y arrive pas ? Faut-il les renvoyer à ces thérapies du bien-être, tels le bouddhisme, le consumérisme et autres techniques de la félicité ? Qu'en est-il de notre rapport à la douleur dans un monde où le sexe et la santé sont devenus nos despotes ? J'appelle devoir de bonheur cette idéologie qui pousse à tout évaluer sous l'angle du plaisir et du désagrément, cette assignation à l'euphorie qui rejette dans l'opprobre ou le malaise ceux qui n'y souscrivent pas. Perversion de la plus belle idée qui soit : la possibilité accordée à chacun de maîtriser son destin et d'améliorer son existence. C'est alors le malheur et la souffrance qui sont mis hors la loi, au risque, à force d'être passés sous silence, de resurgir où on ne les attendait pas. Notre époque raconte une étrange fable : celle d'une société vouée à l'hédonisme, à laquelle tout devient irritation et supplice. Comment la croyance subversive des Lumières, qui offrent aux hommes ce droit au bonheur jusqu'alors réservé au paradis des chrétiens, a-t-elle pu se transformer en dogme ? Telle est l'aventure que nous retraçons ici. »



prévention du suicide, stratégie de protection pour lui-même et son établissement, qui ne sont pas sans pertinence, mais qui risquent de laisser l'autre bien seul avec sa détresse.

Nous avons le défi d'instaurer un art de vivre avec la souffrance—la tolérer, l'appivoiser, l'endurer—sans pour autant renoncer au bonheur. Il s'agit seulement d'être conscients que le bonheur est un sentiment fragile qui échappe à toute tentative d'être possédé; comme le dit si bien Bruckner, il affleure comme une grâce, une faveur. Si difficilement saisissable, le bonheur ne peut pas être le but ultime des sociétés humaines; il doit être subordonné à des valeurs, telle la justice, l'amitié (Bruckner, 2000). (Bruckner, 2000, p. 261).

Il faut dire que le développement des psychotropes a contribué à la surenchère du bonheur en incarnant l'espoir de se débarrasser de la souffrance psychique. Nous, les intervenants, ne nous percevons-nous pas comme des Prozac, n'est-ce pas souvent ce qu'on nous demande ? De telles attentes nous mettent en échec. Même avec notre nouvelle liberté et notre droit au bonheur, nous ne sommes pas tout-puissants à trouver le bonheur pour nous-mêmes, pas plus qu'à le procurer à ceux que nous accompagnons. La plénitude humaine a des limites. Telle est notre condition.

Être lucides sur le fait que l'obligation d'être heureux est un idéal impossible, permet aux intervenants d'être moins vulnérables à leur mise en échec. Il n'en demeure pas moins, qu'accompagner des êtres humains en détresse, dans un contexte

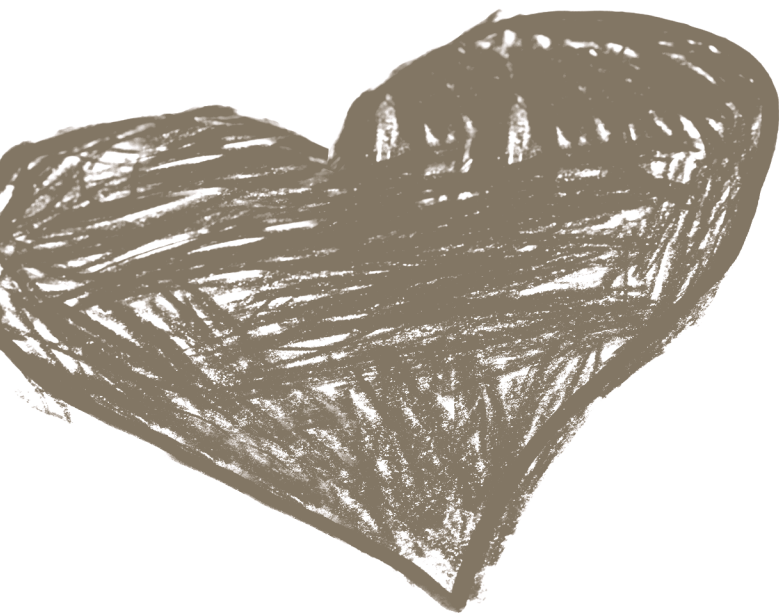
où la souffrance n'a plus de légitimité est un mandat lourd pour les aidants.

LA RÉALISATION DE SOI, UN IDÉAL HYPERTROPHIÉ PAR L'INDIVIDUALISME

Le sociologue Alain Ehrenberg (2000), a écrit un livre dont le titre est particulièrement parlant pour le thème d'aujourd'hui : *La fatigue d'être soi*. Il affirme que la conquête de la liberté marque une véritable mutation dans la définition de l'individu.

Jusqu'aux années 50, selon Ehrenberg, l'individu avait exercé sa liberté entre les bornes du permis et du défendu. Au cours des années 60, la remise en question des institutions traditionnelles—religion, famille, rapports de couple—et la levée de nombreux interdits vont dissoudre les balises du permis/défendu. Le nouvel individu doit déterminer lui-même les valeurs qui vont fonder ses jugements : il est invité à la responsabilité de sa vie, à l'initiative et à la réalisation de soi. On n'attend plus de lui qu'il obéisse à un ordre extérieur pour guider ses conduites mais plutôt qu'il trouve la motivation de son action dans des ressorts internes, ses aspirations, son désir (Ehrenberg, 2000). Avec cette mutation, nous serions devenus des hommes sans guide (Ehrenberg, 2000).

Mais ce nouvel individu paraît avoir bien du mal à s'assumer. Sa liberté et ses nouvelles possibilités de réalisation de soi l'écrasent, comme en témoigne la place massive occupée par la dépression depuis la deuxième moitié du XX^e siècle (Ehrenberg, 2000).



Être lucides sur le fait que l'obligation d'être heureux est un idéal impossible, permet aux intervenants d'être moins vulnérables à leur mise en échec. Il n'en demeure pas moins, qu'accompagner des êtres humains en détresse, dans un contexte où la souffrance n'a plus de légitimité est un mandat lourd pour les aidants.

Le nouvel individu, déprimé, ne se sent pas à la hauteur de tous les possibles qui s'offrent à lui, il est fatigué d'avoir à devenir lui-même et à chercher sans fin à se réaliser (Ehrenberg, 2000).

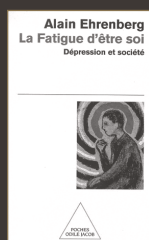
L'importance de la dépression dans les sociétés occidentales ne signifie pas que la vie soit plus difficile à notre époque. Elle rend compte du fait que l'individu contemporain est confronté à une interrogation identitaire tout à fait nouvelle. N'étant plus défini par les traditions, il cherche à se définir par ses réalisations, par sa réalisation. La dépression serait l'expression d'un sujet qui a de la difficulté à se trouver et à se définir par lui-même (Ehrenberg, 2000).

Il s'agit là de prises de conscience importantes pour moi. Parce que cet idéal de réalisation de soi est au cœur de nos pratiques d'intervention. Les nouvelles possibilités de réalisation de soi ne nous rendent pas tout-puissants. Que nous soyons davantage maîtres de nos vies n'élimine pas la part d'immuable de la condition humaine : il y a des contingences matérielles, sociales, relationnelles. Savoir que comme intervenants nous pouvons être piégés par cette inflation de la réalisation de soi, nous permet de ne pas

entretenir d'attentes excessives d'actualisation de soi à l'endroit de l'individu qui consulte, ni à l'endroit de nous-mêmes, les attentes irréalistes étant source de *burnout*. L'épuisement professionnel est en effet souvent associé au sentiment d'impuissance, comme l'envers de la toute-puissance.

Voilà pour les pièges tendus par deux idéaux individuels — l'obligation d'être heureux et la réalisation de soi — très présents dans nos pratiques cliniques.

suggestion de lecture



LA FATIGUE D'ÊTRE SOI. DÉPRESSION ET SOCIÉTÉ

Alain Ehrenberg
Odile Jacob, 2000

Fatigue, inhibition, insomnie, anxiété, indécision : la plupart des difficultés rencontrées dans la vie quotidienne sont aujourd'hui vite assimilées à de la dépression. Pourquoi ce « succès » ? Croisant l'histoire de la psychiatrie et celle des modes de vie, Alain Ehrenberg suggère que cette « maladie » est inhérente à une société où la norme n'est plus fondée sur la culpabilité et la discipline, mais sur la responsabilité et l'initiative ; elle est la contrepartie de l'énergie que chacun doit mobiliser pour devenir soi-même. Et si la dépression était surtout le révélateur des mutations de l'individu ?

LA QUÊTE DE SENS :

UN AU-DELÀ DE L'INDIVIDU

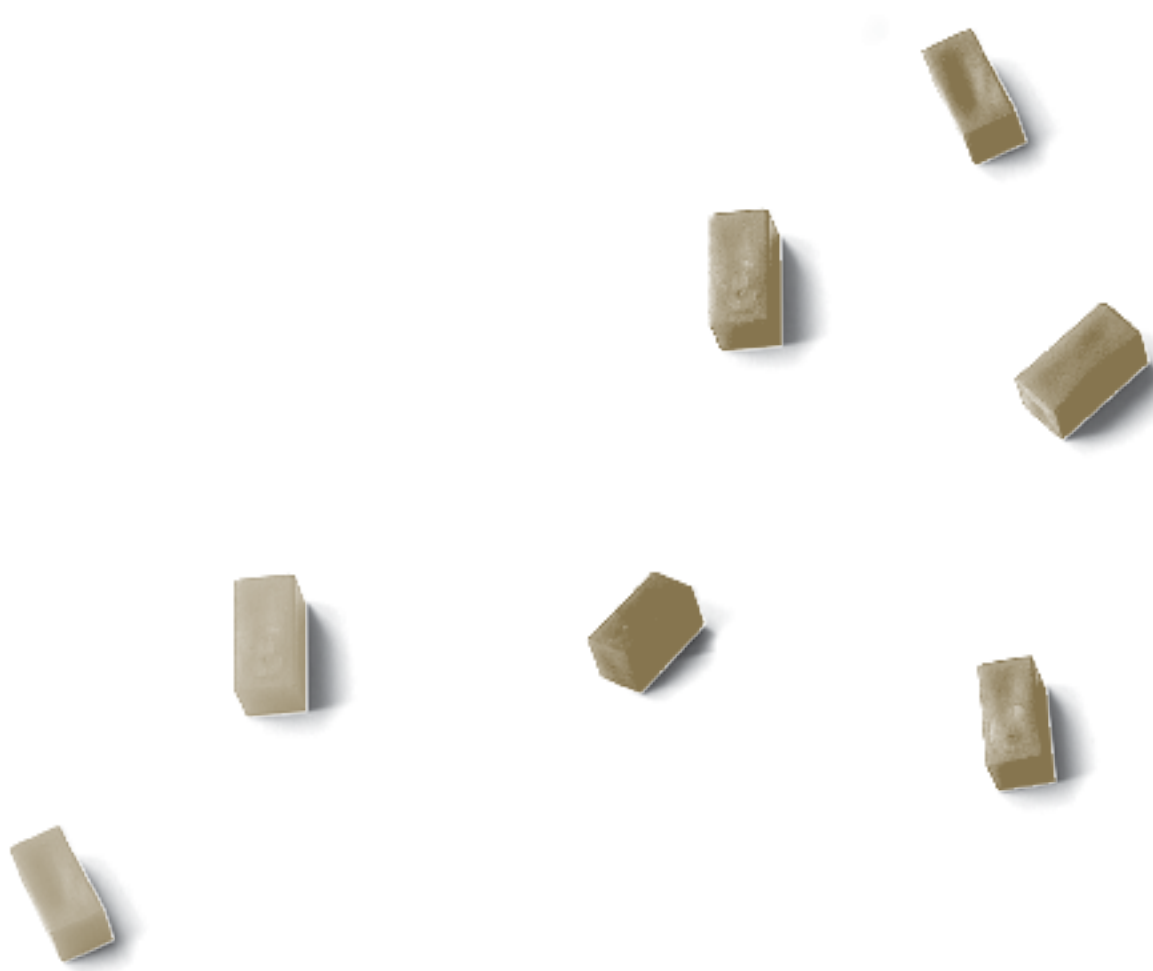
L'importance du phénomène de la dépression et l'analyse proposée par Ehrenberg peuvent légitimement soulever les questions suivantes : est-ce que l'individu peut s'auto-suffire dans la définition de lui-même, en cherchant son identité dans la réalisation de lui-même ? L'individu peut-il se passer de projets collectifs ? L'intervenant, lui, a-t-il vraiment besoin de valeurs partagées pour soutenir sa pratique ?

Selon l'approche existentialiste en psychothérapie, l'individu a besoin de sortir de lui-même pour trouver du sens à sa vie, du sens à son travail. Dans un ouvrage collectif intitulé *La quête du sens*, Estelle Morin définit cette quête de sens comme une recherche de cohérence : c'est « l'harmonie que l'individu trouve dans son travail, grâce à des actes d'engagement pour un but ou une cause qui le transcende » (Morin, 1996, p. 276). Cette cause qui vise des valeurs au-delà de l'intérêt personnel—par exemple le courage, la lutte contre l'oppression, la solidarité humaine—va amener l'individu à se dépasser et ainsi à se réaliser.

Dans cette perspective, l'actualisation de soi n'est pas une fin en elle-même ni un projet narcissique—comme dans la perspective individualiste—mais plutôt une conséquence du dépassement de soi qu'appelle la réalisation de ces valeurs. Ce serait donc le besoin de transcendance, le besoin de sortir de soi, qui serait au fondement de la motivation.

J'ai trouvé là des mots qui nommaient mon expérience et mes intuitions.

Selon la pensée existentialiste, le sens est une notion vitale pour l'être humain : dans la civilisation, il a remplacé l'instinct pour guider ses conduites (Morin, 1996). Mais puisque ce sens n'est plus donné par la tradition, comme nous l'avons vu précédemment, chacun doit le trouver par ses propres moyens. Et Morin en arrive à des conclusions similaires à celles d'Ehrenberg : beaucoup de gens ont du mal à le trouver, ce sens, et souffrent de névrose existentielle ; parmi une variété de symptômes liés à cette névrose, un tableau clinique s'apparente particulièrement à l'épuisement professionnel (Morin, 1996).



Ce qu'on peut retenir, c'est que le culte de la performance dans une organisation, en plus d'exercer une pression sur les employés, entraîne une perte de sens pour eux, parce que la notion d'efficacité se trouve actuellement réduite aux critères économiques au détriment d'une vision qui devrait tenir compte d'une contribution collective à des valeurs sociales, morales, environnementales (Morin, 1996).

Il a été démontré que quand des gestionnaires situent leur organisation dans une perspective de contribution et d'échange avec la société, ils favorisent l'engagement des travailleurs (Morin, 1996). Je me suis demandé pourquoi nos institutions de services sociaux, qui ont un mandat public articulé autour du bien commun, valorisent si peu cette mission et négligent de rallier le personnel autour de ce qui pourrait constituer un projet collectif? Comment expliquer qu'on passe à côté de

cette possibilité de nourrir le sens de ce travail?

Je dirais d'abord que les gestionnaires sont happés, eux aussi, par la logique technocratique du travail et ont très peu de recul pour jouer un rôle d'éclaireurs. De plus, de nombreux cadres sont aussi

en détresse : près de la moitié d'entre eux affirment souffrir d'anxiété (Lemieux, 2003). Enfin, au cours des dernières décennies, sous l'influence prédominante de la vision néolibérale,

les questions sociales ont été écartées et dévalorisées (Bouchard, 2004). Pas étonnant donc, que les valeurs de bien commun ne soient pas mises de l'avant par le secteur public. Mais cela n'est pas sans conséquences pour les intervenants.

Sans valeurs collectives partagées, sans idéaux collectifs, nous sommes privés d'un relais fondamental à notre motivation, et conséquemment, d'un soutien à notre santé mentale.

SANS VALEURS COLLECTIVES PARTAGÉES, SANS IDÉAUX COLLECTIFS, NOUS SOMMES PRIVÉS D'UN RELAIS FONDAMENTAL À NOTRE MOTIVATION, ET CONSÉQUEMMENT, D'UN SOUTIEN À NOTRE SANTÉ MENTALE.





L'histoire de la pensée est riche en méditations sur ces questions, et l'avantage que nous avons, aujourd'hui, c'est d'avoir accès aux nombreux héritages culturels et spirituels que nous ont légués les civilisations : on doit s'y ressourcer.

REPÈRES POUR SOUTENIR LES INTERVENANTS...

Dans ce contexte d'absence d'idéal collectif, comment tenir le coup ?

SE RESSOURCER... S'INSPIRER DES SAGESSES MILLÉNAIRES

Quelqu'un me disait récemment que j'abordais une question tabou, celle qu'on appelait auparavant la vocation. Quelles valeurs sont au fondement de notre engagement professionnel et social ? La solidarité, la justice, la compassion, la fraternité ?

Comme il n'y a pas de consensus social sur ces valeurs, la recherche du sens de notre travail, et de notre vie, exige de nous, aujourd'hui, d'être plus actifs et explorateurs que par le passé. De tout

temps les humains ont cherché à se consoler de la souffrance, à inventer une façon de la tolérer et de l'assumer. L'histoire de la pensée est riche en méditations sur ces questions, et l'avantage que nous avons, aujourd'hui, c'est d'avoir accès aux nombreux héritages culturels et spirituels que nous ont légués les civilisations : on doit s'y ressourcer. C'est, du moins, un exercice nécessaire pour moi.

LA RENCONTRE : LIEU D'ÉLABORATION DE SENS

Nous avons une grande chance, nous, les intervenants — malgré les pièges que j'ai nommés auparavant ! Nous disposons d'un espace privilégié pour

construire du sens : la rencontre. Par-delà notre désignation actuelle comme techniciens de la résolution de problème, notre rôle est d'abord et avant tout — c'est ma conviction et ma pratique — de favoriser une rencontre d'être humain à être humain, où la reconnaissance de la souffrance existentielle peut être envisagée comme compatible avec un certain bonheur, avec un certain degré de réalisation de soi. Je crois, comme Bruckner (2000), que lorsque les humains se relient les uns aux autres à partir de leurs tragédies communes et de leur volonté de s'en affranchir, ils construisent du sens. C'est dans cet esprit que s'inscrit, selon moi, le travail des intervenants.

Afin de protéger ces espaces de rencontre et pour ne pas les laisser se mécaniser sous la pression gestionnaire, nous devons rester vigilants à différencier les enjeux administratifs et cliniques. Pour y arriver, la supervision clinique reste un moyen privilégié : c'est un lieu de soutien et de réflexion où nous pouvons nommer et exposer nos engagements, la singularité de ceux-ci. C'est un lieu à préserver à travers les réformes de structures que nous connaissons actuellement.

RECONNAÎTRE LA FINITUDE HUMAINE ET LA LÉGITIMITÉ D'UN IDÉAL

Nos nouvelles libertés nous font perdre, parfois, la conscience de notre finitude. Reconnaître cette dernière comme une part de mystère inhérente à la vie humaine, invite à travailler à nous améliorer et à améliorer l'état du monde, tout en sachant que rien ne sera jamais achevé.

Comme citoyens du monde contemporain, nous avons besoin de rêver à nouveau le monde dans lequel nous vivons pour que notre liberté n'en soit pas réduite au simple choix de consommateur (Pichette, 2001). Heureusement, de plus en plus d'intellectuels et de mouvements sociaux proposent des voies de résistance au néolibéralisme (Bouchard, 2004).

Il ne s'agit pas de revenir en arrière, je ne crois pas que le chemin vers de nouveaux projets collectifs consiste en un retour nostalgique aux traditions. Les conquêtes de liberté fondent une éthique de la responsabilité qui ne condamne pas au repli sur soi. Il s'agit plutôt de lutter contre les excès de

l'individualisme. Une question fondamentale est posée : quelles limites à nos libertés individuelles serons-nous prêts à consentir collectivement pour l'émergence et la défense d'un bien commun ? Pour ce faire, je crois que nous allons devoir réinvestir l'espace politique. Et le travail de réflexion sur les valeurs et les visées collectives va continuer d'être essentiel pour soutenir l'action et le moral des intervenants. ☯

RÉFÉRENCES

- 1 Ce texte est une version modifiée d'un article paru dans la *Revue québécoise de psychologie*, volume 26, numéro 2, en 2005.
- Bouchard, G. (2004). En quête d'un nouvel idéal : pour une pensée du lieu et du lien social. *Annuaire du Québec 2004*. Montréal : FIDES.
- Bruckner, P. (2000). *L'Euphorie perpétuelle : Essai sur le devoir de bonheur*. Paris : Éditions Grasset et Fasquelle.
- Chabot, M. (1997). *En finir avec soi*. Montréal : VLB éditeur.
- Ehrenberg, A. (2000). *La fatigue d'être soi. Dépression et société*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Fecteau, D. (1999). Le «burnout» ou les attentes déçues. *Revue Intervention*, 109, 7-15.
- Freitag, M. (1995). *Le naufrage de l'Université. Et autres essais d'épistémologie politique*. Québec et Paris : Nuit Blanche Éditeur et Éditions La Découverte.
- Lemieux, R. (2003). Épuisement professionnel, surcharge de travail, précarité... Les conséquences : une détresse de plus en plus manifeste. Les psychologues sonnent l'alarme. Après tout, on n'est pas des robots. *Revue Québec Science*, mars, 18-25.
- Morin, E. M. (1996). L'efficacité organisationnelle et le sens du travail. In T. C. Pauchant et coll. (Éds), *La quête de sens – Gérer nos organisations pour la santé des personnes, de nos sociétés et de la nature* (p. 257-287). Montréal : Éditions Québec/Amériques, Collection Presse HEC.
- Pichette, J. (2001). La nuit du monde. *Revue Relations*, 673, 18-21.
- Tanguay, D. (2003). Le 11 septembre en regard du problème théologico-politique contemporain. *Argument*, 5(1), 32-47.

suggestion de lecture



LE TRAVAIL D'UNE VIE Quand psychologie et spiritualité donnent un sens à notre existence

Thierry Janssen
Éditions Marabout, poche, 2008

Qui sommes-nous ? Quel est le sens de notre existence ? Comment parvenir à l'essentiel de nous-mêmes ?

Il nous arrive à tous de nous dire que nous vivons à la surface de nous-mêmes, comme des automates, conditionnés par l'idée préconçue de qui nous sommes. Au-delà des apparences, Thierry Janssen nous invite à découvrir ce qui constitue l'essence de notre humanité.

Inspiré par la pensée de la Chine et de l'Inde qui décrit le monde en termes d'énergie, et influencé par les acquis de la psychologie humaniste de l'Occident, il nous propose d'appivoiser les différents « personnages » qui vivent en nous. Nous apprenons alors à laisser tomber nos masques pour transformer nos peurs et abandonner nos défenses.



ASCLEPIOS, LE GUÉRISSEUR BLESSÉ:

UN MYTHE À LA BASE DE
TOUTES LES PROFESSIONS
EN RELATION
D'AIDE

JAN
BAUER

Analyste jungienne

*A*ujourd'hui, je vais vous parler du mythe du guérisseur blessé en m'adressant particulièrement à tous ceux et celles d'entre vous qui travaillez dans le domaine de la relation d'aide, surtout s'il y a parmi vous des personnes qui croient encore que pour être soignant il faut être parfait, invulnérable, sans blessures et sans névroses... ni « poche ou pogné », quoi !



Lorsque j'étais en formation à Zurich, je me souviens que j'avais une très grande peur pendant plusieurs années. Une peur que je n'osais pas exprimer à mes amis, ni à mon analyste et presque pas à moi-même. La peur d'être folle et que si l'on découvrait que j'étais folle, on me donnerait sans attendre un billet aller simple pour rentrer chez moi. Avec le temps, j'ai enfin eu le courage de poser la question très timidement à mon analyste et, à

ma grande surprise, il a éclaté de rire. J'étais étonnée et soulagée, mais pas tout à fait convaincue.

C'est que nous gardons l'illusion en sortant de notre formation professionnelle—surtout au début lorsqu'on manque un peu de confiance—que nous devrions être en quelque sorte fini, cuit, parfait. Plus de problèmes, plus de complexes. Puis, avec le temps, on se rend compte qu'on n'est toujours pas parfait. C'est décevant... et c'est nécessaire.

Si nous faisons ce travail et que nous prétendons aider les autres, c'est surtout parce que nous avons été blessés nous-mêmes et nous savons ce que c'est que de sortir d'une famille dysfonctionnelle et de porter en soi toutes sortes de complexes et de problèmes. L'important, évidemment, c'est d'en être conscient, de nous en occuper, de faire le même travail d'introspection que nous demandons à nos clients pour pouvoir prendre une distance avec nos problèmes quand nous serons au travail avec les autres. Mais nous n'avons pas à être parfait et sans failles. Au contraire. Sans nos propres blessures, nous n'avons pas de moyen de comprendre et de toucher

SANS NOS PROPRES BLESSURES, NOUS N'AVONS PAS DE MOYEN DE COMPRENDRE ET DE TOUCHER CELLES DES AUTRES. C'EST ÇA L'EMPATHIE. LA CAPACITÉ DE SE SENTIR DANS LA PEAU DE L'AUTRE.

celles des autres. C'est ça l'empathie. La capacité de se sentir dans la peau de l'autre. Sans nos propres blessures de guérisseurs, nous serions seulement des touristes dans le domaine, avec nos caméras et nos jumelles observant la folie chez les autres, mais sans vraiment y comprendre quelque chose.

Alors, j'aimerais vous inviter à faire un petit voyage avec moi pour explorer le mythe d'Asclépios, le premier guérisseur blessé dont l'influence résonne encore jusque dans nos bureaux aujourd'hui. Venez

donc avec moi, non pas comme touristes, mais comme pèlerins, comme les Grecs qui se dirigeaient vers le temple d'Asclépios à Épidaure en Grèce.



L'histoire

Commençons avec un peu de généalogie. Tout comme nous explorons l'histoire familiale de nos clients pour mieux comprendre leur situation, cela peut être utile de faire la même chose pour Asclépios, afin de mieux connaître qui étaient ses parents et de quelle sorte de milieu il était issu.

Dans la Grèce ancienne, il y avait une grande famille de douze dieux qui présidaient sur la montagne de l'Olympe. Ils étaient tous des dieux majeurs, chacun ayant son domaine particulier à gérer. Pour Zeus, c'était le pouvoir; pour sa femme Héra, c'était le mariage; pour Arès, c'était la guerre et pour Athéna, c'était la paix et les arts de la civilisation. De tous les dieux de cette grande famille, nous allons commencer par Apollon, car il est le père du dieu de la guérison, Asclépios.

Apollon était le fils préféré de Zeus, c'était un dieu solaire. Il était extraordinairement beau. D'ailleurs, on dit même aujourd'hui pour souligner la beauté d'un homme : « Lui, c'est un vrai Apollon ». Il suffit de regarder la publicité pour les vêtements Ralph Lauren pour voir quelques exemples de cette beauté apollonienne masculine. Apollon était donc un dieu de la beauté, de l'harmonie et de toutes les règles esthétiques. Avec ses neuf muses (musique, poésie, architecture, etc.), il a créé toutes les activités artistiques qu'il a ensuite offertes aux êtres humains. C'est à lui qu'on réfère quand on pense à la beauté classique des temples et des sculptures de la Grèce antique.

Aujourd'hui, lorsque nous visitons des musées ou que nous allons au concert, nous nous promenons dans le domaine d'Apollon.

Il était, en plus, un dieu des connaissances, du savoir, de la raison et de la logique. Ainsi, par

LA FIGURE DU SOIGNANT-BLESSÉ

Il s'agit du rappel de quelque chose que nous savons tous inconsciemment mais que nous avons une grande tendance à oublier dans notre théorisation, formalisation ou même pratique du soin. Il s'agit de la prise de conscience du fait que le monde n'est pas coupé en deux, avec d'un côté les soignants et d'un autre les soignés, d'un côté les bien-portants, d'un autre les malades, mais que tous et toujours nous sommes en même temps bien-portants et malades, soignants et soignés.

C'est ce que veut signifier cette notion de « guérisseur-blessé ». Il s'agit d'un archétype comme le comprenait Jung, c'est-à-dire une forme inconsciente (de l'inconscient collectif), innée, constamment à l'oeuvre dans notre manière d'être dans le monde. On peut se représenter les choses de la manière suivante :

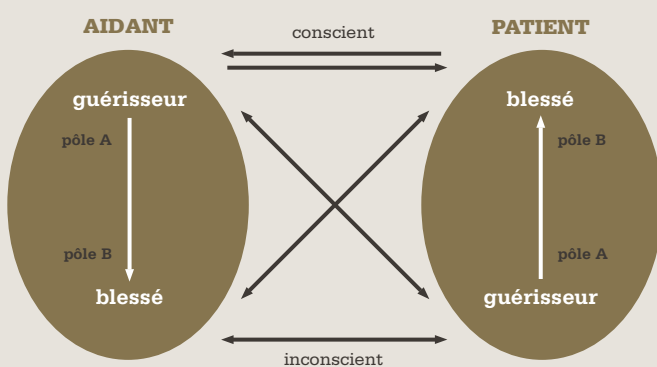


Schéma tiré de : CHALVERAT CHARLES, « Le mythe du guérisseur blessé dans les médecines populaires comme fondement archétypique de la relation d'aide ». *La Vouivre, Culture et Pensée jungienne*, 1999. 9 : p. 55-63.

Ce schéma nous montre qu'au niveau conscient il existe bien une interaction entre un guérisseur et un blessé. Mais nous serons constamment piégé si nous ne nous rendons pas compte de la complexité de ce qui se passe en profondeur, au niveau inconscient. Celui qui se présente socialement comme soignant a lui aussi un pôle blessé. Si cette image nous est familière peut être l'est moins celle en miroir qui nous dit que le « patient » possède en lui un pôle de guérisseur, pour se soigner lui-même comme cela semble évident, mais aussi peut-être et d'une manière paradoxale pour soigner la partie blessée du soignant qui lui fait face. C'est ce que j'appelle la circularité du soin. Le soin n'est pas un processus unidirectionnel qui se déverse d'un soignant ou d'une équipe soignante vers un soigné, mais il est quelque chose qui circule. On sera alors amené à réfléchir sur ce que signifie ce soin qui peut aller et venir indépendamment de tout rapport à la connaissance.

Source : Thierry Collaud, *Personnes et systèmes soignants : un regard éthique (un peu) critique sur la transdisciplinarité*, Haute école de la santé cantonale vaudoise, Août 2008. <http://www.hecv-sante.ch>

exemple, quand les universitaires passent leur temps à faire de la recherche et à mettre de l'ordre dans les connaissances intellectuelles, on pourrait dire symboliquement qu'ils sont en train de travailler dans un temple d'Apollon.



En tant que grand intellectuel, Apollon était aussi le dieu de la connaissance médicale et c'est pour cela que le serment d'Hippocrate récité par les jeunes médecins au début de leur carrière commence par les mots suivants :

« Je jure, au nom d'Apollon, d'Asclépios¹, de la Santé, de la Guérison et de toutes les déesses et de tous les dieux—je les prends tous à témoin—que je vais respecter ce serment et cette vocation dans toute la mesure de mes capacités et de mon intelligence ».

On appelle ce serment « Hippocrate » parce que le premier médecin célèbre en Grèce s'appelait Hippocrate et qu'il travaillait justement comme prêtre à Épidaure, dans le temple d'Asclépios. Tous les médecins faisaient ensuite leur apprentissage au service d'Asclépios et ils étaient connus sous le titre d'Aesclépiades ou « fils d'Asclépios ».

Ainsi, Apollon était donc un dieu du savoir médical, mais il n'était pas le dieu de la guérison. Ce rôle allait plutôt être attribué à son fils Asclépios. Pourquoi ?

Parce qu'Apollon était beau et brillant, il éblouissait par ses connaissances, ses aptitudes artistiques et ses capacités intellectuelles, mais il n'était pas très gentil. C'était un dieu, un olympien et comme tel, il n'avait pas vraiment de cœur. Il vivait dans un monde de pouvoir, regardant l'humanité du haut de son siège, sur l'Olympe. Il se plaisait à faire des excursions sur Terre pour séduire les femmes mortelles, juste pour le plaisir. Il envoyait ses flèches dorées sur l'humanité causant toutes sortes de malheurs, y compris les maladies. Comme tous les dieux grecs, il était une pure force de la nature, pour le bien et pour le mal. Il pouvait aussi bien doter l'humanité des arts que leur envoyer des épidémies.

De nos jours, lorsque nous tombons sous l'influence de trop de logique, de trop de connaissances cérébrales sans cœur et sans sentiments, quand nous sommes enfermés dans notre tête sans pouvoir contacter le cœur, on pourrait dire que nous avons été frappés par une flèche d'Apollon. Je me souviens, par exemple, d'une jeune étudiante en psychologie qui me consultait et qui, un jour, est

arrivée à sa séance complètement défaite et hors d'elle. Elle me raconta qu'elle avait commencé à suivre un cours obligatoire en statistiques. Elle qui voulait comprendre les êtres humains, était sidérée par le côté mathématique et froid des statistiques et se demandait même si elle pouvait passer à travers pour poursuivre sa carrière. On pourrait dire que par l'entremise de ce cours, elle a été frappée par une flèche d'Apollon qui la figeait dans ses sentiments.

Un autre exemple de flèche douloureuse d'Apollon est celui d'un jeune couple qui se disputait et où, pour mettre fin au conflit émotionnel, l'homme a sorti un livre de philosophie et l'a présenté à son amie en disant : « Voici, tu trouveras toutes les réponses nécessaires chez cet auteur ». Puis, il est parti, laissant son amie bouche bée et bouleversée, avec le livre sur les genoux.

Lorsqu'on fait des rêves où l'on se trouve en train de monter trop vite dans un ascenseur, pris dans un grenier ou seul et mal en haut d'une montagne, c'est qu'on est sous le pouvoir d'Apollon. Trop dans les hauteurs, trop près du soleil, brûlé par la clarté intellectuelle sans douceur, le savoir sans le « sentir ».

Ces exemples constituent des manifestations de l'ombre d'Apollon, le côté néfaste de sa beauté et de son intelligence parfaite, responsable du perfectionnisme qui peut nous paralyser et nous empêcher d'agir et de sentir. C'est pour toutes ces raisons qu'Apollon ne peut être un dieu de la guérison et que ce sera plutôt son fils qui endossera ce rôle. Il va adoucir les connaissances d'esprit de son père en y ajoutant l'empathie et la compassion. On pourrait presque faire une analogie entre le duo Apollon/Asclépios et le dieu Yahweh (du vieux Testament)/Jésus, son fils. Comme Jésus, Asclépios va apporter de l'humanité au pouvoir froid et distant de son père aux cieux parce que, tel que Jésus, Asclépios est un enfant né de femme mortelle et de père divin. Il participe donc dans les deux domaines et peut apporter de la compassion humaine à la connaissance purement intellectuelle. Et à l'instar de Jésus, Asclépios est né dans des conditions bien difficiles.

Voici ce qui s'est passé. Son père, Apollon, était sur terre pour trouver une belle femme à séduire et il jeta son dévolu sur Coronis, une très belle princesse, fille d'un roi local. Fidèle à son habitude, après l'avoir séduite, il est reparti. Car Apollon vivait sur l'Olympe, dans des nuages, il n'était pas doué pour l'intimité humaine et d'ailleurs ça ne l'intéressait pas. Il voulait son plaisir, son pouvoir et sa liberté. Pour les Grecs, il ne s'agissait pas de le blâmer. Les

dieux étaient comme ça. Ils représentaient les forces de la nature tantôt bénéfiques, tantôt maléfiques pour les êtres humains. C'était donc dans sa nature de divinité d'être distant et intouchable.

Toutefois, Coronis s'ennuyait de son bel amant et se trouvait, en plus, enceinte. Mais plutôt que de tomber dans le rôle de la victime séduite et abandonnée, elle a réagi en femme forte et autonome. Elle a décidé de suivre son cœur et ses besoins et de trouver un amant mortel, plus disponible pour elle et pour son enfant à naître. Elle est tombée amoureuse d'un prince local et elle l'a épousé. Heureuse fin à une histoire d'amour difficile, pensez-vous. Et bien non, l'histoire ne fait que de commencer...

Coronis a été surveillée. Apollon a envoyé un corbeau pour la suivre et pour s'assurer de sa fidélité, même à distance. Oui, même les dieux peuvent être des « control freaks »... Le corbeau, donc, s'envola vite à l'Olympe pour dénoncer l'infidèle. Apollon était si enragé qu'il a maudit le pauvre messager et l'a condamné à être noir alors qu'il avait toujours été d'un beau blanc auparavant. Non content de se défouler sur le corbeau, il s'en alla ensuite sur Terre avec ses flèches et il tua Coronis d'un coup. Puis, il mit

son corps sur un bûcher funéraire pour le brûler.

Fin du récit, pourriez-vous penser. Une typique histoire de violence conjugale où un homme, blessé dans son orgueil, tue sa femme qui, elle, voulait simplement un peu de bonheur

affectif. Ce mariage des opposés, lui du ciel et de l'esprit, elle de la terre et des sentiments, s'est mal terminé dans un brasier final. Et pourtant, quelque chose d'autre va se passer, qui aura pour résultat de réconcilier ces deux énergies si opposées.

Pris de remords à la dernière minute, Apollon va sauver l'enfant de Coronis en l'enlevant de son ventre avant qu'il ne soit consommé par le feu. Il le laissera sur le flanc d'une montagne et repartira vers l'Olympe. Déjà à la naissance, le petit Asclépios se trouve sans mère, abandonné par son père, exposé aux éléments, orphelin. Assez de traumatismes merci pour un début dans la vie ! Mais une chèvre le trouve et signale sa présence à un chien de berger qui le garde jusqu'à l'arrivée de son maître, qui prendra l'enfant et l'élèvera chez lui.

On peut déjà observer, dans l'histoire, l'importance de l'élément « animal » dans le culte éventuel d'Asclépios. Alors que son père avait de l'esprit et sa mère des sentiments, les animaux apportent l'élément des instincts, la sagesse du corps qui va jouer un rôle central dans le processus de guérison dans les temples d'Asclépios. Ainsi, dès la naissance

Le premier temple d'Asclépios était à Épidaure, en Grèce. Les ruines existent toujours et l'on peut les visiter en s'imaginant faire le même chemin de pèlerinage que les milliers de malades qui venaient consulter le dieu.



d'Asclépios, la table est mise pour que la guérison, chez les Grecs, comporte toujours trois niveaux : le niveau théorique et intellectuel, le niveau émotif et affectif et le niveau physique et instinctuel. Aujourd'hui, nous savons à quel point toute guérison comporte justement une part de ses trois éléments. En effet, les théories sans coeur restent froides et inhumaines, les sentiments sans compréhension restent infantiles et le travail corporel sans les deux autres est simplement mécanique. Selon que nous sommes médecin, psychothérapeute ou quelqu'un faisant du travail corporel, l'emphase des trois éléments sera différente, mais pour que la guérison ait lieu, tous les trois — la tête, le coeur et le corps — devraient être présents à un certain degré.

Poursuivons l'histoire d'Asclépios qui à l'adolescence, après avoir été accueilli et élevé par des bergers humains, reçoit une visite de son père biologique Apollon. Comme s'il cherchait à corriger le mal qu'il avait fait, il vient remettre son fils entre les mains du sage Chiron, le centaure qui fera son éducation. Incapable d'être un père présent et gentil, il pouvait au moins veiller sur le destin de son fils qui reprendra l'oeuvre médicale de son père, en y apportant une touche d'humanité.

Créature fabuleuse, mi-cheval, mi-homme, Chiron vivait dans la forêt profonde. Il connaissait donc tous les secrets des plantes qui guérissent. Par son enseignement patient, Asclépios apprendra l'art de la guérison avec des produits naturels. Et il apprendra aussi le sens profond de l'expression « guérisseur blessé ». Car Chiron, le centaure, a une blessure à l'épaule faite par une flèche d'Hercule. C'est une blessure qui ne guérit jamais et qui donne à Chiron une capacité d'empathie et de compassion pour les maux des autres.

Le fait que la blessure de Chiron ait été causée par Hercule est important, car comme vous le savez peut-être déjà, Hercule est un personnage héroïque par excellence. Il a accompli toutes sortes de tâches difficiles et a gagné l'épithète de héros glorieux parmi les dieux et les hommes. Ce n'est pas pour rien que Chiron, en particulier, souffre toujours de la flèche de l'héroïque Hercule... Car les Grecs comprenaient déjà que l'héroïsme porté à l'extrême peut blesser. Et en particulier l'héroïsme excessif qui nous blesse dans nos corps et nos instincts. Aujourd'hui, on peut voir les résultats de ces blessures causées par l'héroïsme avec l'épidémie de dépressions qui frappent les travailleurs. Notre obsession pour la performance et la productivité nous mène à quitter nos corps et nos sentiments pour nous concentrer uniquement sur des efforts cérébraux. Un indice particulièrement imagé de cette situation apparaît dans nos rêves quand ils sont pleins d'animaux blessés et négligés...

Alors, fort de son apprentissage avec Chiron, de son héritage paternel et maternel, de ses années avec un humble berger et de son propre traumatisme d'enfance, Asclépios est prêt à fonder un temple de guérison. Mettant ensemble le corps, l'esprit et les sentiments, il va créer un lieu de guérison qui perdurera des milliers d'années et qui sera le centre de la tradition médicale du monde antique. Sur les statues qui le représentent dans ses temples, on a écrit :

Ce dieu ne se présente pas à nous dans un calme olympien. On a plutôt l'impression d'une grande émotivité intérieure, on pourrait même dire qu'il a l'air d'être assailli par les souffrances des êtres humains, souffrances qu'il a la vocation d'apaiser.

Mais que se passait-il dans ces temples? Quelle était la méthode de guérison? Et en quoi est-ce que cela nous concerne-t-il aujourd'hui?

Le premier temple d'Asclépios était à Épidaure, en Grèce. Les ruines existent toujours et l'on peut les visiter en s'imaginant faire le même chemin de pèlerinage que les milliers de malades qui venaient consulter le dieu. D'autres temples ont été ensuite bâtis jusqu'en Italie, où les Romains ont adopté le culte d'Asclépios. Mais Épidaure reste le temple mère, le Vatican de la guérison en quelque sorte. Tous les autres temples étaient construits sur le même modèle, soit toujours bâtis au-dessus d'une source. Cette eau vivante représentait le flot de l'énergie vitale, le Qi (prononcer « tchi »)² pour ceux et celles d'entre vous qui connaissent l'acupuncture. Car pour les Grecs, toute maladie prenait son origine dans un blocage des énergies vitales. Aujourd'hui encore, on constate que beaucoup de souffrances psychiques ou physiques proviennent du fait que notre énergie vitale ne circule pas. Dans la thérapie, c'est peut-être le coeur qui est bloqué : on ne sait pas ou l'on n'ose pas aimer; ou la tête est bloquée car on s'est toujours fait dire qu'on était stupide et on n'ose pas avoir ses propres idées; ou le corps souffre et est bloqué, ce corps qui porte le prix de nos vies souvent déséquilibrées. Ici, ce sont fréquemment des rêves de toilettes bouchées qui annoncent le problème. Le rêveur ne peut trouver de toilettes ou en trouve qui sont bouchées — tous des signes classiques de blocages psychiques.

Pour revenir à Épidaure, il y avait toujours une délimitation du terrain entre le « fanos » et le « téménos ». Le « fanos » désignait simplement des terrains en dehors de l'espace sacré du temple. C'était l'espace qui désignait le « non sacré », d'où le terme « profane ». Ensuite, il y avait le « téménos » qui signifie « espace sacré ». Ce dernier désignait tout espace sous la gestion et la protection du temple, autant les terres que les bâtiments eux-mêmes.

En psychanalyse jungienne, nous parlons souvent du « téménos » pour décrire l'espace de nos bureaux. On voudrait créer ainsi un espace protégé où l'individu consultant peut se sentir en sécurité pour vivre et parler des choses les plus intimes et souvent difficiles. Mais l'idée du téménos peut aussi s'appliquer à tout espace qu'on crée soi-même : une chambre, un bureau, un verger, un jardin, ou même la voiture, là où l'on peut être en paix loin du « fanos », du monde extérieur, pour réfléchir, rêver, reprendre contact avec soi-même. Il n'y a pas de règles rigides pour créer un « téménos ». Chacun, chacune, peut le faire à son goût. Nos bureaux professionnels peuvent ainsi être dans une clinique, dans un bâtiment professionnel ou à la maison. L'important, si l'on est dans la relation d'aide, c'est qu'on y est bien et que l'on crée un endroit paisible et en dehors du « fanos » pour les gens qui viennent nous voir.

Une fois entrés dans le temple, les gens étaient accueillis par des prêtres. Puis les malades étaient informés des rituels concernant le manger, les ablutions et les prières—tous des préparatifs essentiels avant d'aller à la rencontre du dieu lui-même. Car on ne pouvait jamais, au grand jamais, simplement foncer sur l'autel, s'agenouiller, implorer Asclépios et partir. Et cela est également vrai pour tous les temples et tous les dieux grecs. Si l'on fonçait tout droit vers eux, les dieux fuyaient. Il n'y avait pas de ligne droite dans l'approche du sacré. Il fallait prendre son temps, suivre le labyrinthe, performer les rituels dans le but de se mettre dans une attitude de recueillement et de réceptivité.

Je raconte cette histoire à mes clients quand ils deviennent impatients et disent par exemple, « je veux faire plus vite, comment ça se fait qu'on repasse toujours par les mêmes affaires, donnez-moi une technique rapide et efficace pour que je puisse guérir et partir ». Mais guérir est un processus organique, comme devenir malade est organique. Ce ne sont pas des processus linéaires et logiques. Par le labyrinthe ou la spirale, on repasse aux mêmes endroits mais à un autre niveau. Nous ne sommes pas des machines, ni justes des têtes. Apollon, malgré toute sa clarté, ne guérit pas. Savoir n'est pas assez. C'est son fils Asclépios, accompagné par la nature, le féminin et l'animal qui guérit.

Alors, une fois que le pèlerin avait accompli les rituels de préparation, il était enfin conduit à une crypte souterraine pour entrer dans l'incubatio, un endroit fermé et solitaire où la « gestation » de la

guérison pouvait commencer. Ici, seul, il passait la nuit dans l'espoir de rencontrer le dieu Asclépios et d'en sortir sur la voie de la guérison. En vision ou en rêve, il pouvait voir soit Asclépios lui-même ou très souvent un de ses animaux : un chien, un coq ou un serpent.

Pourquoi ces animaux-là ? Le chien, pour les anciens, était l'incarnation des instincts fidèles. Il était à la fois guide et compagnon, protecteur et aide dans des activités quotidiennes. Le chien d'Asclépios représentait l'activité instinctuelle équilibrée du corps que le malade avait besoin de retrouver. Et ce n'est peut-être pas un hasard qu'aujourd'hui tant de gens ont des chiens. Ils nous lient à la nature, au corps et à la simplicité spontanée des sentiments que la vie moderne fait tout pour éliminer de nos existences.

Le coq représentait simplement l'avènement d'un jour nouveau, le fait que la nuit et l'obscurité, et par extension la maladie, peuvent céder la place à un nouveau départ.

Quant au serpent, il était partout dans le monde ancien un symbole puissant de transformation et de pouvoirs spéciaux. Il pouvait littéralement changer de peau, il pouvait naviguer entre la terre,

l'eau et sous la terre. De plus, selon les Grecs, son venin pouvait guérir à certaines doses et il pouvait tuer à d'autres. Le serpent incarne donc les pouvoirs paradoxaux de la médecine.

LE SERPENT INCARNE DONC LES POUVOIRS PARADOXAUX DE LA MÉDECINE. LE POUVOIR D'AGIR À PLUSIEURS NIVEAUX, D'EFFECTUER DES CHANGEMENTS IMPORTANTS, DE FAIRE DU BIEN ET DE GUÉRIR, MAIS AUSSI DE FAIRE DU MAL.

Le pouvoir d'agir à plusieurs niveaux, d'effectuer des changements importants, de faire du bien et de guérir, mais aussi de faire du mal. On oublie parfois, avec notre foi dans la science moderne, que tout ce qui fait du bien peut également faire du mal. Qu'il s'agisse d'effets secondaires de certains médicaments, d'un simple traitement de physiothérapie ou de soins psychologiques, lorsqu'on exerce une profession qui prétend aider les autres, on détient aussi le pouvoir de faire mal. Et on va le faire, par accident, par inconscience ou simplement par malchance. C'est cela que représente la symbolique du serpent et le poids de notre travail. Ce n'est jamais parfait.

Alors le lendemain, le malade sortait de la crypte, racontait son rêve au prêtre et recevait une interprétation et des instructions sur la façon de poursuivre dans sa guérison. Ce qui frappe ici, c'est que l'étape finale du malade se passe seul, en présence du dieu et de ses représentants. Nous dirions aujourd'hui qu'il est seul avec les contenus de sa psyché et de son inconscient. C'est comme si, à la fin, toute guérison reste un peu mystérieuse. On a beau faire

tous les préparatifs (bien manger, faire du sport, écrire ses rêves, etc.), il n'est pas garanti que le dieu sera au rendez-vous. Il y avait des malades qui partaient du temple sans avoir eu de rêve, de vision ou sans se sentir touchés par Asclépios. Comme il y a des clients aujourd'hui qui font beaucoup ou pour qui on fait beaucoup, mais dont la guérison ne vient pas, malgré tout. Tout ce qu'on peut faire, c'est mettre en place des conditions favorables, apporter des connaissances utiles et espérer que la psyché et le corps se mettront ensemble pour faire le reste.

Il faudrait mentionner aussi que deux sortes de patients n'avaient pas droit d'entrer dans le temple d'Asclépios : les femmes enceintes, puisque la grossesse n'était pas considérée comme une maladie et les gens mourants. Ceux-ci devaient plutôt s'adresser à Hadès ou à Dionysos — les dieux des enfers, de la mort et de la transformation d'un monde vers un autre.

Car la guérison effectuée par Asclépios n'était pas une transformation totale. C'était un « aller mieux » pour sortir du mal-être et de la maladie. En quittant le temple, le pèlerin pouvait entendre le chant du coq qui annonçait une nouvelle journée. Le soleil se lève, on recommence. Ce n'était pas un nouvel être qui partait, mais un être en voie de guérison grâce au dieu Asclépios et à la réceptivité du malade à entendre son message.

Et il en est ainsi avec nos pratiques de cliniciens. Parfois, on voit des personnes qui viennent faire un long travail menant à de véritables transformations. Parfois, d'autres veulent simplement se sentir mieux, sortir des vieux blocages et puis continuer leur vie. On est alors obligé de changer temple, de position thérapeutique selon les besoins de chacun. Guérison ou transformation, processus long ou processus court — chaque corps, chaque cœur, chaque psyché a des besoins différents. Nous devons avoir suffisamment de flexibilité pour les reconnaître.

Cette flexibilité est aussi utile pour identifier nos propres blessures et pour nous en occuper afin qu'elles n'interfèrent pas avec celles de nos clients. C'est un processus sans fin et il n'y a pas de perfection possible. Nous sommes plus près d'Asclépios que d'Apollon et comme Carl Jung le disait si bien :

Nous devons faire nos expériences; nous devons nous tromper; nous devons poursuivre nos grands rêves vitaux. Oui, nous ferons des erreurs. Si nous nous empêchons de faire des erreurs nous ne vivons pas. D'une certaine manière nous pouvons dire que toute vie est une erreur. Car personne n'a trouvé la vérité.

RÉFÉRENCES

- 1 On dit également Esculape, l'équivalent romain du dieu grec Asclépios.
- 2 Le concept du Qi est intrinsèquement dynamique. Il est changement perpétuel et transformation rythmée. Il se condense, se dissout, se concentre, s'étend; les manifestations à travers lesquelles il se révèle changent de caractéristiques, une forme s'intègre à une autre ou s'en sépare, il monte ou descend, le Qi est en mutation constante. (Passeport santé: <http://www.passeportsante.net>, Septembre 2008)





La prévention en santé mentale à l'ACSM-Filiale de Montréal:

ÇA COMMENCE DANS MA COUR!

Michel Mongeon, ami de l'Association

Où est le «fou» du village?

Longtemps dans l'histoire d'ici et d'ailleurs, la « santé mentale » a été vue comme « une affaire de famille », de village — où *chacun avait son « fou »* sympathique, tandis que de nombreux drames se vivaient derrière des portes closes. Il fallut attendre jusqu'en 1961, pour que **Les fous crient au secours** par la voie de Jean-Charles Pagé. Lui-même fut un patient de l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu à Montréal, nommé ensuite Hôpital Louis-H. Lafontaine, puis Institut universitaire en santé mentale de Montréal. Son cri important dénonce l'administration des communautés religieuses et les traitements appliqués dans les hôpitaux psychiatriques des années 50.

Cet ouvrage, dont la postface est signée Camille Laurin (psychiatre et par la suite figure centrale du Parti Québécois dans les années 70), non seulement apporte une caution importante au témoignage de Pagé, mais engage le Québec dans une crise importante dans l'univers des soins psychiatriques. En effet, son témoignage entraîne en 1962 la mise sur pied d'une vaste Commission d'Étude sur les traitements dispensés aux malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques. Cette Commission, présidée par le Dr Dominique Bédard, met en lumière pour la première fois les conditions de vie des malades mentaux. Des recommandations s'en suivent où on propose une décentralisation, une diversification, un accroissement et une « communautarisation » des soins psychiatriques.

La « désins »... ou le syndrome « pas dans ma cour »

Les fous ont crié au secours et on les a libérés... c'est ainsi que s'amorcent, vers 1965, les grandes années de la désinstitutionnalisation ou encore ce qu'il est à propos de nommer à l'époque la « désins ». On parle ici d'une réforme majeure dans l'univers des soins psychiatriques qui s'est faite en vagues successives, sur plus d'une dizaine d'années. Plusieurs diront, encore aujourd'hui, que cette « désins » est toujours inachevée. Comme l'affirmait justement Sévigny en 1996: « [...] on a donc aidé les patients à sortir de l'hôpital. Mais on n'a pas aidé les intervenants à « sortir à leur tour »¹. On a encore moins préparé la population à accueillir les fous dans leur voisinage. En effet, faute d'information convaincante et de stratégies efficaces de sensibilisation, peu de milieux sont disposés à accueillir des patients de l'hôpital psychiatrique dans leur voisinage.

Les organismes communautaires au secours des fous

Ce travail d'information et de sensibilisation, l'État le laisse aux initiatives collectives et locales qui accueillent sans un réel appui financier, les personnes désinstitutionnalisées dans la communauté. Ce contexte donne lieu, dans les années 70, à la naissance des premiers organismes communautaires en santé mentale au Québec. Ce sont eux, les premiers, qui mènent véritablement dans leurs milieux des campagnes d'information et de sensibilisation sur la maladie mentale. De plus, on ne parle plus de la « maladie mentale » dans les milieux cliniques ou communautaires, mais plutôt de « santé mentale ». C'est ainsi que le courant de pensée « bio-psycho-social » se répand rapidement, et ce, en grande partie grâce aux approches globales mise de l'avant par le milieu communautaire en santé mentale.

De la camisole de force à la camisole du partenariat

Force est de constater que les organismes communautaires prennent de plus en plus de place au cours de années 80, notamment en ce qui a trait au discours sur la prévention, l'information et la sensibilisation. Sur la base de cet espace nouvellement occupé par des acteurs sociaux crédibles (dont l'ACSM-Filiale de Montréal), ceux-ci sont maintenant invités à siéger aux tables de discussions avec les milieux institutionnels.

Non seulement s'avèrent-ils de véritables défenseurs des droits des psychiatisés mais, plus encore, on retrouve souvent sur les conseils d'administration de ces organismes d'anciens usagers

(ou malades mentaux) qui sont des porte-parole crédibles et, surtout convaincants, quant aux questions d'information et de sensibilisation. Face à ce nouvel acteur incontournable, le milieu institutionnel doit *substituer ses camisolles de force à celles du partenariat*. En effet, la collaboration entre les milieux communautaires et institutionnels n'est pas toujours facile. Mais, en 1989, un grand pas est franchi lors de l'adoption de la *Politique de santé mentale* (Gouvernement du Québec, MSSS, 1989). De plus, pour la première fois dans le cadre des politiques gouvernementales, on parle de l'importance de la promotion de la santé mentale et de la prévention. C'est grâce au leadership du Dr Gaston Harnois, alors directeur de l'Hôpital Douglas dans le Sud-Ouest de Montréal, que la personne et ses proches sont mises au centre des services devant être dispensés dans le milieu de vie. Cependant la *Politique de santé mentale*, bien qu'innovatrice, sera freinée au niveau de sa mise en œuvre dû à des ressources financières limitées.

Malgré le fait que les investissements ne furent pas au rendez-vous, tant au niveau de la consolidation des organismes communautaires qu'au soutien d'une véritable stratégie de prévention, cette politique constituera un phare majeur dans le paysage québécois de la santé mentale. C'est d'ailleurs dans ce paysage que l'ACSM-Filiale de Montréal — en collaboration avec des partenaires institutionnels de la région a crié haut et fort dans les années 90 : « la prévention, ça commence dans ma cour ».



La place de l'ACSM-Filiale de Montréal en prévention: une figure de pionnière

Forte de sa mission, soit celle d'améliorer le bien-être personnel et collectif de la communauté par la promotion et la prévention en santé mentale, l'ACSM-Filiale de Montréal fait aujourd'hui figure de premier plan en promotion de la santé mentale. Mais l'ACSM a aussi fait figure de pionnière dans les années 90 dans sa manière d'agir en *partenariat* dans la région. Du latin *partitio*—partage, le partenariat mis de l'avant par l'ACSM s'est en effet traduit par une série de conférences-événements de 1994 à 1996 où la notion de *partage* était au cœur de ces rendez-vous. De l'importance accordée, tant à la santé mentale des jeunes que celle des aînés, ces divers rassemblements d'intervenant(e)s sous le thème « *la prévention, ça commence dans ma cour* » ont toujours donné lieu à des questionnements de fonds sur la société et sur la place des personnes aux prises avec des défis importants de vie.

La force des liens : on s'y applique toujours à l'ACSM

Suite à la parution de la *Politique de santé mentale*, il faudra attendre une quinzaine d'années afin qu'une véritable suite soit donnée, et ce, dans le cadre du **Plan d'action en santé mentale 2005-2010—La force des liens**. Par ce plan d'action, le gouvernement vise essentiellement l'amélioration de l'accès à des services de première ligne de qualité pour toute personne qui souffre d'un trouble mental ou qui présente un risque de suicide élevé. La réduction de la stigmatisation, dont sont souvent victimes les personnes aux prises avec une maladie mentale, est aussi un objectif important du *Plan d'action*. Or, afin de soutenir la mise en œuvre du *Plan d'action*, le MSSS organise depuis quelques années des Journées annuelles de santé mentale, auxquelles l'ACSM-Montréal a notamment eu l'occasion de collaborer. Ces journées sont une occasion privilégiée de permettre le transfert des connaissances, des expériences et de l'expertise les plus récentes. Cet événement, conjugué aux colloques et activités de l'ACSM-Montréal, permettent à l'Association de maintenir et développer ses liens avec ses partenaires et de susciter une réflexion en profondeur sur le « sens » du « vivre en société ».

Oui, à l'ACSM il est encore à propos d'affirmer haut et fort que *la prévention, ça commence dans ma cour* !

RÉFÉRENCES

- 1 SÉVIGNY R., 1996, « Les années 70: début ou fin d'une époque? », *Santé mentale au Québec*, 20 ans de Santé mentale au Québec: regards critiques des acteurs et collaborateurs - cahier souvenir: 15-19.



Devenez membre de l'Association et recevez gratuitement le magazine Équilibre

Créée en 1979, la filiale de Montréal de l'Association canadienne pour la santé mentale est un organisme à but non lucratif qui œuvre à la promotion de la santé mentale et à la prévention de la maladie.

L'ACSM-Montréal représente un lieu de discussion et de concertation pour les personnes et les groupes concernés par la santé mentale. Elle travaille également à favoriser le dialogue entre les réseaux communautaire et institutionnel afin de permettre une meilleure connaissance mutuelle, d'échanger leurs différentes approches et expertises pour susciter des collaborations autour de

projets concrets. De concert avec ses partenaires, l'ACSM-Montréal se positionne face aux décideurs en vue d'influencer les politiques sociales et d'améliorer les services de santé mentale.

Votre appui permettra à l'Association de mieux sensibiliser la population, de travailler à modifier les politiques sociales reliées à la santé mentale et d'aider les personnes aux prises avec des difficultés d'ordre émotionnel.

En devenant membre, vous recevrez *Équilibre* gratuitement. En outre, vous pourrez participer aux différentes activités de l'Association telles que colloques, conférences et formations à un tarif réduit.

☐ Je désire adhérer à la Filiale de Montréal de l'ACSM			<i>Tarifs en vigueur pour l'année 2014</i>		
Nom :					
Organisme (s'il y a lieu) :					
Équipe / Service / Unité :					
Adresse :			Ville :		
Code postal :		Tél. (rés.) :		Tél. (bur.) :	
Occupation :					
Courriel :					
<i>S.V.P. faire votre chèque à l'ordre de l'ACSM – Filiale de Montréal</i>					
☐ <i>Entreprise à but lucratif : 50 \$</i>					
☐ <i>Organisme public : 40 \$</i>					
☐ <i>Ressource communautaire : 35 \$</i>					
☐ <i>Personne rémunérée : 40 \$</i>					
☐ <i>Personne non rémunérée et étudiant : 20 \$</i>					
☐ <i>Don additionnel ____ \$</i>			☐ <i>Reçu (pour don seulement)</i>		

Commandez vos publications de l'Association

Publications	
Prix en vigueur pour l'année 2014	
Bon de commande (Frais de poste inclus dans les prix)	Prix
☐ Répertoire des ressources en santé mentale du Grand Montréal, 10 ^e édition	38.50\$
☐ Guide d'intervention Vieillir en bonne santé mentale, 2012, 132 p.	34.50\$
☐ Guide des relations interculturelles en santé mentale, 2010, 89 p.	28.50\$
☐ Intercultural Relations and Mental Health Guide, 2011, 89 p.	28.50\$
☐ Guide d'intervention jeunesse, 2008, 60 p.	18.50\$
☐ Youth Intervention Guide, 2009, 60 p.	18.50\$
☐ Carrefour communautaire-institutionnel « Un modèle efficace de rapprochement des réseaux », 2004, 83 p.	9.00\$
☐ Guide d'activité pédagogiques Ma vie, c'est cool d'en parler, 2013, 132 p.	23.50\$
☐ Educational Activities Guide My life : It's Cool To Talk About It, 2013, 132 p.	23.50\$
☐ Sortir ses couleurs, actes des 29 mai et 24 juillet 2004 et du 18 mars 2005	16.00\$
☐ L'homophobie à l'école : en parler et agir, actes du colloque du 18 octobre 2002, 84 p.	16.00\$
Magazine Équilibre (Également disponible en version électronique sur notre site Internet)	
☐ Pharmacologie et santé mentale : Hiver 2006, Volume 1, Numéro 1	10.00\$
☐ La fatigue d'Être intervenant : Printemps/Été 2006, Volume 1, Numéro 2	10.00\$
☐ Conciliation famille-travail : Automne 2006, Volume 1, Numéro 3	10.00\$
☐ Relations interculturelles : Hiver 2007, Volume 2, Numéro 1	10.00\$
☐ Travailler au bien commun : Été/Automne 2007, Volume 2, Numéro 2	10.00\$
☐ Les émotions : Hiver 2008, Volume 3, Numéro 1	10.00\$
☐ Travail et santé mentale : Créer des espaces d'humanité : Automne 2008, Volume 3, Numéro 2	10.00\$
☐ Vieillir en santé mentale : Hiver 2009, Volume 4, Numéro 1	15.00\$
☐ Santé mentale et surconsommation : Automne 2009, Volume 4, Numéro 2	15.00\$
☐ Corps et esprit : Printemps/Été 2010, Volume 5, Numéro 1	15.00\$
☐ L'écriture réparatrice de soi : Hiver 2011, Volume 6, Numéro 1 (Version numérique seulement)	4.99\$
☐ Vivre en solo : Hiver 2012, Volume 7, Numéro 1	15.00\$
☐ Le passage au monde adulte : Été 2012, Volume 7, Numéro 2 (Version numérique seulement)	4.99\$
☐ Moi, l'autre... et l'ailleurs : Printemps 2013, Volume 8, Numéro 1	15.00\$
☐ Littérature et folie : Hiver 2013, Volume 8, Numéro 2	15.00\$
TOTAL	\$
Ci-joint un chèque au montant de _____ \$ à l'ordre de : ACSM-FILIALE DE MONTRÉAL 55, avenue du Mont-Royal Ouest, bureau 605, Montréal (Québec) H2T 2S6. Tél. : 514 521-4993; téléc. : 514 521-3270.	
Nom :	
Organisme (s'il y a lieu) :	
Adresse :	Ville :
Code postal :	Tél. :

Commandez nos numéros précédents



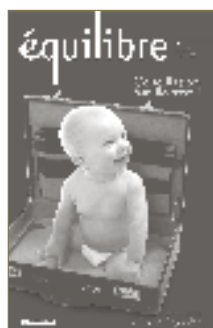
Pharmacologie et santé mentale

Volume 1, numéro 1
Hiver 2006



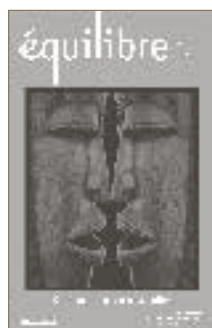
La fatigue d'Être intervenant

Volume 1, numéro 2
Printemps/Été 2006



Conciliation famille-travail

Volume 1, numéro 3
Automne 2006



Relations Interculturelles

Volume 2, numéro 1
Hiver 2007



Travailler au bien commun

Volume 2, numéro 2
Printemps/Été 2007



Les émotions

Volume 3, numéro 1
Hiver 2008



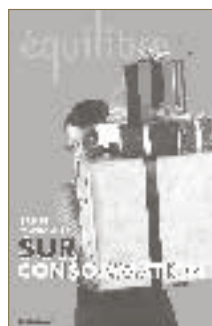
Créer des espaces d'humanité

Volume 3, numéro 2
Automne 2008



Vieillir en santé mentale

Volume 4, numéro 1
Hiver 2009



Santé mentale et surconsommation

Volume 4, numéro 2
Automne 2009



Corps et Esprit

Volume 5, numéro 1
Printemps/Été 2010



L'écriture réparatrice de soi

Volume 6, numéro 1
Hiver 2011



Vivre en solo

Volume 7, numéro 1
Hiver 2012



Le passage Au monde adulte

Volume 7, numéro 2
Été 2012



Moi, l'autre ... et l'ailleurs

Volume 8, numéro 1
Printemps 2013



Littérature et folie

Volume 8, numéro 2
Hiver 2013

BOUTIQUE EN LIGNE

L'Association propose une boutique en ligne sur son site Internet où vous pouvez commander ses publications en format papier et en format numérique.

www.acsmmontreal.qc.ca

À l'intention des auteurs

Toute personne intéressée à soumettre un article au magazine *Équilibre* est invitée à le faire en tenant compte de la procédure suivante :

- Le texte soumis ne doit pas excéder 3500 mots, doit être rédigé à double interligne, en format Times, 12 points;
- Tous les textes proposés soumis font l'objet d'une évaluation et doivent être approuvés par le Comité de rédaction;

Adresse de la rédaction

Cathy Bazinet, Directrice des communications
Association canadienne pour la santé mentale — Filiale de Montréal
55, avenue du Mont-Royal Ouest, bur. 605, Montréal (Québec) H2T 2S6

Courriel : acsmtl@cooptel.qc.ca



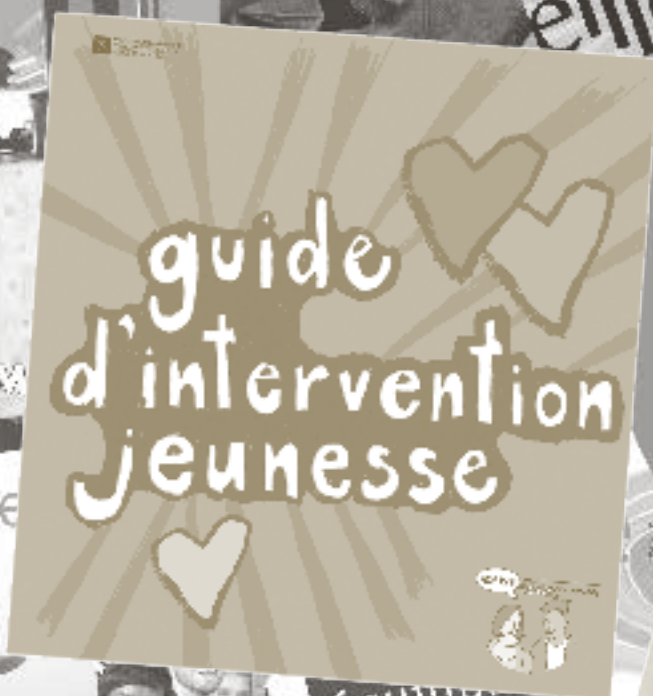
FACULTÉ DE L'ÉDUCATION
PERMANENTE

Toutes nos félicitations à la filiale de Montréal de l'ACSM pour ses 35 ans !

Votre mission visant la promotion de la santé mentale et la prévention est un modèle d'engagement dans la communauté.

Partageant des valeurs communes, la FEP souhaite contribuer au développement des compétences en offrant de nombreux certificats dans les domaines de l'intervention et de la santé :

- Coopération internationale
- Criminologie
- Droit
- Gestion philanthropique
- Gestion services de santé et services sociaux
- Intervention auprès des jeunes
- Intervention en déficience intellectuelle et en TSA
- Petite enfance et famille
- Santé communautaire
- Santé mentale
- Toxicomanies
- Victimologie



BOUTIQUE EN LIGNE

L'ACSM-Montréal propose une boutique en ligne sur son site Internet où vous pouvez commander ses publications en format papier et en format numérique.

35 ANS

DE PROMOTION
ET DE PRÉVENTION
EN SANTÉ MENTALE



Association canadienne
pour la santé mentale
Montréal

www.acsmmontreal.qc.ca